

BULLETIN INTÉRIEUR  
DE L'ASSOCIATION  
PSYCHANALYTIQUE  
DE FRANCE

# DOCUMENTS & DÉBATS



N° 95  
Décembre 2017

***DOCUMENTS & DÉBATS***  
**est un bulletin intérieur de l'APF.**  
**Sa diffusion est réservée même par voie de citation.**  
**Toute diffusion ou commercialisation surajoutée peut impliquer des poursuites.**

*DOCUMENTS & DÉBATS* est placé sous la responsabilité du Conseil d'administration en exercice.

La réalisation des numéros est confiée à : Adriana Helft avec Yvette Dorey, Caroline Giros Israël, François Hartmann, Catherine Rodière Rein.

## SOMMAIRE

### HOMMAGE À BERNARD JOLIVET

Hommage à Bernard Jolivet : <i>Pascale Michon Raffaitin</i> .....	5
---	---

### LES DÉBATS DU SAMEDI

#### - Samedi 15 octobre 2016

Anatomie d'un instant : <i>Fanny Dargent</i> .....	8
D'un meurtre à une épiphanie : l'événement psychique : <i>Paule Bobillon</i> .....	16

#### Samedi 10 décembre 2016

L'advenant, entre l'avènement du transfert et l'événement d'une parole : <i>Karinne Gueniche</i> .....	26
Un évènement de séance : <i>Bernadette Ferrero Madignier</i> .....	36

#### - Samedi 4 février 2017

Heureux événement : <i>Maria Marcellin</i> .....	46
Un événement sans histoire : <i>Serge Franco</i> .....	53

#### - Samedi 19 mai 2017

L'attente flottante : <i>Solange Carton</i> .....	66
Le passé inaccompli : moteur de l'événement ? : <i>Monique Selz</i> .....	75

### ENTRETIENS DE PSYCHANALYSE

#### - 10 et 11 juin 2017 : *Le meurtre de la mère*

Diviser la mère ? : <i>Laurence Kahn</i> .....	86
Mal de mère : <i>Lucile Durrmeyer</i> ..... (Lucile Durrmeyer n'a pas souhaité que son texte soit publié)	90
À la recherche du meurtre de la mère : <i>Jean-Louis Baldacci</i> .....	91
Le meurtre de la mère : la tentation du mythe : <i>Patrick Merot</i> .....	100
CONSEIL, INSTITUT, COMITÉS ET LISTE DES MEMBRES DE L'APF .....	111



# *Hommage Bernard Jolivet*

*Pascale Michon Raffaitin*

Homme de conviction, Bernard Jolivet s'est éteint dans sa quatre-vingt-dixième année le 18 juin 2017.

Curieuse date, alliant un moment festif (la fête des pères tombait ce jour-là, et toute sa famille était réunie auprès de lui), avec celui de l'appel à résister soixante-dix-sept ans plus tôt ; c'est par cet insolite-là que je souhaite lui rendre hommage.

Son affection pour les institutions, et tout particulièrement l'APF, dont il avait été membre associé (c'est ainsi que s'appelaient à l'époque les membres sociétaires), son engagement sans défaillir vis-à-vis d'une psychanalyse vivante questionnant l'institution de soins, dont la Société parisienne d'aide à la santé mentale qu'il avait créée en 1959 et dirigée jusqu'en 1996, caractérisent, certes en partie, cet homme dont la créativité ne s'est jamais démentie.

Avec celles et ceux qui ont eu la chance de travailler avec lui, et j'en ai fait partie, il avait cette façon exigeante et bienveillante de pousser notre réflexion au-delà des impasses rencontrées : il questionnait sans cesse la façon dont s'organisaient et dont nous pensions les soins dans cette Institution, qu'il voulait ouverte sur la cité, traversée par les courants sociétaux, rappelant le rôle subversif de la théorie analytique, soucieux qu'il était de la pulsion destructrice rampante toujours à l'œuvre dans les institutions. Son audace pour la création de structures innovantes, sa force de persuasion pour promouvoir une psychiatrie humaniste et citoyenne se ressourçaient dans les échanges qu'il recherchait avec ses collègues et amis.

Il aimait parler de l'institution, de l'APF dans laquelle il était rentré dans les premières années, des discussions animées lors des conférences, de son mémoire sur Jackson Pollock, (le thème reflétait bien l'esprit de l'époque), de ses craintes d'une institutionnalisation de la psychanalyse, puis de son choix de se mettre en retrait de la vie institutionnelle en 1993, consacrant toute son énergie au développement des soins en réinsertion, dans une démarche qui n'a jamais perdu sa capacité innovante, dans laquelle la psychanalyse garde toute sa place.



*Les débats du samedi*  
*Samedi 15 octobre 2016*

# *Anatomie d'un instant*<sup>1</sup>

*Fanny Dargent*

« Plus on regarde un événement de près, plus il nous regarde de loin. » Ces mots sont de Karl Kraus, cités par Adriana Helft lors d'un *Débats du samedi*<sup>2</sup>. En réalité, la citation originale dit : « Plus on regarde un mot de près, plus il nous regarde de loin. » Et je me souviens de ce jeu de l'enfance, qui consistait à répéter inlassablement un mot jusqu'à ce qu'il perde tout caractère familier ; jusqu'à le rendre, et nous rendre, étranger à lui-même – et à nous-même. Il y avait un mélange de sensation presque voluptueuse et d'effroi lorsque ça arrivait, ce moment-là, où le mot si connu basculait en terre étrangère. Il était devenu une chose vide de sens, comme épuisé par sa course folle. On lui avait fait la peau. Le mot vide nous regardait d'un œil morne, un peu menaçant, et il fallait s'empresse de passer à autre chose. On le laissait là, assuré que son oubli, à lui seul, lui ferait retrouver sa familiarité. Le mot « événement » a failli perdre pour moi, cet été, tout caractère familier. Mais c'est vrai que je ne l'ai pas beaucoup lâché.

En mai dernier, il était déjà là. Hélène Hinze nous avait parlé d'un homme, qui, à un moment de sa cure, annonça qu'il venait d'apprendre qu'il était atteint d'une maladie dégénérative, potentiellement mortelle. Ce n'était pas rien comme événement. L'analyste, de son côté, devait passer quelques temps en fauteuil roulant, et c'était en soi un autre événement. Finalement, le patient n'avait rien de grave. La discussion qui suivit porta notamment sur la façon dont pouvaient s'entendre la maladie dégénérative et le fauteuil roulant, à l'aune de cette cure, et du thème de l'année dernière : la destructivité. Cet homme, avait-il été mentionné au début de la conférence, craignait, s'il racontait ses rêves, de passer pour un dégénéré aux yeux de son analyste. J'avais été très intéressée – un peu l'effet Eurêka – par la migration du mot dégénéré, depuis son allusion sexuelle jusqu'à la représentation de la maladie incurable, avec l'impression que ça se passait précisément là. Mais quoi ? Bien sûr, c'est retombé, ça a filé, l'impression et l'intérêt pour ma propre trouvaille, mais c'est à ce point-là que j'avais trouvé une piste pour commencer mon travail.

L'événement dans la cure, ne se situe-t-il pas toujours d'abord dans l'écoute de l'analyste, dans sa capacité à la prise d'inconscience, qui défait les mots et les formes, eux-mêmes faits et défaits par la force des luttes qui les traversent ? La parole est-elle l'unique lieu d'où peut surgir l'inattendu ou son envers, le non-événement ? Suffit-il que quelque chose se présente, au sens de la *Darstellung*, pour lui donner sa qualité d'événement ? Bref, suffit-il de poser des questions pour avoir l'impression d'y répondre ?

« C'est masculin et féminin ? » me demande-t-elle. Elle s'est installée comme à l'accoutumée, avec ce même rituel qu'adopte invariablement chaque patient au fil des séances mais cette fois-ci, son regard s'est attardé sur deux tableaux, un dyptique représentant deux figures tribales, similaires, à quelques détails près.

La séance précédente : un rêve. C'est le premier qu'elle évoque depuis le début de cette cure, il y a maintenant plusieurs années : elle est dans la maison de Tunisie où elle a grandi, elle regarde un arbre, un peu éloigné, et se demande s'il s'agit d'un figuier ou d'un citronnier. Une jeune fille se tient aussi dans le jardin. Elle se souvient que, dans le rêve, c'est très important de savoir s'il s'agit d'un figuier ou d'un citronnier. Elle se réveille avec la force, intacte, de cette nécessité : vérifier la nature de l'arbre, celui qui se trouvait précisément à cet endroit-là, dans le jardin tunisien. Sa matinée est occupée à vérifier dans le souvenir, mais elle ne retrouve pas. Elle dit que sûrement, ce rêve de la maison de l'enfance, la question à laquelle il faut absolument trouver

---

1. J'emprunte ce titre au livre de Javier Cercas (2009) (titre original espagnol : *Anatomia de un instant*), Paris, Acte Sud, collection « Babel », 2010.

2. *Document & débat*, n° 61, c'est moi qui transforme l'original, cité par A. Helft.

la réponse, et qui, de fait, l'a occupée longtemps après le réveil, vient comme une consolation, vient occuper le lieu de la douleur. (Cette femme est venue pour une raison bien précise : sa plus jeune fille, âgée d'une vingtaine d'années, est tombée très malade, un trouble bipolaire a-t-on fini par lui dire, et depuis lors, elle vit au rythme du ravage causé par une maladie qu'elle a longtemps voulu méconnaître).

Je demande s'il y a d'autres détails du rêve qui lui reviennent. Après un silence, elle précise que la jeune fille dans le jardin était en sous-vêtements ce qu'elle ne comprend pas. Elle ajoute : « ça ne peut pas être moi ». Je demande, très platement, si elle a été adolescente, dans cette maison de Tunisie. Elle dit que oui, elle y a vécu jusqu'à ses 13 ans, avec ses sœurs, puis la famille est rentrée en France. Je dis que ça ne devait pas être rien, l'adolescence avec ses sœurs dans ce pays. Elle dit, comme un geste de pudeur, que c'était très protégé, qu'elle était très protégée. Je souligne le contraste entre l'idée de protection et la présentation de la jeune fille du rêve, exposée dans le jardin. Elle se tait longuement et dit qu'elle était « très plate » à l'adolescence. Puis elle se plonge à nouveau dans un long silence, inhabituel.

Je pense à l'arbre du rêve, peut-être un figuier, arbre qui a la particularité de se présenter sous deux sexes, mâle et femelle. Je pense à sa dénégation : « Il ne peut pas s'agir d'elle dans le rêve ». Et d'ailleurs, il ne peut pas s'agir d'elle dans cette cure, elle y insiste depuis le début. Elle vient pour sa fille. Elle a eu mes coordonnées, m'avait-elle dit au premier entretien, parce que je « connais bien l'adolescence » et elle attend de moi que je l'éclaire. Elle n'a de toute façon jamais été intéressée pour parler d'elle. Il faudra tenir, avait-elle semblé me prévenir, au sein du périmètre des faits : les crises, les traitements, les hospitalisations... me raconter par le menu ce qui arrive à sa fille. Pour elle, il faudra veiller à maintenir le non événement. Ferme, elle éloigne tout ce qui pourrait approcher de son histoire. Seules peuvent se dire, et elle le fera longuement, la douleur, l'impuissance, et la violence du sentiment qui l'anime d'avoir « perdu quelque chose ». De cela, elle est « inconsolable ». La perte, elle connaît. Ses parents, récemment, mais aussi deux sœurs, il y a déjà longtemps, toutes deux emportées par un cancer. J'avais seulement remarqué, lorsqu'elle avait rapidement évoqué ces morts au cours du premier entretien, que la plus jeune des deux sœurs, la plus aimée par elle, était morte à l'âge que j'avais précisément lors du début de cette cure. Rien n'a plus été dit de ces pertes, sinon que « le deuil a été fait ».

Et c'est vrai que la douleur et l'effondrement de cette femme me touchent au point qu'il m'arrive de lui donner ce qu'elle attend, des sortes de minis cours de psychopathologie de l'adolescent et des institutions psychiatriques (tout en me demandant, quand même, ce que je fabriquais là, mais bon...) Je peux me dire qu'a priori on n'est pas analyste de façon conditionnelle et que la douleur d'une mère ne conditionne rien d'autre que ce que l'expérience analytique pourra éventuellement dévoiler, et déplacer. Je me dis aussi que si l'expérience de la douleur ne peut être niée à un patient, exposer la douleur peut être la condition *sine qua non* à l'exposition des pensées.

Ce qui m'intéresse ici, dans le fragment que j'évoque, c'est l'articulation entre mémoire et perception. Ou, pour le dire autrement, ma question porte sur ce que perçoit l'analyste lorsqu'il écoute un patient, et la façon dont les découpes de sa perception œuvrent à la mise en relief des événements de la vie psychique.

C'est à la séance suivant le récit du rêve que ma patiente évoque les tableaux. Impossible de dire si la trace-souvenir<sup>3</sup>, qu'a probablement éveillée la perception, a produit le rêve, après-coup, ou si le rêve a eu pour effet leur mise en relief. Ou encore si mes interventions « plates » à partir de son récit de rêve ont suggéré la perception à la séance suivante. Le point de jonction que j'entends, entre le récit du rêve et la question qu'elle me pose, se condense dans le mot-pont (le mien) « exposition » (de la jeune fille dans le rêve, des tableaux dans le bureau). Il laisse deviner la nature de ce qui arrive, quelque chose comme : quelqu'un est exposé à quelque chose ou quelqu'un regarde quelque chose, soit le glissement imperceptible, dans cette cure, d'une douleur exposée à un corps (excité) regardé et regardant. La double exposition de la douleur et de la nudité

---

3. Assoun P.-L., « La trace folle », *Che vuoi ?*, n° 23, *Destins des traces*, L'Harmattan, 2005.

ne constitue pas seulement un accomplissement hallucinatoire déguisé (le désir d'être consolée peut fonctionner comme acte d'amour ou de haine, à l'abri d'une innocence préservée), elle est aussi une façon de protéger ses pensées, c'est-à-dire, en maintenant l'oubli, de ne pas se risquer à l'expérience de la perte et du renoncement. C'est à la jonction de deux pôles : douleur et consolation/attente et excitation, que surgit, chez ma patiente, la trace d'un questionnement inquiet concernant la différence des sexes et la féminité.

« Il y a un peu de mélancolie dans la méthode, souligne Michel Gribinski, elle n'est pas pleine<sup>4</sup> ». Elle qui n'a d'autres choix que de travailler avec ce qui échappe, cet éternel va-et-vient de la perception et de la pensée qui éloigne, dès qu'elle s'en approche, de ce qu'elle cherche à se représenter et à nommer. « La réalité, résume Freud dans l'*Abrégé*, demeure à jamais inconnaissable<sup>5</sup> ». Reste, c'est peu et c'est beaucoup, la déduction et la spéculation. Déclarer par exemple (je cite à nouveau Freud) « Ici est intervenu un souvenir inconscient, veut dire qu'il s'est produit quelque chose que nous ne concevons pas mais qui, s'il était parvenu jusqu'à notre conscience, ne se pourrait décrire que de telle ou telle façon<sup>6</sup> ».

Nous n'avons que les traces, jamais accès à l'événement lui-même. Les traces, ou les détails, (*Kleinigkeit*, littéralement « petit truc »), c'est-à-dire, comme l'*Ersatz*<sup>7</sup>, ce qui vient à la place et qui, par son caractère anodin, se fait plus aisément passer clandestin pour franchir la censure, ouvrant alors sur des territoires jusqu'alors inaudibles : par delà l'entêtement de la douleur, entendre ce qui vient au devant, au sens de l'*Entgegenkommen*<sup>8</sup>. Entre la *Schauplatz* (la scène du rêve) et son récit, après-coup, une pensée et une parole, celles de l'analyste, tâtonnent et font surgir le détail. Car si c'est toujours du dehors que surgit la « trace-souvenir-excitante », elle ne prend valeur d'événement qu'à être prise dans l'expérience du transfert et la parole qu'elle appelle. Sur fond de perte, (ou de lacune, comme perte de mémoire), le transfert est fait du contraste qui se dessine entre l'étendue silencieuse de l'oubli et les points d'impact « moteur » lorsque s'animent les traces mnésiques. La trace est ce qui vient au-devant, ce qui est au loin, au dehors et non ce qui est enseveli. La perception des tableaux est, chez cette femme, la façon de se souvenir.

Le nouage mélancolique qui semblait figer l'expérience de la douleur dans l'étendue d'un événement toujours en train d'advenir, une perte sans mise au passé possible, laisse deviner une scène d'amour et de séduction : le passage imperceptible de l'image fixe d'une *Mater Dolorosa* à celle, furtive, d'une enfant curieuse et séduite. Dans sa ténuité-même, l'événement est le surgissement d'un entendu, (la mise en relief d'un détail dans l'écoute de l'analyste) qui, parce qu'il est adressé, arrache à la compagnie muette des morts, congédie les fantômes pour que quelque chose arrive, une pensée neuve, et vivante, la fraîcheur d'un arbre dans le jardin de l'analyse. Et c'est une construction forcément artificielle, de dire, après-coup, que ce moment de la cure inaugure, chez cette femme, la possibilité de s'aventurer dans les territoires de l'enfance : notamment l'évocation de l'intense rivalité avec les deux sœurs aînées et celle d'un père aimé qui, à l'inverse de la mère, était très intéressé par la compagnie des enfants, par leurs jeux, et par leurs questions.

Jusqu'ici, j'allais dire, tout va (à peu près) bien.

Les patients ont parfois besoin, un temps, de faire comme s'ils n'étaient pas concernés (« Il s'est passé plein de choses », inaugurant chaque début de séance, peut vouloir dire qu'il ne doit rien se passer). Il arrive aussi qu'un patient refuse qu'on prenne part à son analyse. Dans ce cas, la part manquante ou manquée de l'analyse s'invite malgré tout sous une forme proprement événementielle ou accidentelle. Je pense à cet homme qui ne

---

4. Gribinski M., « Deux question pour Miguel de Azambuja », *Documents & Débats*, n° 75, 2010.

5. Freud S. (1938), *Abrégé de psychanalyse*, Paris, PUF, 2009, p. 71.

6. *Ibid.*

7. Il faudrait ici prendre le temps de penser l'intimité qui unit, chez Freud, la trace (*Spur*) et l'*Ersatz* (le substitut), soit, ce qui vient à la place (*An die Stelle*).

8. Villa F., « Devenir ami ou rester étranger avec ce qui vient incidemment à notre rencontre ? », *Revue française de psychanalyse*, tome LXXVII, n° 4, *Dépersonnalisation*, PUF, octobre 2013.

me permit pas de placer un mot pendant de longues années d'analyse où je m'ennuyais ferme en écoutant sa voix monotone, mais pas désagréable du tout, tourner sans fin autour de la question du temps qui passe, tandis que, dans le même temps, sa vie devint le théâtre d'un enchaînement d'événements heureux dont il me contaient longuement l'attente, puis la survenue, avec un plaisir évident : voyages, déménagement, mariage, naissance... un peu, pensais-je, à la façon des belles histoires, comme il les avait lui-même qualifiées au début de l'analyse, que sa mère, psychanalyste, devait sûrement entendre du divan qui se tenait dans une pièce de l'appartement familial. Le contraste était saisissant entre l'absence apparente de tout relief dans cette cure et l'animation de sa vie « réelle ». Mais ces belles histoires, dont l'attente occupait tout le champ de la parole, visaient aussi à m'endormir, afin, je le compris après, de s'assurer de ma bonne conduite, et de la sienne, contrairement à ce qu'il s'était passé lors de ses 13 ans, avec la *baby sitter* familiale. « Attendre tous les deux quelque chose » était sa façon de se représenter un acte violemment souhaité, en même temps que de s'en prémunir (un peu à la manière des milles et une séances). Je pense ici à l'interprétation freudienne du geste du *Moïse* de Michel-Ange, entendu non pas comme le « prélude à une action violente mais (comme) le reste d'un mouvement qui a déjà eu lieu<sup>9</sup> ». En l'occurrence, pour mon patient, la formidable violence suscitée par cette séduction et dont la cure portait le négatif.

Je pense aussi à ce patient qui cherchait à me maintenir rigoureusement dans le périmètre de son omnipotence, – c'est-à-dire hors de lui, ce qui avait tendance à me mettre hors de moi – tout en forçant mon attention par la série d'accidents qui ponctuaient son quotidien (fractures à répétitions, électrocution, passage à tabac au hasard de ses virées nocturnes, inondations de son appartement...) Ces catastrophes ne témoignaient pas seulement de son besoin de se saborder, et en se sabordant, d'être aimé – (j'ajoute cela un peu pour être tranquille avec la théorie) -, elles étaient, à mon sens, la façon dont se manifestait sa peur de l'analyse (c'est-à-dire la peur panique que lui inspirait l'idée d'avoir une vie psychique). « Je demeurais étonné, confiait Louis Althusser, qu'on puisse avoir des idées qu'on n'a pas<sup>10</sup> ».

Pour cette autre patiente, la catastrophe est dans le langage (et dans la pensée). Et l'état de chose qui en découle très directement est qu'elle me met en situation d'imaginer et non de deviner. Elle connaît bien l'analyse pour avoir l'expérience de plusieurs cures et exerce elle-même comme psychologue. Deux maternités successives l'ont conduite à une décompensation délirante et c'est pour cela qu'elle veut à nouveau s'engager dans un travail. Elle insiste d'emblée sur l'incompétence de ses analystes passés, sur ce qu'elle vit chaque fois comme une chose assez tragique : les psychanalystes ne sont pas assez analysés. Je pourrais entendre qu'elle vient précisément pour faire usage de mes défaillances, inévitables, mais ce qui arrive est une forme de renoncement prématuré quant à cette cure ou plutôt, un au-delà de l'analyse interminable : un usage de l'analyse qui serait contre l'analyse (pas au sens des « anti-analysants » décrits par Joyce McDougall), mais aussi pour « quelque chose », c'est-à-dire pas pour rien. J'accepte de la recevoir, à condition d'une seule séance hebdomadaire en face à face.

Très vite, je suis sommée de me taire. Mes interventions sont « toujours ratées » et mes mots la transpercent. « C'est très chargé » dit-elle en arrivant, puis un silence, puis ça démarre : un monologue ininterrompu qui mêle d'innombrables rêves suivis de leur interprétation terriblement impeccable, et les avancées de ses recherches filiales concernant sa famille et celle de son mari. Les récits de rêves enchaînent une succession de plans crus (sexe, chair, membres...) qui se condensent, dans mon écoute, aux images de l'enfance – images plus que souvenirs –, comme si leurs matériaux étaient identiques. Je me trouve plongée et ligotée, dans le film muet d'un monde rural autrichien, où se confondent, plus qu'ils ne cohabitent, les hommes et les bêtes ; où naissent des enfants au rythme des saisons, et meurent parfois, par inconscience maternelle, comme le meurtre (ce sont ses mots) d'un frère plus jeune tout juste né, et vers lequel le flot associatif se trouve immanquablement

---

9. Freud S. (1914), « Le Moïse de Michel-Ange », *L'inquiétante étrangeté et autres essais*, Paris, Gallimard, coll. « Folio essais », 1985, p. 113.

10. Althusser L., *L'avenir dure longtemps*, Paris, Flammarion, coll. « Champ Essais », 2013, p. 332.

ramené. La crudité du récit de cette scène semble être le produit d'une condensation de représentations-choses concernant l'origine, le sexuel et la mort.

Certains récits de patients, souligne Pierre Fédida, cherchent à être pris « tels qu'ils sont, dans leurs forces de convictions fantasmatiques (...). Ces récits sont par leur dramatique, intentionnellement destinés à produire une emprise sur la pensée de celui qui les écoute et d'emporter sa croyance sur la réalité historique de l'événement traumatique<sup>11</sup> ». Mais ici, ce n'est pas ça. Il y a sans nul doute une part de vérité historique dans ces récits, mais dans la précipitation de sa parole, il manque quelque chose à quoi se heurter, ou se troubler, c'est-à-dire que rien ne peut être rêvé, encore moins deviné. Et même si je constate l'état anormal de concentration avec lequel j'écoute la course folle de ses mots, il m'est difficile de savoir quoi faire avec cette pensée, malade de ses interprétations. La compulsion à revenir sur cet événement au statut psychique incertain (on tue un enfant) pourrait être pensée comme la marque d'un intraitable. Il m'apparaît plutôt comme un point de fuite, fonctionnant comme une frontière qui tenterait d'ordonner, dans les catégories du temps et de l'espace, « les masses mouvantes », pour reprendre le terme de Freud lorsqu'il qualifie le monde extérieur<sup>12</sup>, des pensées impensables ; on pourrait ajouter, concernant l'origine.

Les faits sont têtus, ou sont-ce plutôt les traces, ineffaçables ? C'est vers l'idée d'absence d'événement dans la cure que je tente ici de m'aventurer. Mais il faut d'abord revenir un peu en arrière. L'usage du singulier, pour parler d'événement, ramène au temps pré-psychanalytique où (je cite Freud) « l'on était attiré toujours plus loin en arrière dans le passé, en vain ! Les traces renvoyaient encore plus loin en arrière ». Temps de l'erreur « qui consistait à tenir pour réel et étiologiquement significatifs les récits des malades (...) L'analyse avait conduit, par une voie correcte, jusqu'à de tels traumas et pourtant ceux-ci n'étaient pas vrais. On avait donc perdu le sol de la réalité<sup>13</sup> ». Tentation, pour Freud à ce moment-là, de tout laisser tomber, comme Breuer, quelques années plus tôt, lorsqu'un « *untoward event* »<sup>14</sup>, (un « événement fâcheux », en anglais et entre guillemets dans le texte, comme si nommer la chose, même reconnue, faisait toujours courir le risque d'en libérer les effets) entraîna l'arrêt de ses recherches : l'irruption du feu transférentiel, alors méconnu, sur la scène du traitement mené auprès de Bertha Pappenheim<sup>15</sup>. Ces deux *untoward event* (l'irréalité des souvenirs et la force du transfert) auraient pu coûter la vie à une science tout juste naissante si Freud n'en avait fait le point de départ d'un cheminement qui devait ancrer, toujours plus avant, l'événement du côté de ses effets plutôt que de ses causes, et l'inscrire définitivement au pluriel comme processus permanents animant la psyché. Il aura fallu renoncer à prendre la perception pour réalité et la mémoire pour vérité, l'une et l'autre étant prises en tenailles entre les déformations issues des désirs infantiles et celles imposées par la censure. Cette expérience du trouble de la recherche, arrêtant net la trajectoire d'une pensée ou d'une cure, on la retrouve en 1908 : c'est précisément ce qui arrive au petit garçon lorsque, mu par la curiosité sexuelle concernant le rôle respectif qui revient au père et à la mère dans l'origine des enfants, sa pensée, « déconcertée », se heurte à cet endroit-là<sup>16</sup> dit le texte, à la jonction du père et de la mère. Le conflit des renoncements, opposant d'un côté la poursuite de la recherche, et de l'autre le maintien de la théorie sexuelle de la présence d'un pénis chez la mère, constituent « le prototype de tout le travail de pensée ultérieur<sup>17</sup> ». Le trouble de la recherche est effet du sexuel sur la pensée, trace du conflit de cohabitation entre la temporalité inhérente à la réflexion (dont l'épreuve de réalité est le prototype) et la précipitation, hors temps, de la pulsion. L'associativité n'est libre que sous

---

11. Fédida P., *Crise et contre-transfert*, Paris, PUF, coll. « Quadrige », p. 52.

12. Freud S. (1895), *La naissance de la psychanalyse*, Paris, PUF, p. 328.

13. Freud S. (1914), « Histoire du mouvement psychanalytique », *OCF XII*, Paris, PUF, 2006, p. 260.

14. *Ibid.*, p. 254.

15. Anna O. en cure avec Breuer de 1880 à 1882. Le cas est publié dans les *Études sur l'hystérie* (1895).

16. Freud S. (1908), « Les théories sexuelles infantiles », *La vie sexuelle*, Paris, PUF, 2004, p. 21. (Bd. V, p. 178).

17. *Ibid.*, p. 21. *An die Stelle*, c'est aussi, « à la place de », dans le sens de la substitution.

contrainte de cette cohabitation. Et cette contrainte se situe précisément à la racine des événements de la vie psychique.

Lorsqu'il construit, dans l'*Esquisse*, le système d'inscription de l'appareil psychique, Freud insiste sur la pluralité des mémoires susceptibles d'être réactivées par les frayages. Les frayages, ce serait comme une force qui court à toute vitesse, sur les pas d'un souvenir. Il faudrait ajouter, un souvenir qui n'a jamais eu lieu et qui, pourtant, pèse de tout le poids de sa charge inactuelle. Car c'est la quantité engagée dans l'expérience vécue/non vécue, plus que la qualité (le contenu), qui impressionne, au sens de l'inscription énergétique d'une trace durable. La méthode analytique s'appuie sur la capacité de la langue à être traversée par les mémoires. Déliaison des mémoires de la langue à partir des incidents du discours est la façon d'échapper à la force d'attraction des récits de faits (des histoires qu'on se raconte et que les patients nous racontent). On ne sait jamais précisément ce qu'un patient veut à l'analyse, et ce qu'il nous veut. Dans certains cas, on ne sait pas ce que le patient veut au langage. Dans la cure de cette femme évoquée précédemment, le langage résiste à sa décompulsion. Il s'agirait moins d'un excès de mémoire (comme on dit souffrir de réminiscence) que d'une compulsion à la liaison (qui produit le foisonnement des réseaux associatifs courant après le sens), et qui, en réalité, contre-investit la contrainte à la déliaison à laquelle est soumise la pensée. L'isolement dans lequel me plonge l'écoute de ces longs monologues saturés d'images et de sens, est peut-être ma façon de m'arranger avec la charge d'excitation engagée dans cette cure où quelque chose entrave la promesse de rencontres nouvelles. Ici, il s'agirait de l'impossible rencontre entre un système de pensée et la pensée d'un autre. L'excès de liberté (on pourrait dire, la prévalence des processus primaires) qui agit paradoxalement comme une contrainte sur la pensée, entrave cette liberté d'une autre nature offerte par l'état lacunaire de l'oubli seul à même de permettre les « faits-divers de la pensée<sup>18</sup> », (l'expression est de Marie Moscovici), et la nécessité de deviner. Du point de vue freudien, la lacune est en effet moins l'absence d'événement que son négatif, comme effet des forces antagonistes qui animent le cours de la vie psychique.

Je m'embrouille un peu et me reviennent ces mots de Winnicott : « Là où quelque chose aurait pu être bénéfique, écrit-il, rien ne s'est produit. Il est plus facile pour un patient de se souvenir d'un traumatisme que de se souvenir que rien ne s'est produit à la place de quelque chose<sup>19</sup> » (fin de la citation). Il est plus facile pour un analyste de se souvenir etc... Et l'on peut toujours se dire que parler de cures où rien ne se produit à la place de quelque chose, est une façon, finalement assez tranquille, de parler de cure où quelque chose se passe sans nous. (Ça se passe sans nous mais si nous n'étions pas là, ça ne se passerait sans doute pas).

Pour Winnicott, la lacune n'est pas l'oubli, elle est en soi. Dans la biographie qu'il lui a consacré, Adam Phillips souligne que Winnicott avait « besoin non pas de combler les lacunes mais de trouver un moyen de les étudier<sup>20</sup> ». Et plus loin : « Il tend à chercher non ce qui est enfoui dans l'inconscient mais ce qui est là, en attente de reconnaissance chez une personne<sup>21</sup> ». Cela peut être, notamment, l'attente de la reconnaissance d'un chagrin ou d'un effondrement<sup>22</sup>. De façon plus générale, cela concerne l'attente de la reconnaissance, par un autre, de son existence comme sujet se sentant réel. « Je ne viens pas pour parler, mais pour m'entendre », avait dit ma patiente, ou encore, « Je n'ai pas de visage ». Et je n'avais aucune raison de ne pas la croire.

---

18. Moscovici M., *Il est arrivé quelque chose*, Paris, Payot, 1991.

19. Winnicott D.W. (non daté), « La crainte de l'effondrement », *La crainte de l'effondrement et autres situations cliniques*, Paris, Gallimard, 2000, p. 214. L'absence de réaction, c'est précisément ce qui arrive à Winnicott, lors d'une réunion de la Société de psychanalyse britannique, pendant la période du Blitz. L'anecdote est rapporté par M. Little : « dans le bruit des bombes qui tombaient toutes les quelques minutes, et des gens qui se jetaient par terre en entendant le fracas. Au beau milieu de la discussion, quelqu'un (...) se leva, dit : "J'aimerais attirer votre attention sur le fait que nous sommes en plein raid aérien" et se rassit. Personne ne releva la remarque et la réunion se poursuivit comme avant ». Margaret Little, « Un témoignage. En analyse avec Winnicott », *Nouvelle revue de psychanalyse*, n° 33, p. 290.

20. Phillips A., *Winnicott ou le choix de la solitude*, Paris, éd. de l'Olivier, 2008, p. 30.

21. *Ibid.*, p. 100.

22. Winnicott D. W., *La crainte de l'effondrement et autres situations cliniques*, Gallimard, p. 209.

J'ai continué longtemps à l'écouter silencieusement, avec ce même état de concentration anormal, comme si, j'y pense seulement maintenant, j'avais pour tâche de fabriquer de la matière à souvenirs, en place de l'emprise des images infiltrant sa pensée. L'oubli est peut-être le véritable miroir de l'être : une mémoire qui pourrait enfin se constituer en passé pour laisser place aux vivants. Lorsque Freud écrit que « la conscience apparaît à la place de la trace mnésique<sup>23</sup> », c'est, d'une certaine façon, de cela qu'il parle. Il faudrait alors préciser l'articulation entre les notions de « devenir conscient » et de « devenir sujet ». De même, il faudrait différencier l'excès de réminiscence comme effet de l'échec du refoulement (c'est-à-dire de contenus ayant atteint le statut de représentations) et l'absence de mise en mémoire, de négativité des événements. La psyché, ici, serait contaminée par les traces folles<sup>24</sup>, pour reprendre la notion de Paul-Laurent Assoun, qui y voit la forme, hallucinée, d'un passé à la fois aveugle et ultra-clair<sup>25</sup>. (Au sens de *überdeutlich*, sursignifiant).

Comment penser, dans cette cure, cette pensée qui pense trop sans pouvoir se penser pensante, se réfléchir ? Lorsque la pensée de cette femme rencontre un obstacle, que quelque chose résiste à sa mise en représentation dans les récits qu'elle fait en séance, notamment des nombreux rendez-vous qu'elle organise, par téléphone ou de vive voix, avec les membres de sa famille et ceux de son mari pour « travailler », selon ses mots ; quand sa pensée rencontre un obstacle, donc, elle comble l'émergence de tout trouble, de toute possibilité de pensée nouvelle, par une seule et même interprétation implacable : « encore une confusion ». Son corps, dit-elle, est le lieu qui porte les nombreuses confusions familiales. Je l'entends comme la façon dont sa pensée suture le vécu d'effraction généré par la perméabilité de l'inconscient.

La compulsion à l'interprétation serait à la fois effet de l'effraction du système de pare-excitation et *erstatz* de ce système, soit une pensée fonctionnant comme rempart contre un ennemi logé à l'intérieur du rempart. « Une frontière morte, écrit Dino Buzzati dans *Le désert des Tartares*, est une frontière qui ne donne pas de soucis<sup>26</sup> ».

Tout doit être pensé, trouver sens et place dans l'étendue sans frontière des constructions qu'elle échafaude sans relâche pour échapper au chaos familial. L'auto-comblement permanent de toute lacune, et de tout trouble de la pensée, notamment dans l'usage insistant de l'interprétation projective (les confusions) qui fonctionne comme un mot-chose, est sa façon de se représenter l'angoisse de l'origine (qui engage la question du visage) et l'angoisse concernant le féminin. En ce sens, la compulsion à l'interprétation, est, pour cette femme, une façon de se faire du corps en propre. Un corps qui serait alors auto-engendré par sa propre pensée. Je pense ici à l'inénarrable récit de Tristram Shandy à propos de sa propre conception, qui commence en ces termes : « “Dites moi mon ami je vous prie, dit ma mère (à son mari), n'avez-vous pas omis de remonter la pendule ?” (...) Par une malheureuse association entre des idées qui, d'ordinaire, n'ont entre elles aucune espèce de liaison naturelle, ma pauvre mère en vint à la longue à ne plus pouvoir entendre remonter ladite horloge (rituel effectué par le père, chaque dernier dimanche du mois) sans qu'inafailliblement d'autres pensées lui vinssent à l'improviste, – et vice versa<sup>27</sup> – » (Fin de la citation). Être conçu par associations d'idée est ici la représentation de l'origine qui fait, drôlement, se rejoindre le langage et la chose.

« La pensée peut délivrer ou rendre malade<sup>28</sup> » écrit Marie Moscovici. Chez ma patiente la pensée dit l'événement. Et je ne sais pas si l'on peut parler de meurtre de la pensée lorsque le dire rejoint la chose : notamment le point de butée qu'a longtemps constitué le récit du meurtre du frère par la mère. Tentative de meurtre de l'analyse (ou de l'analyste) dans sa capacité à déplacer les mots. S'agit-il de l'un des destins de la haine de

---

23. Freud S. (1920), « Au-delà du principe de plaisir », *Essais de psychanalyse*, Payot, p. 73.

24. Assoun P.-L., *La trace folle*, op. cit.

25. Dans son article « Non, deux fois non », Pontalis parle de l'excès de mère en soi.

26. Buzzati D., *Le désert des Tartares*, Robert Laffont, « Pocket », 1949, p. 19.

27. Sterne L. (1760), *La vie et les opinions de Tristram Shandy*, traduction de Guy Jouvett, Éditions Tristram, Auch, 2004, pp. 22 et 26-27.

28. Moscovici M., op. cit., p. 297.

l'origine ? Mais là, c'est moi qui dramatise l'usage que cette patiente fait de la pensée, du langage de la cure. Et la dramatisation est peut-être ce qui arrive lorsqu'un patient donne à l'analyste le sentiment qu'il est dépossédé de la méthode, de son propre événement, et de son idée, si difficile et vague soit-elle, de ce qu'est une cure.

J'ai hésité à écrire, comme s'il fallait donner à cette conférence, malgré tout, sa livre de faits<sup>29</sup>, que cette patiente m'annonça, alors que je finissais la rédaction, une grossesse depuis longtemps espérée. Un rêve, après cette annonce : elle voit ses deux parents, il y a aussi une petite fille. Je dis que la petite fille ce peut être elle. Elle me regarde (ce qui n'arrive jamais) et acquiesce, elle y a pensé. Elle parle, au cours de cette séance, de ses difficultés à faire face aux contraintes du quotidien. Il est question aussi de sa peur et de son malaise d'être au contact des autres, ceux qu'elle rencontre dans les lieux familiers, avec, toujours, la crainte d'y croiser d'anciens ou d'actuels patients. Son mari lui a dit : « Et si tu croisais Dargent dans la rue ? » (C'est comme ça qu'ils m'appellent, précise-t-elle). Je dis : si nous nous croisions dans la rue, nous nous saluerons. Elle rit, se tait un moment. J'ai sûrement une vie, dit-elle.

Décondenser les images, déconfusionner les vivants et les morts est une façon de renoncer à occuper toutes les places. Pour l'analyste notamment la place, passionnément occupée de l'événement.

---

29. En référence à la « livre de chair » évoquée par Pontalis.

# *D'un meurtre à une épiphanie : l'événement psychique*

*Paule Bobillon*

Toute la terre avait une seule langue.

Les hommes dirent : « Construisons-nous une ville et une tour dont le sommet touche le ciel ».

L'Éternel vit la ville et la tour. Courroucé par l'orgueil humain il dit : « Descendons et là, brouillons leur langage afin qu'ils ne se comprennent plus mutuellement »<sup>1</sup>.

Alors les hommes durent arrêter de construire la tour. C'est pourquoi on l'appela Babel : parce que c'est là que l'Éternel brouilla le langage et c'est de là qu'il dispersa les hommes sur toute la surface de la terre.

Au-delà du thème prométhéen, ce récit est un mythe des origines des langues, donc de la langue, donc des représentations verbales freudiennes. Mais il soumet la catégorie de la langue à celle de l'évènement. On peut tout à fait imaginer que ce soit l'inverse et pour introduire ce travail, explorer quelques fragments de langue : évènement : du latin « *ex venire* », venir à l'extérieur, arrivée d'un fait exceptionnel, significatif.

Si on explore le champ sémantique, le curseur, alors, se déplace sur une ligne qui va de l'accident à l'épiphanie : accident : *ad cadere*, tomber sur, arriver par un hasard malheureux ;

incident : *in cadere*, tomber dans, venir par coïncidence, petite difficulté imprévue d'importance limitée mais dont les conséquences peuvent être graves, à tous le moins significatives ;

avènement : *ad venire*, ce qui vient au jour, ce qui se produit, qui réussit, principalement employé pour désigner la naissance du Christ ;

épiphanie : du grec *Epiphania*, manifestation de ce qui est caché : apparition soudaine de l'essence ou de la signification de quelque chose... d'abord révélation de la nature divine du Christ aux rois mages puis dans le langage analytique : *insight* comme regard intérieur surpris, découvrant un contenu psychique jusqu'alors ignoré que le sujet s'approprie tout soudainement...

La langue a sans doute une pluralité de fonctions. Ainsi, dans l'histoire, la langue religieuse infiltre la langue laïque, cimentant le soubassement judéo-chrétien de notre culture occidentale. Dans le registre psychologique, les faits de langue en général, l'avènement et l'épiphanie en particulier, tirent leur efficacité, du fait, de leur pouvoir de désignation dans les trois registres de la réalité extérieure, de la réalité psychique, intérieure *stricto sensu* et intermédiaire, transitionnelle avec son prolongement dans la sphère culturelle.

La langue désigne dans l'évènement un advenu, avec un déclencheur voire une causalité, une solution de continuité dans la trame historique qui le porte et une inscription dans une temporalité. Avant et après ne sont plus pareils.

La langue quand elle désigne l'évènement extérieur dans la réalité extérieure remplit une fonction référentielle. Lorsqu'elle désigne un évènement intérieur, elle fonctionne, selon Jean-Claude Rolland, comme « organe des sens pour la réalité intérieure », et capte quelque chose de l'inconscient, par l'intermédiaire des représentations de mots. Représentations qui constituent bien un advenu pour le préconscient ou la conscience, leurs domaines réservés. À cet égard les représentations de choses de l'inconscient ne peuvent être des évènements ne serait-ce que parce qu'elles ne sont pas soumises à la temporalité. En revanche, les représentations verbales, conscientes sont des évènements psychiques, prototypes même de l'évènement psychique.

---

1. Genèse dans *La Bible*, Descendances des fils de Noé, (Genèse 10.1.32).

Évènement psychique qu'il faut maintenant dépeindre, dans sa survenue, son contenu, sa fonction, les conditions de sa pérennité.

Myriam est venue me voir après une grave tentative de suicide. Celle-ci est survenue dans un mouvement brutal de désidérialisation de sa mère, surprise en flagrant délit d'abandon du père en fin de vie et bientôt mourant. Un père disqualifié par la mère et aimé clandestinement par sa fille. Très vite, passés les premiers temps où elle se reconforte, se « réchauffe » auprès d'une mère retrouvée dans le transfert, sourde à toute tentative de désillusionnement de ma part, elle entame une deuxième période. Ponctuelle, ne manquant aucune séance, elle se complaît dans moult évocations où elle cite, raconte, illustre films ou romans sans que je puisse intervenir, ni penser, ni me dégager de la séduction qu'elle exerce sur moi. Puis, un jour, le portail électrique de l'immeuble ne fonctionne pas. Je dois descendre lui ouvrir. Troublée par l'incident, et par le rapproché homosexuel, « s'envoyer en l'air », que je ne perçois pas clairement sur le moment, je la laisse prendre l'ascenseur tandis que je monte à pied. Une fois sur le divan, Myriam explose d'une colère soudaine à ma grande surprise : je suis bien comme mes semblables, grande dame refusant de se commettre avec la piétaille dont cependant je veux bien l'argent, comme tous les psy d'ailleurs, analystes en tête... Jusqu'alors cette patiente venait, me semble-t-il, animer, chérir, séduire une mère terrible dont elle ne voulait et ne pouvait se distinguer, pas plus se séparer que se manifester face à elle dans sa singularité. L'agressivité, dans le transfert, la conduit enfin à la séparation et au désassujettissement. L'incident de séance, ce jour-là, inaugure une autre modalité du travail analytique et la possibilité pour moi également de me désassujétir d'elle. L'attaque en représailles de mon abandon ou de ce qui est vécu comme tel, fragmente la représentation d'une dyade mère/fille compacte et dictatoriale et laisse advenir au grand jour, dans le transfert, la figure d'une « mère méduse », meurtrière d'identité. La mère meurtrière, contre-investie en mère sublime, conduit Myriam à s'empêcher d'exister en elle-même et pour elle-même, comme en témoigne, dans un la réalité extérieure sa tentative de suicide.

Winnicott ramène la question du trauma à celle de l'environnement : « Le traumatisme est ce qui rompt l'idéalisation d'un objet au moyen de la haine de l'individu en réaction au fait que cet objet n'a pas réussi à remplir sa fonction »<sup>2</sup>. Ainsi, Myriam renoue dans le transfert, avec la haine de sa mère, parvient enfin à en dévisser la statue et à en envisager timidement le meurtre symbolique.

Même problématique du meurtre dans un registre différent, pour Valériane.

Je la vois en face à face, dans le décours d'une dépression mélancolique, après le suicide de sa sœur perpétré sous l'influence probable d'une mère agissant un désir de meurtre sur ses filles. Et ce, à l'insu d'un père soumis à son épouse et apparemment incapable d'arbitrer les relations mère/fille.

Valériane a 7 ou 8 ans. C'est une gamine qui ne tient pas en place, vivante et joyeuse. Elle a apprivoisé un lapin, une sorte de boule de poils qui la suit, dort avec elle et qu'elle adore. L'attachement qu'elle a pour lui n'épargne pas au lapin son destin culinaire ; il est tué et mangé. Au repas la mère de Valériane dit à la fillette : « Tu vois c'est ton lapin que tu viens de manger ». La mort de la sœur de Valériane vient comme un après-coup à celle du lapin, elle-même en après-coup au choc dû au probable désinvestissement maternel précoce.

Valériane préserve sa mère de sa haine et accepte « le meurtre » du lapin mais au prix d'une identification à l'agresseur, en érigeant en elle un surmoi maternel féroce, devenant plus actif que le modèle de sa mère ne lui l'impose. Ferenczi, se référant au clivage, précise la dynamique identificatoire induite par le traumatisme, et l'identification à l'agresseur du fait de la confusion des langues adulte/enfant. Il évoque le jeu régression/progression du traumatisme, sous-tendu par le désir que rien ne soit arrivé, d'en revenir à un avant trauma et

---

2. Winnicott D.-W., « Objets de l'usage d'un objet. Le concept de traumatisme par rapport au développement de l'individu au sien de la famille », *La crainte de l'effondrement et autres situations cliniques*, « Connaissance de l'inconscient », Gallimard, 2000.

a contrario ce qu'il appelle la progression traumatique<sup>3</sup>. Ainsi Valériane, taisant la nostalgie de son lapin et de ce qu'il incarnait pour elle, est devenue, dit-elle, une guerrière, une machine hyper-rationnelle.

Valériane a suspendu, en quelque sorte, pour une part importante sa subjectivation. Elle est devenue étrangère à elle-même. Elle a renoncé à sa partie la plus vivante et singulière. À l'image de ce que Ferenczi exprime : « Il y a dans le traumatisme anéantissement du sentiment de soi, perte de sa forme propre et acceptation d'une forme octroyée »<sup>4</sup>.

Valériane est alors livrée par clivage, à un faux self qui ne préserve pas ou peu le vrai self. Ainsi que l'énonce Winnicott, l'impact du traumatisme provoque l'interruption du sentiment d'exister et fracture la psyché en vrai et faux self<sup>5</sup>.

Pendant tout un temps, Valériane est venue me voir en mettant en avant un désir très paradoxal de mort psychique : le fantasme d'avoir à mourir pour exister, de se dissoudre, tous liens coupés, en un rien qui l'apaiserait, qui la libérerait. Sans doute pour se libérer de l'identification à sa mère, épuisante et colonisatrice. L'idée de disparaître, enfin, pour échapper à cette part d'elle-même qui lui dit : « meurs ! »

Valériane paraît souvent dépersonnalisée. Ainsi, quand elle se regarde dans la glace elle n'arrive pas à « s'envisager », selon son expression. Elle se voit, mais dépersonnalisée, sans se reconnaître, au visage flouté... Elle ne peut se projeter dans le temps pas plus qu'elle ne peut se figurer elle-même, se percevoir une et distincte. Bion postule l'existence d'un clivage en parts psychotiques et non psychotiques de la personnalité. Il souligne à cet égard le rôle fondamental de l'environnement et celui de la fonction alpha de la mère entravée en cas de traumatisme et débouchant sur « l'objet bizarre ». Celui-ci apparaît comme une sorte de représentation aberrante et non syntone au moi, « une pensée sans penseur »<sup>6</sup>. Peut-être comme le reflet désavoué de Valériane ?

Petit à petit, Valériane peut, grâce à des rêves transférentiels, se figurer tuant sa mère. Récemment, elle s'est remémorée la séance précédente où, inquiète et agacée, j'avais protesté, peut-être pas très analytiquement, contre ses divagations mortifères. À la sortie elle avait dévalé l'escalier, soudain inondée d'une joie nouvelle. « J'ai le droit d'exister » avait-elle alors pensé. Valériane retrouve alors un espace intérieur, évoque sa vision, gardée secrète jusqu'alors, d'un grand champ d'herbes, de jeunes pousses et de l'air. Rien n'est gagné jusqu'à présent, mais quelque chose s'est remis en mouvement.

Ce qui l'effraie dans le mouvement de transgression du surmoi maternel, c'est bien de reprendre le cours de sa subjectivation, de pouvoir disposer d'un espace interne, en lien avec un espace transitionnel où gambade un lapin retrouvé. Et sortir ainsi du miroir où son reflet, parasité par le reflet maternel, lui renvoie l'image d'une tueuse.

Comme chez Myriam, la mort est très présente chez Valériane. Elle rôde autour de ma patiente, s'imisce entre nous en séance et ne la lâche plus. Pour Valériane, la mort de sa sœur est dans une sorte de reprise mineure, voire burlesque, de celle du lapin, qui métaphorise l'anéantissement, pour un temps très long, de la part la plus précieuse d'elle-même.

Thérèse n'est pas à proprement parler une patiente mais relève plutôt d'une clinique des grands mystiques initiée par Julia Kristeva. Un jour, Thérèse tombe en arrêt devant une sculpture du Christ, qui la précipite dans une vision extatique : « J'apercevais un ange auprès de moi, du côté gauche, sous une forme corporelle... Il était très beau, son visage enflammé semblait indiquer qu'il appartenait à la hiérarchie la plus élevée, celle

---

3. Ferenczi S., « La confusion de la langue entre les adultes et l'enfant », *Psychanalyse IV. Œuvres complètes 1927-1933*, Payot, 1990.

4. Ferenczi S., « Réflexions sur le traumatisme », *Psychanalyse IV. Œuvres complètes 1927-1933*, Payot, 1990.

5. Winnicott D.-W. « Distorsion du moi en fonction du vrai et du faux self », *Processus de maturation chez l'enfant*, « Science de l'homme Payot », Payot, 1989.

6. Bion W. R., « Différentiation des personnalités psychotiques et non psychotiques », *Notes sur la théorie de la schizophrénie, Le journal de la psychanalyse*. « La fonction alpha », *Aux sources de l'expérience*, « Bibliothèque de psychanalyse », PUF, 2003. « L'objet bizarre », *Réflexion faite*, « Bibliothèque de psychanalyse », PUF, 2001. « Pensée sans penseur », Séminaire tenu à Rome en 1977.

des esprits tout embrasés d'amour. Je voyais entre les mains de l'ange un long dard qui était d'or, et dont la pointe de fer portait à son extrémité un peu de feu. Parfois il me semblait qu'il me passait ce dard au travers du cœur et l'enfonçait jusqu'aux entrailles. Quand il le retirait, on aurait dit que le fer les emportait avec lui, et je restais tout embrasée du plus grand amour de Dieu. La suavité que me donnait cette très grande douleur, était si excessive qu'on ne pouvait que désirer qu'elle se poursuive, et que l'âme ne se contente de moins que Dieu. Ce n'est pas une douleur corporelle, mais spirituelle, même si le corps y participe, et même très fort. C'est un échange d'amour suave qui se passe entre l'âme et Dieu »...<sup>7</sup>

Ce serait par trop simpliste de voir en Thérèse une grande hystérique, là où pour elle se constitue une représentation délirante d'une fusion fortement érotisée avec un environnement supposé divin, sans doute maternel. Julia Kristeva réfère l'aventure spirituelle de Thérèse d'Avila à un vécu précocissime : « De la « fiction » thérésienne, je retiendrai d'abord cet état que sa religion décrit comme extatique, et que je qualifierai comme une régression, jusqu'à ce que Winnicott appelle un « psyché- soma »<sup>8</sup>. Thérèse s'accroche à un système de représentation, fût-il délirant. Chez elle, de quel après-coup traumatique s'agit-il dans la sidération devant la statue du Christ souffrant, transpercé et ensanglanté ? Là encore, une image de mort serait à l'origine du manque à être, cette scission psyché/soma, que le délire abolirait.

Myriam, Valériane, Thérèse ont toutes trois en commun de tomber sous le coup d'une mort « extérieure », meurtre ou suicide, fantasmatique ou réelle. Mort traumatique inélaborable dans un premier temps, qui appelle ou provoque l'amputation d'une part d'elles-mêmes.

Myriam et Valériane, telles « Electre », privée d'Agamemnon, et sans la rescousse d'un Oreste, délégué matricide que j'incarne trop fugitivement dans le transfert, en sont réduites, tout un temps, à s'immoler sur l'autel maternel, sacrifiant à leur passion œdipienne : Myriam qui ne peut critiquer sa mère et sortir de son emprise, Valériane qui se destitue au profit d'une mère ressentie annihilante dont elle a peur. Thérèse, elle, se fracture, se clive, voire se morcelle devant son Dieu énigmatique, quant à ce qu'il est pour elle.

La représentation « on tue une mère, on tue une fille » est en premier lieu refoulée ou clivée. Son refoulement du fait de son caractère éminemment inacceptable, dans un premier temps traumatique, se constitue au prix d'un meurtre de soi, cessation du développement psychique ou suppression de tout un secteur du moi. De sorte que la levée traumatique de cette représentation, son advenue comme représentation consciente du fait de la situation et du cadre analytique, ou à la faveur d'un moment psychotique, par conséquent sa soumission à la temporalité, son appartenance à la langue font d'elle un événement psychique. Lequel réenclenche un processus d'élaboration et donne chair à un nouveau moi.

Qu'en est-il plus précisément de ce caractère traumatique éventuel de la représentation ?

Freud livre dans les *Lettres à Fliess*, les *Études sur l'hystérie*, les *Trois essais* une première théorie du traumatisme centrée sur la représentation. Tout d'abord, le traumatisme se constitue dans un après-coup, quand une deuxième scène reliée à une première scène de séduction advient à un moi plus mature. La deuxième scène resignifie la première scène et lui confère alors sa qualité traumatique. C'est une représentation, et en tant que fantasme, une représentation sexuelle, comme telle bannie, qui est moteur du traumatisme. Le traumatisme percute les relations objectales du moi sur fond d'Œdipe.

Dans *Au-delà* et *L'homme Moïse* Freud élabore une deuxième théorie du traumatisme complexe et énigmatique. C'est le *quantum* d'affect qui est en cause dans le traumatisme. Lorsque les excitations sont trop intenses elles font effraction dans le pare-excitation, désorganisant ainsi le moi : « Les traumatismes se rapportent à des impressions de nature sexuelle et agressive, assurément aussi à des endommagements précoces du moi »<sup>9</sup>. Et surtout, il y a « totale dévastation et total éparpillement du moi ou même le terrassement de celui-ci par la

---

7. D'Avilla T., *Vie écrite par elle-même*, « Sagesses », Points, 2014.

8. Kristeva J., « La passion selon Thérèse d'Avila », *Topique*, n° 96, *Vers les monothéismes*, L'Esprit du temps, 2006.

9. Freud S., « Le clivage du moi dans le processus de défense », *OC*, PUF.

partie dominée par le trauma, précocement séparée par clivage »<sup>10</sup>. Ce n'est plus l'Œdipe secondarisé qui est en cause mais des endommagements précoces du moi, quelque chose du narcissisme. L'objet n'est plus envisagé qu'en terme de perte sur fond d'*hilflosigkeit*. La représentation n'est plus « qu'impressions sexuelles ou agressives ».

Le projecteur est mis sur le quantitatif. Mais alors, comment penser un affect en terme de quantité sans penser aussi en terme de qualité et donc en lien avec une représentation ? Mon propos s'en tient modestement à la première théorie du traumatisme en lien avec une représentation, sans méconnaître que, parce que sexuelle, cette représentation suscite un *quantum* d'affect dévastateur.

En premier lieu, la représentation, quand elle est traumatique, est encryptée selon l'expression d'Abraham et Torok<sup>11</sup>, isolée en un corps étranger selon Freud<sup>12</sup>, pensée sans penseur ou objet bizarre selon Bion<sup>13</sup>, de toute façon refoulée ou clivée, en tous cas abolie. Elle est comme aspirée dans un trou noir psychique ou sous le coup d'une involution ramenée à son ombilic. Le traumatisme, selon la belle expression de Jean-Jacques Barreau est « l'ombilic de la représentation »<sup>14</sup>.

En second lieu, le refoulement ou tout au moins le clivage de la représentation traumatique relègue dans l'inconscient le sexuel infantile et le promeut, selon une mesure conservatoire, à la pure négativité et à l'inconnaissable qui caractérisent l'inconscient. Ce faisant, on peut postuler que le sexuel et le sexuel infantile sont à l'abri dans le traumatique de même que la représentation traumatique est toujours une représentation pulsionnelle, relevant du sexuel infantile.

On comprend mieux, dès lors, que la représentation de la mère meurtrière chez mes deux patientes est d'abord, avant d'être l'objet d'une élaboration, une représentation traumatique. Longtemps refoulée ou clivée, elle exprime les deux postulats simultanés de la pulsion : passion amoureuse pour la mère sur le versant érotique, idée du meurtre sur celui de la destructivité. Dans les deux cas, elle relève du sexuel infantile.

Une œuvre, entre autres, illustre le fonctionnement traumatique de la représentation en lien avec le sexuel infantile : le film *The Go-Between* de Joseph Losey s'ouvre sur le gros plan d'un vieux monsieur, revenant sur les lieux de son enfance. Jadis il a été le messager des amours clandestines du garde-chasse et de la fille des châtelains, idylle qui s'est soldée par le suicide de l'homme banni, exclu pour mésalliance. Il a, semble-t-il mené une vie tranquille, confortable, préservée de toute fracture majeure. Il ne s'est cependant jamais marié, n'a pas eu d'enfant et derrière son apparence, un peu trop calme, une fêlure définitive s'est glissée à son insu. Il est, depuis que son existence a été irradiée par le tragique de ce suicide, transformé et empêché dans sa vie propre, sidéré devant une scène primitive féroce, système de représentation du fantasme originaire.

Les représentations pulsionnelles d'une jouissance folle de l'adulte et celle de la scène primitive, sont sous l'effet du refoulement traumatique, préservées, intactes, comme des bombes à retardement dans l'inconscient. Leur non advenue dans le conscient inhibe leur élaboration et fige le héros dans une sorte de glaciation.

Qu'en est-il maintenant, également sur le pan théorique, de la représentation une fois advenue et de son fonctionnement dans la psyché ?

On connaît la démonstration winnicottienne de la crainte de l'effondrement. Des angoisses disséquant, une agonie, ont eu lieu mais n'ont pas été éprouvées, faute d'un self unitaire alors constitué. Le moi immature n'a pu les intégrer, les « enclore dans l'aire de l'omnipotence personnelle ». Au nombre de ces angoisses est « la perte de la complicité psyché/soma, l'échec de l'installation dans le soma » suscitant défensivement la

---

10. Freud S., « L'homme Moïse et la religion monothéiste », *OC*, PUF.

11. Abraham N. et Torok M., *L'écorce et le noyau*, « Champs essais », Flammarion, 2009.

12. Freud S., « Les études sur l'hystérie », *OC*, PUF.

13. Bion W. R., déjà cité.

14. Barreau J.-J., « Du traumatisme à l'événement », *Topique*, n° 95, *Constructions. Interprétations*, L'Esprit du temps, 2006.

dépersonnalisation, le sentiment du vide remontant à une époque où « le patient ne savait pas ce qui aurait pu se produire et donc tout ce à quoi ramenait son expérience était de remarquer que quelque chose aurait pu être ». De même le sentiment de non existence<sup>15</sup>.

Myriam se plaint à cet égard de façon insistante d'un vide douloureux. Quant à Valériane et Thérèse, elles sont confrontées à l'impossible accord psyché/soma, subjectivité chaotique chez l'une, délire chez l'autre.

Pour Winnicott, « l'épreuve initiale de l'angoisse disséquante, primitive, ne peut se mettre au passé si le moi n'a pu d'abord la recueillir dans l'expérience temporelle de son propre présent et sous le contrôle omnipotent qui prend la fonction du soutien du moi auxiliaire de la mère-analyste »<sup>16</sup>. N'est-ce pas ce qu'il semble se passer pour mes patientes, qui, à la faveur du transfert se mettent, l'une à se constituer une enveloppe psychique pour elle, l'autre à retrouver une continuité d'existence ?

*La crainte de l'effondrement*, écrite en 1940, l'est sans doute en écho à l'*Au-delà* et à l'élaboration freudienne de la compulsion de répétition. Il a cependant fallu attendre 20 ans pour que les analystes s'emparent de tout ce pan de l'œuvre freudienne. La compulsion à répéter devient, selon l'expression de Jean-Claude Rolland, compulsion à représenter<sup>17</sup>.

Il apparaît clairement que le refoulement d'une représentation traumatique est bien un meurtre de soi, toujours à perpétrer, jusqu'à ce que puisse non pas revivre, mais vivre pour la première fois dans le transfert et avec l'analyste, cette part du soi meurtrie. À l'image de l'expérience d'une intégrité du moi, nouvelle pour Myriam, ou celle de l'appropriation d'un espace interne pour Valériane, ou encore celle d'une réduction d'une fracture de l'être pour Thérèse.

Conséquence de ce vécu nouveau, la représentation refoulée, désormais venue au jour, est une nouveauté pour le moi, une création idiosyncrasique.

Avant de considérer une autre création, celle-ci artistique, picturale, évoquons une histoire magnifiée par Wagner, qui illustre là encore, l'entêtement de la pulsion et sa répétition : le bâtiment « Le hollandais volant », appelé ainsi parce que rapide – il volait sur l'eau – était condamné à errer sans fin sur les mers. Était-ce parce que son équipage, coupable de pirateries et cruautés ait été condamné par Dieu, ou que son capitaine ait passé un pacte avec le diable en échange des performances du navire, ou encore qu'il ait navigué un Vendredi saint, bref, en raison d'une transgression ? Il n'en demeure pas moins que les marins croient en sa réapparition fantomatique récurrente. Dieu donne cependant une chance au hollandais : tous les sept ans, il pourra accoster pour trouver une femme qui l'aime et lui sacrifie sa vie, lui procurant ainsi la rédemption et l'accès à la vie éternelle... Une âme errante cherche encore et encore, comme un vampire, à se gorger de vie pour trouver l'apaisement...

Les peintres peignent des tableaux qui sont des représentations, des figurations qui, marque de leur provenance de l'inconscient, sont vécues comme leur étant intrinsèquement nécessaires et à la fois comme nées d'un accident. C'est ainsi que les peintres, et parmi les plus grands, décrivent l'affrontement avec la toile, mêlant l'impératif interne et le hasard : Nicolas de Staël dans une langue poétique : « Je fais quelque chose qui ne s'épluche pas, qui ne se démonte pas, qui vaut par ses accidents, que l'on accepte ou pas ; on fonctionne comme on peut et moi j'ai besoin pour me renouveler, pour me développer de fonctionner différemment, d'une chose à l'autre, sans esthétique a priori. Le combat avec la toile je le perds à chaque instant et le retrouve et le reperds. Il le faut bien parce que je crois à l'accident. Je ne peux avancer que d'accident en accident. Dès que je sens une logique trop logique ça m'énerve et vais naturellement à l'illogisme ».

---

15. Winnicott D. W., *La crainte de l'effondrement et autres situations cliniques*, « L'esprit et ses rapports avec le psyché-soma », déjà cités.

16. Winnicott D. W., *La crainte de l'effondrement et autres situations cliniques*, déjà cité.

17. Rolland J.-C., « Compulsion de répétition, compulsion de représentation », *Guérir du mal d'aimer*, « Connaissance de l'inconscient », Gallimard, 1998.

« Toute ma vie, j'ai eu besoin de penser peinture, de faire de la peinture pour m'aider à vivre, me libérer de toutes les sensations, les impressions, les inquiétudes auxquelles je n'avais jamais trouvé d'autre issue que la peinture »

« ... Des tableaux qui tombent comme des événements, hors de toutes les lois connues et essentiellement. L'espace pictural est un mur mais les oiseaux du monde y volent à toute profondeur... »<sup>18</sup>

Et Francis Bacon, plus directement : « Oui, j'en ai eu l'idée par accident ; j'essayais de faire un oiseau dans un champ mais, soudain, le trait que j'avais tracé a évoqué quelque chose de différent. C'est par suggestion que ce tableau est né. Je n'avais pas l'intention de faire cette toile ; c'est une succession d'accidents qui s'accumulent. »<sup>19</sup>

Et Cézanne, rigoureux et austère : « Au fond, je ne pense à rien quand je peins ; je vois des couleurs, je peine, je jouis à les transporter telles que je les vois sur ma toile ; elles s'arrangent au petit bonheur comme elles veulent. Des fois, ça fait un tableau. »<sup>20</sup>

Et Jackson Pollock, peintre du *dripping*, par excellence de l'accident, en une belle dénégation : « C'est possible de contrôler l'écoulement de la peinture ; je n'utilise pas l'accident parce que je nie l'accident. J'ai l'impression d'être un imposteur, un clam sans sa coquille. »<sup>21</sup>

Ils sont légion mais citons Rothko l'énigmatique : « L'art est une aventure dans un monde inconnu que seuls peuvent explorer ceux qui sont prêts, une réponse inattendue et inédite à un besoin éternellement familier... »<sup>22</sup>

Le tableau est à la fois une représentation consciente, actuelle comme telle, un événement psychique, et à la fois un fait de répétition, une âme errante en quête d'apaisement, puisqu'il est dit qu'un peintre ne peint jamais qu'un seul tableau. La figuration picturale serait plus marquée par la répétition que la représentation en séance. Représentation en séance et figuration en peinture sont toutes deux le produit d'une lutte, convocation des démons freudiens sur le divan, combat avec l'ange pour le peintre. Pour la première, elle semble cependant garder son statut d'événement psychique, quand pour la seconde elle peine à le conserver. Il n'en demeure pas moins que l'idée incidente advient, et que le tableau naît d'un accident. Des processus, tous deux assimilables à une écriture automatique. Tous deux prennent l'inconscient à revers.

Mais nos patients ne se suicident pas ou rarement. Ils ne sont pas toujours aux prises avec une dépression mélancolique ou en sortent. En revanche, que penser du suicide d'un de Staël, de celui mélancolique d'un Rothko, de l'addiction d'un Bacon ou d'un Pollock, du splendide isolement, peut-être phobique d'un Cézanne, bref de ce qui pousse les peintres à endosser trop souvent le costume de l'artiste maudit ? Qu'est-ce qui dépouille le clam de sa coquille, laissant le peintre seul face à un destin prométhéen et tragique ?

La sublimation créatrice traite la destructivité de la pulsion et son éventuel retournement sur soi. Peut-être que l'œuvre, dont la nécessité reste énigmatique et qui procède de la sublimation, entraîne la rébellion de l'artiste pour retrouver la sensorialité, la sensualité, le bruit d'Eros, contre l'assèchement mortifère de la déssexualisation. Certes, mais est-ce là la seule explication ?

Patient et artiste ne sont pas tout à fait soumis au même régime, quant à l'élaboration du traumatique et pas seulement parce que l'artiste serait, un peu plus que tout autre, confronté au mortifère. Mais parce que la représentation en séance est passée au crible du transfert. Le refusé de l'analyste garantit et son authenticité et sa singularité. La fonction contenante sinon maternelle du cadre la soumet au tiers, au père, à l'analyste, en tous cas à un *nebenmensch* secourable. Alors que le peintre évolue dans « la plus haute des solitudes ».

---

18. De Staël N., *Lettres*, coll. « Pergamine », éd. Ides et Calendes, 1998.

19. Low A., *Bacon : l'homme et l'arène*, film, 2005.

20. Cézanne P., *Correspondances*, « Les cahiers rouges », Grasset, 2006.

21. *Pollock*, film de Ed Harris, 2003.

22. Rothko M., *Écrits sur l'art, 1934-1969*, Flammarion, 2005.

En effet, qu'est-ce pour le peintre que cet ange, figure de Dieu, que dans La Bible, Jacob soumet finalement si ce n'est le narcissisme primaire. Le peintre refusant toutes formes, au sens ferenczien pour les avoir toutes, et n'être limité en rien, se promet Dieu. Mais qui veut faire l'ange fait la bête et ses créations de forme, ses tableaux sont peut-être alors à la fois l'expression de cette toute puissance et celle d'une obscure aspiration à se laisser déloger du narcissisme primaire en acceptant une forme finie, une représentation de lui même, humble, déchue du divin et rapatriée dans l'humain. Flamboyant ou sous la figure négative du néant, le risque du narcissisme demeure et la plus embêtante des caractéristiques est de tourner le dos au *nebenmensch* et l'avantage le plus ambigu de se protéger de la dévastation traumatique du soi par l'autre. L'idée d'une effraction chez Freud, d'un empiètement chez Ferenczi et Winnicott, en tous cas d'une défaillance de l'environnement, conjoignent celle d'une éviction de l'autre, le *nebenmensch*, que ce soit sous les figures de la mère, de l'aimé ou de l'analyste.

Qu'en est-il alors de la représentation dans cette chute hors échange, hors de la fraternité humaine ? Une condition d'existence de la représentation et de la figuration comme évènement psychique apparaît : la représentation ou la figuration sont bien des évènements psychiques mais à condition d'être entendues, reconnues, validées par l'autre. C'est d'être dans le transfert et de ce fait liée au *nebenmensch* que la représentation est perçue comme évènement psychique. C'est d'être hors transfert, hors prise en considération par l'autre, le *nebenmensch*, que la création picturale peut être dangereuse, conduire à l'enrayement de la répétition et à une possible destruction de soi.

Pile je gagne, face tu perds. C'est ainsi que Freud reprenait à son compte les éventuels propos de ses détracteurs pour critiquer lui-même sa méthode interprétative. Pour sortir de l'impasse, Freud suggère que pour qu'une interprétation soit vraie, elle produit chez le patient des représentations qui la confirme<sup>23</sup>. Pourquoi pas chez l'analyste ?

Ainsi la chimère de M'Uzanienne : enfant fabuleux voir monstrueux de l'analyste et de l'analysé qui se forme au profit d'une dépersonnalisation assumée par l'analyste. La chimère se constitue de pensées potentielles de l'analysé qui se façonnent pourtant chez l'analyste en un défilé d'images mêlées à des représentations verbales<sup>24</sup>.

Ainsi le discours intérieur de Jean-Claude Rolland. L'analyste écoute toutes images, représentations, souvenirs à lui ou d'une précédente séance, portés par la langue, traduction de l'inconscient, en miroir, en communauté de structure, en prolongement de celles de son patient.

Ainsi la co-pensée chère à Daniel Widlöcher. Il y a une induction de pensées, de représentations, réciproque entre analyste et analysant, une communication d'inconscient à inconscient. « Le terme de co-pensée est proposé pour rendre compte de cet effet d'induction qui vient dans l'écoute de l'analyste et les associations de pensée de l'analysant »<sup>25</sup>.

N'est-ce pas pour constituer la représentation comme évènement psychique que Freud mène ses travaux sur l'occultisme ? Dans « Psychanalyse et télépathie », Freud, évoque l'induction de pensée et stigmatise le transfert d'éléments psychiques entre la diseuse de bonne aventure et son client : « Le savoir s'est transféré de lui à elle, la prophétesse par une voie inconnue, à l'exclusion des modes de communication que nous connaissons ». Fait marquant, Freud décèle chez la diseuse de bonne aventure une sorte de refus favorable à la télépathie : « Au travail astrologique de la diseuse de bonne aventure reviendra alors le rôle d'une activité qui distrait ses propres forces psychiques, les occupe d'une façon anodine, si bien que, réceptive et perméable aux pensées de l'autre agissant sur elle, elle peut devenir un véritable médium ».

S'il y a une quelconque pertinence dans l'accès de l'avènement de la représentation au statut d'évènement psychique véritable, les mythes en auront gardé la trace. Antigone donne sépulture symbolique à son frère en

---

23. Freud S., « Constructions dans l'analyse », OC, PUF.

24. M'Uzan de M., *La bouche de l'inconscient. Essais sur l'interprétation*, « Connaissance de l'inconscient », Gallimard, 1994.

25. Widlöcher D., « De l'empathie à la co-pensée », *Revue de psychothérapie psychanalytique de groupe*, n° 30, Érès, 1998.

jetant une poignée de terre sur sa dépouille. Ce faisant, elle défend une loi au dessus des lois. Elle revendique pour quiconque le droit d'être inhumé humainement, soit d'être représenté parmi ses frères humains, au-delà de la mort.

La notion de représentation court dans toute l'œuvre freudienne et se matérialise dans presque toutes les formations, rêve, lapsus, *witz*, symptômes, formation de substitut etc. Elle est le produit du transfert une fois élaboré ou bien encore ce qui, dans la répétition, insiste pour voir le jour. Quelque soit sa forme, préconsciente ou consciente, elle est soumise au processus secondaire mais garde un lien avec l'inconscient et le processus primaire. La représentation, tout comme le fantasme, est un sang mêlé dont le degré de métissage dépend de sa proximité avec l'élément refoulé. Elle est un rejeton corrélé à une représentation inconsciente envisagée par Freud comme représentation de chose. *De res* : la chose, le rien ou en tous cas un quelque chose de négatif par rapport à la représentation de mot consciente qui en serait le positif au sens d'un positif photographique. De ce fait, la représentation peut sombrer sous le coup du traumatisme comme et de la même façon sous celui du refoulement, originaire ou pas.

Or, le traumatisme n'a pas toujours un visage violent et peut être aussi à petites doses, cumulatif, aux manifestations subtiles. Le refoulement est lui aussi à double face : originaire, il est nécessairement radical et violent, en forme de post-refoulement, il est peut-être moins coûteux. Ces considérations font du traumatisme et du refoulement deux processus psychiques semblables, à tout le moins parallèles et de toute représentation, une représentation traumatique avant que d'advenir au préconscient ou au conscient. La séquence : – représentation indésirable au moi – refoulement ou traumatisme – levée de la censure – modélise le fonctionnement psychique dont elle est alors emblématique.

Freud dans « Contributions à l'histoire du mouvement analytique » considère dans le refoulement et donc dans la représentation, un des piliers de l'édifice de la psychanalyse. La représentation gagnée sur le refoulement ou le traumatisme est alors un *Schibboleth* de la psychanalyse au moins autant que l'inconscient.

Un pas de plus et l'ensemble du corpus analytique tout entier peut s'envisager comme une méta-représentation arrachée à l'inconnu par Freud. La psychanalyse comme représentation est un événement psychique et un événement révolutionnaire au double sens du terme, pensée jamais advenue jusqu'alors et mouvement d'un objet autour d'un axe, le ramenant toujours au même point. La psychanalyse se représente dans le même temps de son invention, réchappant de l'inconscient au fur et à mesure de son élaboration, revenant toujours au chaudron bouillonnant du ça, comme Samson à la terre mère. Là est son mouvement propre et là est aussi le génie freudien.

*Samedi 10 décembre 2016*

# *L'advenant, entre l'avènement du transfert et l'évènement d'une parole*

*Karinne Gueniche*

*« La vérité n'est pas quelque chose qui serait là d'avance et qui serait à trouver, à découvrir, mais quelque chose qui est à créer et qui renonce à son nom en faveur d'un processus qui, en soi, n'a pas de fin<sup>1</sup> »*

Friedrich Nietzsche

J'avais 5-6 ans et, comme tous les samedis, le repas traditionnel du shabbat chez mes grands-parents paternels autorisait une réunion familiale... pas tout à fait comme aujourd'hui, quoique ! Samedi, une grande table, la famille et on se parle ; enfin, ça parle !

À cette occasion, « les grands » (les adultes) bavardaient ; les enfants – dont j'étais – étaient sommés de faire silence... silence d'autant plus nécessaire que j'étais « *une vraie pipelette* » ! Mon désir de « prendre » la parole m'amenait ainsi souvent à prendre part aux discussions des adultes dans lesquelles je n'avais rien à faire : « *quand les grands parlent, les petits se taisent* », me répétait-on avec autorité ! Parfois, pour éviter que nous comprenions de quoi il était question, mes parents se parlaient en arabe, dans la langue de leur Tunisie natale, encore aujourd'hui inconnue de moi, et *de facto* aussi énigmatique que source de curiosité, d'autant qu'il s'agissait de la langue de leurs propres parents, mes grands-parents... dont j'étais exclue ! Brouhaha et sentiment d'exclusion donc étaient mes compagnons du samedi après-midi !

Un jour pourtant et devant l'intolérable de cette situation qui alimentait mes questions, j'interroge mon père : « *mais qu'est-ce que vous vous dites ?* » et « *en quelle langue vous parlez ?* » et, *tout de go*, lui de me répondre avec humour : « *en anglais* » !

Cocasserie radicale de cette réponse imprévue et surprise totale ; mais aussi double cryptage, double leurre : langue des adultes entre eux, de mon père et ma mère, véritable scène primitive d'échanges langagiers et en même temps tromperie d'une langue qui en était une autre !

On comprendra aisément que je fis de l'apprentissage de l'anglais l'un de mes objets de désir ! Et que je me donnais ainsi les moyens de parvenir à sonder les mystères de cette langue parentale éminemment mobilisatrice pour moi. Peut-être cet événement, initié par la voix paternelle, dans son surgissement et son étrangeté, est pour quelque chose dans mon mouvement vers la psychanalyse, peut-être aussi est-il à l'origine de ma conférence ?

Pour Paul Ricœur<sup>2</sup>, « un événement de parole est un événement qui donne à parler, qui nous donne à parler, qui nous donne à dire. Et plus que cela, c'est un événement qui lui-même interprète ».

1. Nietzsche F. (1887), *Fragments posthumes (Automne 1887-Mars 1888)*, Œuvres philosophiques complètes XIII, coll. « Œuvres philosophiques complètes », NRF, Gallimard.

2. Ricœur, P. (1967), *Autonomie de la personne et obéissance à un autre*, La Ferté-Alais, Centre de Villemétrie, p. 17. Le texte de cet exposé, donné en décembre 1965 à Orgemont, a été repris par Paul Ricœur pour une conférence donnée en avril 1966 aux journées universitaires de Mulhouse, sous le titre *La Parole, instauratrice de liberté*.

Passer de la table sabbatique à la table de l'APF, du pareil au même ? C'est un événement d'être là pour moi aujourd'hui !

Mais d'abord, « événement » ou « évènement » ? Accent aigu ou accent grave ? La dernière réforme de l'orthographe de 1990<sup>3</sup> est passée par là même si la graphie « évènement » a été admise par l'Académie française dès 1979. Un certain nombre de mots sont concernés comme « avènement » et « évènement ». Comment mettre l'accent donc ? Et quel accent ? Qui met l'accent sur qui ? et sur quoi ? Mettre l'accent pour déjouer l'attention. Mais de qui ? Jouer ? Au théâtre, l'accent est un mode d'interprétation du texte à valeur d'adresse. Nous y voilà ! De l'avènement à l'évènement, on trouve sur le chemin : l'accent, l'adresse, l'interprétation et le jeu.

« L'advenant, entre l'avènement du transfert et l'évènement d'une parole » (d'un côté comme de l'autre) tel sera mon angle et le *setting* de mon propos, situé donc dans un entre-deux. « Advenant » s'est imposé à moi à propos de l'évènement, pour désigner, à la manière de Winnicott, le processus lui-même d'advenir dans sa dimension d'actualité vécue, dans sa dimension transférentielle. La transformation « d'advenir » en « **advenant** » souligne le caractère dynamique, processuel à l'œuvre. Un pari en même temps car, ce qui fait évènement dans la cure (et pour qui ?) est-il toujours le fruit d'un advenant ? En d'autres termes, quelles sont les conditions de possibilité de l'évènement d'une parole ? Et, à l'inverse, de quoi un non évènement de parole pour l'analysant est-il le nom ? La naissance du transfert et ses caractéristiques, peut-être d'ailleurs aussi celles du contre-transfert, me semblent l'une des pierres angulaires constitutives de l'advenant.

« Évènement (psychique) et psychanalyse » sont indissociables. L'imprévu<sup>4</sup> qu'il convoque, résonne avec « l'inquiétante étrangeté »<sup>5</sup> qu'il suscite. L'évènement est ainsi toujours le surgissement de l'inconscient en notre parole, le témoin de ce que « le moi n'est pas maître dans sa propre maison »<sup>6</sup>. Dans les premiers entretiens, le vacillement dont témoignent les formations de compromis du patient (actes manqués, lapsus, fantaisies ou bizarreries du discours, etc.) révèle que l'expérience de l'inconscient a bien lieu ; et avec cet ébranlement, notre conviction d'une indication de cure. L'évènement, c'est donc le surgissement annonciateur d'un avenir psychique possible tout en étant un moment critique, un moment de rupture parfois. En ce sens, la psychanalyse tout entière est en soi un évènement dans ses potentialités d'inattendus, transformatives pour le sujet.

Dorine découvre ce que sa thérapie débutante engage. « *En fait, ça m'inquiète ce travail. J'ai plutôt envie de mettre le couvercle sur la casserole, parce que si je l'enlève, je ne pourrais pas le remettre du tout. Quel prix ça a cette psychothérapie ?* », questionne-t-elle en me demandant de diminuer le nombre de séances qui lui coûtent trop cher !

Ses paroles, par ailleurs pétrie par des sensations d'étouffement et d'incompréhension d'avec sa famille, notamment son père avec lequel les relations peuvent être passionnelles, accompagnent son inquiétude de découvrir

---

3. *Le Petit Larousse* et *Le Robert* ont progressivement intégré un certain nombre de modifications issues de la « réforme » orthographique de 1990. Cependant, la graphie « évènement » n'est pas apparue en 1990. Elle a été admise par l'Académie française dès 1979, ce qui suppose un emploi bien antérieur, en particulier dans la littérature. La « réforme » orthographique de 1990 n'a fait qu'entériner une modification en usage depuis (au moins !) dix ans. Mais revenons à nos dictionnaires dans lesquels on peut lire, à l'entrée *évènement* : « évènement ou évènement ». Comme le souligne malicieusement Bruno Dewaele, *Le Robert* n'a intégré « évènement » que dans l'édition de 2009, alors que *Larousse* cautionnait l'accent grave depuis plusieurs années déjà. Quoi qu'il en soit, nos deux bibles de la langue française ne se mouillent pas : « évènement » est présenté comme variante orthographique d'*évènement*. Le lecteur a donc le choix d'employer l'un ou l'autre... sans risquer de commettre une faute ! Contrairement aux dictionnaires usuels, l'Académie française prend parti : elle recommande la « nouvelle » orthographe, *évènement*, en précisant que « la graphie ancienne évènement n'est cependant pas considérée comme fautive, encore que rien ne la justifie plus ». Ainsi, sur le site de la célèbre institution, on peut lire : « *Sabler le champagne* » s'est employé pour signifier, par extension, « célébrer un **évènement** en buvant du champagne ».

4. André, J., *L'imprévu en séance*, Paris, Gallimard, 2004.

5. Freud, S. (1919), *L'inquiétante étrangeté et autres essais*, Paris, Gallimard, 1985.

6. Freud, F. (1915-1917), « Leçons d'introduction à la psychanalyse », OC. XIV, Paris, PUF.

ses pensées de désir pour d'autres hommes que « *son copain* ». Son premier rêve ne souffre aucune ambiguïté d'un pas de côté naissant par rapport à une ligne de conduite qu'elle s'est toujours fixée. « *Je n'ai pas trop envie de savoir ce que j'ai dans mon inconscient si ça remet en cause ma relation d'avec mon copain ; en même temps, je me sens tirillée depuis quelque temps. C'est sûr, dans ce rêve je me vois sortir avec un ancien ami ; je me demande ce qu'il vient faire là* » ; elle ajoute, « *ne me dites pas que dans mon rêve, celui avec qui je sors ça pourrait aussi être mon prof de maths ?* » (Ça fait tout de même beaucoup d'hommes autour de vous ! lui dis-je). « *Oui, répond-t-elle en souriant rougissante ; c'est sûr, ça fait beaucoup d'hommes autour de moi. Mais, quel est le rapport ? Je pensais qu'on allait parler des soucis que j'ai avec mon père* » !

Il n'y a jamais d'événement sans plus, car l'événement survient toujours à quelqu'un. Alors que le fait peut survenir à quiconque indifféremment, l'événement – lui – est adressé. C'est donc dans le transfert que l'évènement (de parole) a une chance d'advenir pour le sujet. Dans le transfert, mais aussi dans le contre-transfert ; tel est mon argument. L'évènement a plus à voir avec une expérience qui se constitue comme telle que par le choc émotionnel produit par sa soudaineté et son étrangeté. Mais, ce qui fait événement psychique pour le sujet, c'est *l'après-coup* que Winnicott<sup>7</sup>, après Freud, reprend. Dans la crainte de l'effondrement, il nous dit qu'une expérience a bien eu lieu mais que psychiquement elle ne s'est pas produite ; « [car] le patient n'était pas là pour que ça ait lieu en lui ». L'après-coup surgit alors comme la potentialité transformatrice d'un effondrement qui peut être éprouvé pour la première fois dans le transfert, et s'inscrire. Mais la possibilité de surgissement de l'évènement pour le patient dépend non seulement de lui mais aussi de l'analyste ou plutôt du couple analytique.

Pour Clara, le grave accident sportif qui aurait pu, à mes oreilles, lui coûter la vie et qu'elle décrit dans les moindres détails, la laisse de glace. Son récit mobilise chez moi une représentation très violente de la scène en train de se produire associée à l'effroi. Mais, à ma question portant sur son éprouvé de l'évènement, Clara répond de façon itérative : « *ça ne m'a rien fait* », signe possible du refoulement. Seule l'attelle, lui prenant toute sa jambe, est le témoin de cet accident grave. Quand je l'entends le raconter, c'est la peur qui domine ; la peur viscérale chez moi... probablement d'ailleurs en lien avec le souvenir d'une chute mémorable, à son âge, dans un contexte absolument similaire. Du côté de Clara, en revanche, aucune émotion palpable ; tout se passe comme si elle niait la portée de son accident voire son existence, comme s'il n'avait pas eu lieu. Seuls les railleries de ses camarades sur le mode de « *tiens voilà le robot* » l'effondrent en larmes, la laissent démunie et mutique, et dans l'incompréhension totale.

Au retour des vacances d'été, elle surprend mon attelle qui vient enserrer ma cheville, trace d'un accident que je viens d'avoir. Elle lance étonnée et comme triste un « *oh* » d'exclamation ; et moi de rajouter : « *tu vois, moi aussi j'ai une attelle !* ».

Quelques séances plus tard, elle dit : « *En venant aujourd'hui je me suis dit que je pourrais vous raconter un rêve que je viens de faire* ». Activité onirique suffisamment rare chez Clara pour être soulignée ; mais surtout, surprise de mon côté de l'entendre dire son désir de (me) parler sans que j'aie eu besoin de la nourrir de ma parole, comme *l'infans*, pour qu'elle se mette à parler. Avec le rêve et son travail, Clara change de position. Elle prend possession de l'évènement traumatique sur un mode quasi cathartique à valeur abréactive. « *Je ne sais pas pourquoi, j'ai rêvé de mon accident. Je me suis revue, surélevée et projetée violemment sur le pylône... j'ai revu la scène dans le rêve, et surtout j'ai ressenti la peur que j'avais eue quand je me suis vue être projetée... après je me suis évanouie. Et je me suis retrouvée à terre sans bouger. Mon amie qui était derrière et a tout vu (sic !) a été traumatisée. Elle a dû penser que j'étais morte* ».

Avec son rêve, tout s'est probablement passé comme si ce qui n'avait pas eu lieu psychiquement pour Clara avait trouvé, grâce à l'évènement transférentiel et dans *l'après-coup*, un lieu pour avoir lieu... Un rêve témoin

---

7. Winnicott, D.W. (1971), « La crainte de l'effondrement », *La crainte de l'effondrement et autres situations cliniques*, Gallimard, 2000, p. 112.

de l'advenant de l'évènement pour elle ? Double évènement d'ailleurs : trouver un lieu psychique à l'accident traumatique dont témoigne le travail du rêve et se mettre à parler, à me parler. L'accident n'est plus un évènement subi ; la répétition sert la sortie de la position passive. Le travail du rêve agit comme un désenclavement de ce qui avait été enfermé avec le refoulement. Ici, l'évènement s'est déclaré sur le mode de la surprise ; pas tant sur le moment que plus tard, rétrospectivement, comme une surprise à retardement, car ainsi que l'écrit le philosophe Claude Romano<sup>8</sup>, « il y a une surprise matinale et une autre vespérale qui ne s'allume que quand l'éclat de l'évènement s'est évanoui ».

Ainsi, l'évènement psychique n'est en aucun cas réductible à un incident ; il est le résultat d'un réseau complexe de frayages que peut recouvrir la formule de Walter Benjamin, « *le cristal de l'évènement* ». L'évènement prend sens avec la résurgence d'un passé insuffisamment pensé ou frappé d'interdit et l'anticipation d'un futur qui se présente encore non tracé et peut faire dire « qu'il y aura un avant et un après ». Mais il n'acquiert de signification et n'a de prise sur le réel qu'à partir du moment où l'émotion qu'il suscite en première instance – et là, avec Clara, il s'agissait de la mienne – se traduit en prise de conscience dans *l'après-coup*. L'évènement ne fait sens que de son ressaisissement dans une rencontre.

Romano<sup>9</sup>,<sup>10</sup>, de son point de vue de phénoménologue, envisage aussi l'évènement dans sa potentialité advenante. Pour lui, l'évènement est toujours une mise en tension entre, écrit-il, « ce qui se produisant s'inscrit dans le temps et l'histoire » et « ce qui survient sans que l'on s'y attende » avec la potentialité d'un advenir et d'une transformation heureuse ou malheureuse<sup>11</sup>. L'évènement est ce qui « me tombe dessus, me modifie et me façonne ».

Ainsi, analyser un évènement, c'est l'envisager à partir de son futur : « seule la postérité d'un évènement » permet de saisir en quoi il fait sens<sup>12</sup>. Surgissement à partir de rien, il fait montre d'une nouveauté radicale en même temps qu'il se déclare avec une évidence d'ancienneté de ce qui est là depuis toujours. L'évènement n'est pas seulement nouveau, il est aussi plus ancien que lui-même au sens où, lorsqu'il se déclare, il est toujours déjà advenu et n'apparaît comme tel qu'après coup. Le caractère anarchique de l'évènement relève ainsi de sa temporalité. Alors que le fait s'inscrit dans un présent datable, l'évènement, lui, déborde le présent en ouvrant la possibilité en général. Il n'est jamais « présent » que comme passé à la lumière de son futur<sup>13</sup> ; il a toujours – déjà eu lieu – car son sens est compris après-coup et est « prospectif ». En un mot, l'évènement n'est pas temporel mais temporalisant.

Comme l'a montré Jacques André<sup>14</sup>, nous sommes devant l'imprévu de l'évènement comme à un carrefour : une frappe de quelque chose qui vient du dehors avec quelque chose qui vient du dedans. C'est un autre aspect du temps qui nous rappelle l'ancien terme grec *kairos* qui est le « *temps propice* » imprévu, à la différence de

---

8. Romano, C., *L'évènement et le temps*, « Épiméthée », Paris, PUF, 1999.

9. *L'évènement et le monde* (EM), « Épiméthée », PUF 1998 ; *L'évènement et le temps* (ET), « Épiméthée », PUF, 1999.

10. Claude Romano met en place, par-delà la métaphysique, une herméneutique phénoménologique qui répond à une compréhension post-métaphysique du « sujet » et de sa temporalité. Son but est de déterminer autrement, « sur les "marges" de la présence » (ET, 182), l'humain : non comme étant présent, c'est-à-dire comme sujet, mais comme « advenant ». Ce terme n'indique plus ce qui se tiendrait identique à soi sous l'expérience, mais « des modes diversifiés de subjectivation par et à travers lesquels un "je" peut advenir, répondre de ce qui lui arrive à partir de ces noyaux de sens que sont pour lui les évènements » (EM, 2). « L'aventure » qui indique l'ouverture de l'advenant aux évènements, se substitue dès lors à l'« existence ».

11. Romano C., *L'évènement et le Monde*, coll. « Épiméthée », Paris, PUF, 1998.

12. Pachoud B., « Analyse phénoménologique de la notion d'évènement et ses implications pour la psychopathologie », *L'Évolution Psychiatrique*, vol. 70, n° 4, 2005.

13. Constitué en lui-même tout entier par ce délai structurel sur soi qui fait que survenir, pour lui, ce n'est jamais se produire au présent mais inclure déjà en soi (ou déployer à partir de soi) les trois dimensionnels du temps, l'évènement ne se montre donc comme présent (c'est-à-dire comme lui-même : évènement) que s'il apparaît comme tel au passé, à la lumière de son futur, c'est-à-dire à partir de la dimension essentielle où se joue son advenir comme sens (ET, 182).

14. André, J., « L'évènement et la temporalité. L'après-coup dans la cure », *Revue française de psychanalyse*, tome LXXIII, n° 5, *L'après-coup*, PUF, 2009.

*khronos* qui est le « *temps de vie* ». Dans ce sens, il n'y a pas d'événement fixe, mais un processus en constant changement qui, dans l'analyse, traverse le transfert et ouvre la possibilité de temporalités multiples.

C'est la parole adressée et partagée qui me paraît être à l'origine de l'expérience faisant advenir, dans l'*après-coup*, l'évènement de parole. C'est ainsi l'avènement du transfert lui-même qui initie l'advenant, le processus par lequel l'évènement psychique surgit. Mais, parfois et en dépit d'une attente patiente, rien n'advient.

Et l'analyste, peut-il alors créer l'évènement ?

Raphaël est accompagné de ses parents quand je le rencontre pour la première fois. Ils me parlent de leur fils décrit comme « *maladivement pudique* », de sa faible estime pour lui-même, de ses peurs nocturnes qui le conduisent dans le lit parental, et du fait « *qu'il ne se sente pas forcément bien dans sa peau* ».

Raphaël est renfrogné et rechigne à venir en séance ; pendant longtemps, je le reçois comme un robot ; je lui parle fonctionnellement – et je sens en moi que ça ne sonne pas vrai ; il répond de façon très restreinte : Moi - « *Bonjour Raphaël* », Lui - « *Au revoir Madame* », sont les seuls mots échangés ! Je n'arrive pas à me dire que j'ai *en face de moi* (en face de moi d'ailleurs plus qu'*avec moi*) un enfant ; il m'apparaît résistant, buté, mais surtout, me dis-je, gâté-pourri, pas sympathique, « *faux* » (dans le sens, il sonne « faux ») et essentiellement « *emmerdeur* ».

Mais, sans savoir véritablement pourquoi, je m'attache à Raphaël ; sans savoir ce qui m'y attache car je me sens attaquée par son inauthenticité (la nôtre aussi) ; je me désole et souvent m'agace. Je me déprime aussi car je le vis comme méprisant à mon endroit ; du haut de ses quasi 9 ans, il attaque mon travail, mais surtout ma présence auprès de lui... probable contre-investissement d'un lien naissant ? « *Tu peux me dire ce que tu fais avec moi ? Je te paye et, en me parlant ou si je te parle, tu crois que quelque chose va changer ? Rien ne change. Comment ça marche ? Qu'est-ce que tu fais ? C'est comme si je jetais soixante euros à la pou-belle ! Tu peux y aller, de toute façon, je ne te dirai rien* ». Agressivité à son comble.

Plus tard, bien plus tard, et alors que Raphaël mettra quasi « à sac » mon cabinet dans une chaude excitation œdipienne agissant la scène primitive, il pourra dire « *j'aimerais bien arriver à dire quand je suis en colère car je n'y arrive pas* », ajoutant à sa mère venue le chercher : « *tu sais, j'ai beaucoup aimé la séance aujourd'hui !* ».

Mais, nous n'en sommes pas encore là !

Ces premiers longs mois sont pour moi marqués par le faux-self, comme si j'avais affaire à un Raphaël qui n'était pas le *Raphaël que j'avais envie de rencontrer, voire d'aller chercher*. Un jour, particulièrement dépitée, et alors qu'on était au bureau, lui à dessiner et m'attaquer et moi démunie, les bras ballants, je m'entends lui dire comme dans un sursaut : « *Veux-tu que je te lise une histoire ?* » ; « *Laquelle ?* », me lance-t-il. Surgissant de je ne sais où (probablement du lieu de ma survivance) et me laissant mi-inquiète/mi-amusée, je m'entends lui dire : « *Le club des crottes. Tu le connais Le club des crottes ?* » (Susie Morgenstern) ? « *Non ; c'est quoi ? Je veux bien que tu me le lises !* ». Mais, qui m'aurait dit que *Le club des crottes* allait faire évènement pour lui comme pour moi ?

Naissance du transfert ? Et lequel ? Le sien, ou d'abord le mien ? Liens affectifs naissants ? Engagement de la relation thérapeutique ? *Le club des crottes* nous a permis de nous rencontrer (ou plutôt m'a permis de le rencontrer) ! Et me voici lisant l'histoire de ce jeune garçon qui se met à créer avec ses amis un « club des crottes » pour lutter contre la pollution urbaine de la race canine ; roman drôle et chargé de rebondissements ! Si Raphaël a cherché, certes plus rarement, à m'attaquer encore avec ses pics à coloration anale et ses pointes agressives (« *je n'ai qu'à m'acheter Le club des crottes, ça coûte dix euros et pas soixante ; et je le lis ou ma mère me le lit et c'est pareil* »), j'ai tenu bon. Et notre relation fut moins rude ou tout du moins sa défiance me fut moins pénible.

Pourquoi ai-je tenu bon devant cette « tête à claques » ? En supervision, Jean-Claude Lavie m'avait lancé un jour : « *parfois ça peut être utile d'avoir une représentation-but pour un patient* ». Et, je me souviens m'être dit à propos de Raphaël : « *cet enfant joue à l'adolescent, à être un autre, mais être un enfant n'est pas atteint chez lui. Même s'il m'agace, j'aimerais qu'il puisse s'abandonner à l'enfant qui est en lui, retrouver ou trouver sa bonhomie du jeune enfant, une certaine légèreté, une capacité à jouer, à être ensemble sans crainte, sans trop de colère, etc.* » Un « j'aimerais » comme un « désir pour lui » ? Pour lui ou pour moi ? Désirer pour le patient (enfin, pour soi pour le patient) comme témoin transférentiel du côté de l'analyste que quelque chose est en route auquel le patient peut réagir ?

Et j'ai lu sans sourciller, sans discontinuer... au point parfois que j'avais l'impression d'être une mère répondant aux besoins de son enfant, lui lisant un livre avant qu'il ne s'endorme ou plutôt pour l'accompagner dans son endormissement. Et Raphaël s'est mis à bâiller, à rêvasser, à dessiner de façon plus libre. Si je lui demandais « *que dessines-tu ?* », il ne (me) répondait surtout pas, comme pour conserver en ma présence son espace personnel sans risque d'être empiété, démasqué... un lieu à lui avec moi. Quelque chose s'est noué là avec Raphaël. Étonnamment, je trouvais que son visage s'était arrondi, plus poupin, plus doux..., « plus enfant », me dis-je !

Quand le livre fut fini, il voulut jouer au football... ce que la disposition de mon cabinet ne permet pas ; alors je lui proposais de jouer au football avec une balle de ping-pong ! Moi courant dans le cabinet après la balle, évitant de me faire mettre des buts ! Lui, réjouit de faire entrer la balle dans mon but ! Le jeu prenait forme ; Raphaël se détendait. Il s'est mis à rigoler, moi aussi d'ailleurs, vu la situation ludique ubuesque et très drôle. Il commençait aussi à m'interroger : « *tu as quel âge ?* » ; « *45 ans comme ma mère ?* ! » ; « *c'est ton grand-père là ?* », à propos de la carte postale de Freud à côté d'Anna, sur une étagère de ma bibliothèque ; la toile de fond se tissait, plus vraie ; le plaisir se partageait.

Puis, Raphaël m'a demandé que je lui lise un autre livre sans faire de commentaires sur ses productions graphiques qui ont pris la forme de plus en plus libre de dessins venant de lui. Raphaël dessinait parfois un bonhomme à qui il « *devait faire la peau* », parfois un garçon avec un bandeau sur la bouche « *car il ne peut pas parler* », puis la tête d'un garçon « *un peu méchant* » ; puis, un garçon, les bras croisés comme renfrogné « *qui n'est pas content* ». Les éprouvés se sont mis à se représenter. À chacune de mes questions où je « faisais l'analyste » du genre : « *pourquoi il n'est pas content ce garçon ?* », Raphaël répondait avec douceur, comme s'il n'entendait pas ma question (ou l'entendait trop ?), « *tu peux continuer à lire s'il te plaît* »... comme s'il en avait besoin ; je lisais, il dessinait, se dessinait (?) et souvent, comme un tout petit, j'avais aussi l'impression qu'il allait s'endormir.

Raphaël a pu prendre le risque de me demander quelque chose ; quant à moi j'ai accepté de me laisser utiliser dans cette aire créée-construite-trouvée. J'ai tâtonné mais j'ai eu du plaisir et l'envie de le retrouver d'une séance à l'autre. Avec Raphaël, je crois avoir pu me défaire d'une attitude surmoïque qui me faisait être absente, à moi-même d'abord, et *de facto* à lui. Créer l'évènement de lecture de *Le club des crottes* a eu un pouvoir fécondant en ce qu'il m'a fait passer d'analyste fonctionnel et fonctionnaire (« *je te paye mais tu fais quoi ?* ») à analyste « authentique ». *Après-coup*, il m'est apparu que convoquer *Le club des crottes* m'a d'abord fait du bien. Tout s'est passé comme si je m'étais sauvée moi-même et j'avais sauvé ma peau dans cette proposition créative et vivante pour moi. Sortir de ma dépressivité et de ma propre haine à son endroit et répondre, sans représailles, à mon propre appel du vivant en amenant l'humour et le plaisir. C'est de narcissisme vital dont il a été question là ; comme si je m'étais remise à jouer... mais d'abord pour moi.

« Assumer sa fonction sans cesser d'être un sujet désirant », écrit Winnicott<sup>15</sup>. Winnicott<sup>16</sup>, encore, insiste sur la nécessité pour les parents ou l'analyste d'assurer ou d'assumer leur fonction ; la capacité « d'être soi-même » se différencie de « jouer un rôle » : « il faut noter, » écrit-il, « spécialement ce "être soi-même" parce que nous devons faire une distinction entre la personne et l'homme ou la femme, la mère ou la nourrice qui jouent un rôle ; ils *jouent* peut-être très bien leur rôle par moments. (...). Mais jouer un rôle n'est pas suffisant ».

Tout s'est passé comme si mon évènement de parole, en me faisant sortir de ma neutralité qui frisait la fonctionnalité (faire la psychanalyste sans l'être), avait permis l'avènement du transfert ou plutôt la possibilité de l'analyse du transfert, quand le « **comme si** » peut advenir : jouer avec une balle de ping-pong « comme » avec un ballon de football ; le « comme si » témoin de l'advenant autorisant, plus tard, chez Raphaël son évènement de parole à moi adressé : « *j'aimerais arriver à dire quand je suis en colère* » ; adresse formulée lors de la séance qui suivait sa chaude mise en scène de la scène primitive et le jour où, à sa demande, nous avons fixé ensemble une date de fin de sa thérapie ; fin de thérapie comme pour imaginer qu'il y ait un début ? Un début-une fin, un contenant où Raphaël a pu se laisser aller à régresser sur mon divan.

Mais si l'analyste est sommé parfois de créer l'évènement pour que quelque chose se passe, sans bien entendu pouvoir faire de cette création une technique, que se passe-t-il enfin – ou plutôt ne s'est pas passé, quand la parole de l'analysant ne constitue pas un évènement de parole pour lui ? Un évènement de parole pour l'analyste mais un non évènement pour l'analysant !

« *Quelle conne* », lance dans un style direct Jane, dans l'épaisseur ouatée de mon cabinet, me tirant de ma torpeur dans laquelle je suis installée depuis très longtemps avec elle. C'est d'ailleurs cette insulte même, dans tout son effet de surprise pour moi, qui me fait prendre la mesure de ce que rien ne se passait avec elle. Comme si l'évènement, jusqu'alors, était qu'il ne se passait rien ; mais, à ce moment-là, je ne le savais pas. Le « *il est arrivé quelque chose* » de Marie Moscovici<sup>17</sup>, dans son actualité même, a coïncidé avec la relecture de la cure de Jane.

Son « *quelle conne* » venait pour moi de faire surgir hallucinatoirement sa mère dans mon cabinet au pied du divan, comme si c'était à elle que s'adressait l'insulte ou elle qui la lui adressait, pas certaine qu'elle m'était aussi adressée. Mais à ce moment-là de la cure, la régression à laquelle elle invitait, plongeait l'atmosphère analytique dans la confusion et le chaos débouchant sur une négativité destructrice. Quoiqu'il en soit, je l'ai pris pour moi aussi et me suis tenue, non plus à carreau, mais en éveil... enfin ! Un évènement pour moi ; un non évènement pour elle.

Endormie par Jane depuis des mois... au point mort avec elle. Aujourd'hui, je me souviens que je ne me souvenais de rien de la séance qui venait d'avoir lieu quand elle quittait mon cabinet. Rien ne prenait corps. Rien ne s'ancrait. Certes Jane venait à ses séances... mais pour que rien ne se passe. J'étais, à mon insu, « prise dans sa toile » d'araignée ou elle dans ce qu'elle pouvait vivre de la mienne. Dans une image fugitive de rêve, elle avait vu marcher sur le plafond de son ancien appartement (de mon cabinet, en position allongée ?) une araignée, figure aliénante et traîtresse par excellence.

Jane est une femme de la quarantaine que l'on imagine sortie des westerns. Entre une femme indienne et l'amazone farouche *cow-boy*. Cheveux longs bruns, au vent, plutôt androgyne. Mais pas tout à fait ça non plus. Une femme fragile aussi, pétrie par ses souffrances identitaires et cherchant son chemin.

---

15. Winnicott, D. W. et Michelin, M (1968), « La communication entre le nourrisson et la mère, la mère et le nourrisson : comparaison et contrastes », *Le bébé et sa mère*, Paris, Payot, 1992.

16. Winnicott, D. W. (1963), « Le passage de la dépendance à l'indépendance dans le développement de l'individu », *Processus de maturation chez l'enfant*, Paris, Payot, pp. 43-54, 1989.

17. Moscovici, M., *Il est arrivé quelque chose. Approches de l'évènement psychique*, coll. « Petite bibliothèque Payot », Paris, Payot, 1991.

Son insulte est très loin de porter la mémoire d'un fragment de théorie sexuelle infantile. Là, aucune performativité symbolique pour Jane, dirait Claude Barazer<sup>18</sup> ; aucune résonance symbolique mais « un coup de pied aux fesses » qui m'a sortie de ma fixité, de mon immobilisme, de mon absence de travail de penser. Jane parlait pour ne rien dire, remplissait le vide de paroles creuses et d'une multitude de personnes. J'en arrivais à écouter « personne ». Au vide dans lequel je me trouvais à l'issue de chacune des séances avec elle – mais encore une fois, dont je n'ai pris la mesure qu'après l'insulte... ou plutôt qui a pris corps en moi après l'insulte – correspondait donc un flot de paroles ininterrompues et creuses dans lesquelles je plongeais trop longtemps au risque de me noyer. Dans sa vie, elle oscillait entre le refuge dans son lit et des étourdissements dans des soirées/marées humaines où personne n'est personne... exactement comme en séance où le divan *est* son lit et sa veste la couverture ; ses paroles vides, accrochées à son téléphone portable comme à la main d'un adulte, témoin de sa profonde solitude. Je me souviens m'être inquiétée pour elle sans que je ne puisse, étonnamment, lui en dire quelque chose, comme si j'étais muselée, empêchée, « prise en otage ». Au fond, je la regardais sans la voir. Je l'écoutais, sans l'entendre. Pendant longtemps, ni elle, ni moi n'étions quelqu'un l'une pour l'autre. Dernièrement, elle lance en séance : « *Comment puis-je partir en vacances avec ma cousine qui ne me connaît pas ; elle ne m'écoute pas, ne me regarde pas et ne sait même pas qui je suis – comme ma mère était avec moi. Quand j'étais adolescente et que j'allais en colonie, j'étais aussi complètement décalée. J'y allais parce que c'était soi ça, soit la solitude* ».

Juste avant son « Quelle conne », je venais de convoquer la formule chère aux psychanalystes du « *tout se passe comme si* »... peut-être d'ailleurs quasi la première fois que j'avais tenté un « *comme si* », un pas de côté, un dégagement avec elle. Mais, mon « *comme si* » était venu cogner contre une « galaxie intersidérale à plusieurs couches » et, surtout, m'avait défensivement tenue à distance, ou était-ce Jane qui veillait à me tenir loin d'elle, comme exclue ? Ou bien elle qui se tenait loin de moi. Un « *comme si* » à l'image de ces pères exclus du duo (duel ?) mère-fille et qui lancent à leur progéniture « *vois ça avec ta mère* », l'enfermant un peu plus dans « la menace de l'identique »<sup>19</sup>.

« L'identique », je l'ai vécu avec elle. Encore fallait-il que j'en sorte pour que j'en prenne la mesure. Peut-être est-ce cette opportunité-là que je me suis offerte avec mon « *tout se passe comme si votre mère et vous, vous déceviez réciproquement* », générant son insulte alors qu'elle ne me parlait que de sa mère qui n'était jamais là où elle l'aurait souhaité, et de sa mère qui se plaignait toujours d'elle-même et de leurs rendez-vous ratés ? Ainsi, c'est son injure qui m'a fait prendre la mesure *après-coup* de mon insatisfaction, de ma propre déception dans cette cure. Mais « *qu'est-ce que je fais avec elle ?* », me suis-je mise à me répéter incrédule et coupable, « *qu'est-ce que j'ai fait pendant tout ce temps ?* », « *comment ai-je pu à ce point ne pas me mettre au travail ?* »... Ressenti d'être là sans y être, d'autant plus étrange que je me sentais en revanche mobilisée par sa présence, ne serait-ce que parce que Jane était transgressive. Et comme l'expression d'une navigation analytique enfin engagée, probable témoin de l'advenant, elle dit : « *de toute façon ma mère, elle est toujours décalée et à côté. Et quand je prends la mesure de ça, c'est le vide total.* »

J'ai beaucoup aimé lors de la journée ouverte de l'APF sur *La folie de la norme* de septembre 2016, l'intervention de Mireille Delmas-Marty et son incise sur « le pot-au-noir », cette zone géographique intertropicale, grave sujet de préoccupation pour les marins jusqu'à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Sous les latitudes intertropicales, les navires à voile pouvaient rester encalminés, figés, plusieurs jours voire plusieurs semaines, dans un climat malsain comme dans un « marasme » avec des alternances de pluies diluviennes, de risées folles et de calme plat. Aux tourments physiques s'ajoutait un effet démoralisant d'impuissance face aux éléments. Le *Pot-au-noir* évoque l'aspect noir des grains d'orage et le fait d'y être englué comme dans un piège ; l'expression « pot-au-noir » était d'ailleurs synonyme de « piège » au XVIII<sup>e</sup> siècle. Lors de la discussion, Brigitte Eoche-Duval

---

18. Barazer, C., « Injure et transfert : à propos de la notion de régression de l'acte à la pensée dans la névrose de contrainte », *AP/Annuel 2007, Le primitif. Que devient la régression ?*, PUF, pp. 127-145.

19. André, J., *Mère et fille. Les menaces de l'identique*, J. André sous dir., coll. « Petite bibliothèque de psychanalyse », PUF, 2003.

avait associé le « pot-au-noir » maritime à l'emprise dont le psychanalyste peut être l'objet, pris dans les rets transférentiels négativants et conduisant à la paralysie ou au naufrage ! Faire « confiance en la méthode » avait été proposé comme une solution.

Avec Jane, je pense que nous avons séjourné longtemps, elle comme moi, dans cette zone intertropicale immobilisante, voire engluante, dans un long moment de « profonde folie » que la régression rendait possible. Ai-je fait « confiance en la méthode » ? Peut-être. Je me souviens que pendant ce « pot-au-noir » je me disais que j'avais l'impression de faire un travail de civilisation avec Jane. Je lui rappelais le dispositif de son analyse, surtout ses contours, ses limites, ses frontières, les miennes aussi... et je l'inscrivais dans l'oscillation de ma présence/absence, dans la temporalité. Je tenais vaille que vaille sur le « cadre » lorsqu'elle le transgressait. Et même embarquée dans cette « folie à deux » mais sans le savoir jusqu'au « *quelle conne* », j'étais patiente. Mais avais-je d'autres choix ?

Après cet événement pour moi, quelque chose du refoulement que j'avais à mon insu mis en place s'est levé : « *oui, cette patiente me dépote de ne pas avancer* » « *oui, je me déçois moi-même de ne pas être à la hauteur de cette cure ; je suis nulle. Une conne ?* ». Narcisse, l'idéal et la déception entraient sur ma scène psychique et avec eux la mort.

Sortir du 1+1 = 1... ramener du vivant pour que 1+1 = 3. Et j'ai commencé à parler de Jane à mes amis analystes. Et le projet de cette conférence m'y a aidé assurément. Mon recours au symbolique ne m'a pas suffi ; il a fallu que je convoque ces tiers « pour de vrai » et je les en remercie. Peut-être, suis-je sortie de l'abri dans lequel je m'étais installée ? Dans lequel, elle m'avait installée ? De son côté, elle a commencé à parler de son père et de son identification paternelle. Elle s'est mise à me parler de sa sœur, mais pas celle qui lui assénait des horreurs dans sa chambre, dans un huis-clos étouffant, ou la battait, selon son expression, et à qui elle tenait tête, jeune adulte, sur le mode du « *même pas mal* » ; à la fois la même et une autre. La sœur avec laquelle elle s'est souvenue avoir beaucoup ri dans son enfance, et en même temps, celle « *qui lui volait ses copains qui finissaient la nuit dans sa chambre* ». Elle a commencé à parler de son compagnon ou plutôt j'ai commencé à me représenter un homme à ses côtés, certes absent et insatisfaisant mais incarné ; et le jeu avec les mots a commencé à se partager, l'humour aussi : « *il achète toujours un tas d'objets pour nous faciliter la vie... et je reconnais que quand il sort tout son attirail, je suis bien contente qu'il l'ait* ». Et moi de susciter notre rire pour la première fois : « *C'est plutôt masculin de sortir tout son attirail, non ? ! !* ».

Simultanément, j'ai commencé à devenir enfin quelqu'un pour elle : « *tiens, j'ai pensé à vous* » ou bien « *vous vous souvenez ce que je vous disais la dernière fois* ». Et progressivement je me suis sentie avoir une place pour elle dans sa tête, à la mesure de la place qu'elle prenait en moi. Elle est devenue quelqu'un pour moi et je suis devenue quelqu'un pour elle : condition préalable et primordiale pour que la répétition transférentielle surgisse.

Avec Jane, et depuis son injure, j'ai indiscutablement changé. Surtout, je me suis libérée de ma peur qui me figeait comme un animal devant le danger, assurément celles de sa radicalité et de son étrangeté. Et, je me suis rapprochée d'elle, corporellement d'abord, tout près du divan, en la tenant dans mon oreille. Et, je ne l'ai plus lâchée. Je repense à cette phrase de Férida : « *c'est là où ça se brise que l'on commence à entendre* ». Et Jane s'est mise à parler avec une clairvoyance étonnante pétrie par le transfert : « *J'ai trop de porosité. Je me sens manipulée et prise en otage, et soit j'attaque et je me défends, soit je me tiens à la marge ; je m'exclus.* »

Si son « *quelle conne* » n'a eu aucun effet sur Jane, c'est d'abord et avant tout sur moi qu'il en a eu. Un événement contre-transférentiel donc, assurément avant que d'être transférentiel. Et quelque chose s'est mis en mouvement *chez moi*. J'ai écrit « *chez* » moi comme si enfin les territoires se différenciaient. Et Jane commença à me parler de sa maison, dans laquelle elle se sentait bien et de l'arbre qui poussait avec des énormes racines dans son jardin et qu'elle voyait depuis sa verrière enfin libérée de son store obstruant,

impossible à ouvrir pendant longtemps. Fenêtre fermée comme celle de l'analyse ; elle a pu enfin s'ouvrir. Et, j'ai commencé à avoir de la sympathie pour Jane, à l'aimer bien.

« *Aimer bien ses patients* : condition nécessaire pour moi, écrit J.-B. Pontalis<sup>20</sup> dans *Fenêtres* (1999), [...] Je ne conçois pas comment je pourrais leur consacrer tant de temps, d'attention, vouer une si grande part de ma vie à écouter leurs plaintes, à faire mien, sans m'y confondre, ce que Lagache appelait « leur monde personnel », si je ne pensais pas que ce qui les entrave (...), ce qui les rend captifs de leur névrose recouvre ce que je ne peux me représenter autrement que comme *mouvement vers*, même si la finalité de ce mouvement est de détruire – soi ou l'objet. Un pari sur les forces de vie [...] Faire en sorte que l'autre se sente, se veuille vivant [...] Freud s'est tourné vers un petit dieu grec, Éros, (plus) civilisé et civilisateur, [...] qui vient aiguillonner, éveiller Psyché endormie. Éros est vif, joyeux [...] *Aimer bien ses patients : condition pour que le goût de vivre leur revienne et que les choses trouvent leur saveur*, pour qu'à tout le moins ce qu'un peintre épris de couleurs appelait une « cordialité pour le réel<sup>21</sup> » l'emporte sur l'hostilité, le rejet. [...] Ne rien exiger, mais *se fier à ce qu'il y a de vivant en chacun* ».

Un *pari sur les forces de vie*, c'est peut-être cela la condition de possibilité de l'advenant. Se dégager un peu. Faire un pas de côté. Jouer, faire « comme si ». Et parler. Parler en réponse à l'évènement qui donne, me donne/nous donne à parler.

*Je vous remercie.*

---

20. Pontalis, J.-B. (1999). *Fenêtres*, coll. « Blanche », NRF, Gallimard, 2000.

21. Marquet, A. & Besson G., *Marquet. La cordialité pour le réel. XX<sup>e</sup> siècle*, Genève, Skyra, 1948.

## *Un évènement de séance*

*Bernadette Ferrero Madignier*

Que se passe-t-il quand un patient met fin à son analyse ? Peut-on considérer qu'il s'agit d'un évènement dans la cure et qu'en est-il, à ce moment-là, des pensées qui viennent chez l'analyste ? Mon propos vise à décrire le déroulement d'une séance particulière, à dire comment la décision abrupte d'une patiente de mettre fin à son traitement, alors que rien ne me l'avait laissé envisager, a constitué un évènement de séance qui a bouleversé la suite de la cure.

Avec cette femme, le feu menace ce jour-là, au risque d'interrompre nos échanges sur la scène<sup>1</sup>. Elle s'allonge et déclare après quelques minutes de silence :

– « Ça ne va pas être facile aujourd'hui... Hier je suis passée à la banque chercher l'argent pour vous payer... J'y ai pensé toute la nuit et puis je me suis décidée : aujourd'hui je viens pour la dernière fois. »

Un point de méthode avant de commencer. Je vais tout d'abord explorer les ressources du mot évènement dans son évolution historique. Puis je le reprendrai dans le cadre de la cure à partir de cette séance dont le récit forme le fil conducteur de mon exposé.

Les associations surgies dans la séance ou dans l'après-coup de son écriture donneront la mesure de l'évènement vécu ce jour-là.

– Le mot évènement, selon le *Robert historique*, arrive dans la langue française au xv<sup>e</sup> siècle. Il nous vient du latin *evenire* : sortir, avoir un résultat, se produire, lui-même composé de *venire*, précédé de la particule *ex* qui marque un mouvement d'auto-engendrement. L'évènement n'arrive jamais de nulle part, son étymologie suggère l'aboutissement d'un processus en gestation ; dès le xvi<sup>e</sup> siècle ce nom commun attesté dans le sens large de « *ce qui arrive* », a pris la signification de « *fait auquel vient aboutir une situation* » comme dans « *issue* », « *succès* », « *révolution* ».

– Parmi ses premiers usages, le mot fut associé à l'art du théâtre pour désigner le dénouement d'une pièce : ainsi Boileau écrivait-il dans son *Ars poétique* « Chaque vers, chaque mot court à l'évènement. » Le siècle des Lumières associait l'évènement au jeu dramatique, et cet usage aujourd'hui disparu n'est pas sans convoquer dans l'analyse la question du transfert et sa métaphore du feu sur la scène.

– Je poursuis ma lecture du *Robert* et je lis que le mot a, par la suite, été « *lexicalisé en parlant d'un fait d'une certaine importance pour l'être humain.* » L'évènement tend aujourd'hui à signifier un fait d'une singularité telle qu'elle le distingue des habitudes du quotidien ; mais simultanément, mon attention est attirée par l'usage au pluriel du concept, signe d'une nouvelle étape dans ses transformations.

Ainsi *les évènements* dans le domaine politique et social signifient-ils l'ensemble des faits plus ou moins importants de l'actualité. Plus ou moins importants ? Comment l'emploi pluriel vient-il sous-estimer et dévaloriser le poids que lui accorde le singulier ? Mystère et complexité de la langue dans ses relations avec les contraires et le refoulement que l'indétermination du pluriel viendrait, dans ce cas, confirmer.

---

1. La scène désigne ici le jeu transférentiel. Dans « Observations sur l'amour de transfert » (1915), S. Freud décrit un « agir de transfert », dans lequel l'acte vient remplacer la parole, lequel vient *interrompre le jeu transférentiel* (comparant cela à l'interruption d'une représentation théâtrale) ; il écrit : « La scène a entièrement changé, tout se passe comme si quelque comédie eût été soudainement interrompue par un évènement réel, par exemple comme lorsque le feu éclate pendant une représentation théâtrale. » Cf. *La technique psychanalytique*, PUF, 1967, page 119.

Le Robert cite, à titre d'exemple *les évènements d'Algérie*. Pendant de nombreuses années en effet, la guerre d'Algérie fit l'objet d'un déni en France ; elle ne fut pas appelée guerre car les deux guerres précédentes, celle de 1940 et celle d'Indochine, furent des guerres perdues et honteuses. À la place du mot guerre, *les évènements d'Algérie* sont venus jeter un voile pudique sur le passé.

Avec pour titre *La guerre sans nom*<sup>2</sup>, le film de Bertrand Tavernier dénonce et décrit comment durant un certain nombre d'années la politique de la république a touché à la langue. Entre 1956 et 1962, une génération d'hommes jeunes partis faire leur service militaire en Algérie, fut confrontée aux dénégations de la langue officielle. Ils ne sont pas partis faire la guerre, celle-ci s'est découverte à eux une fois sur place dans un enchaînement de compromissions et de divisions au sein de l'armée. Sur le terrain, les hommes furent confrontés à l'usage ironique de la langue, exemples parmi d'autres : *la corvée de bois*, *l'officier de renseignements* ou *l'interrogatoire*. Ces expressions rendent compte d'action et de faits, exécutions ou tortures, dont la violence se voudrait magiquement annulée par les mots qui la parlent. Quand la parole se coupe de la vérité des faits, elle est contaminée et ne joue plus son rôle de pare-excitation au sein des groupes, en revanche elle contribue activement à l'insécurité et à la division.

Certains régimes l'ont bien compris et font usage de la censure dans les médias. Ainsi Victor Klemperer<sup>3</sup> avait-il repéré dès les débuts du Troisième Reich les dénégations et les transformations qui infiltraient insidieusement la langue allemande. Entre 1933 et 1945, le philologue a noté chaque jour dans son journal les faits, les changements, dans les discours officiels et dans les conversations ordinaires. Son travail sur la novlangue des nazis, publié en 1947, est devenu en Occident l'ouvrage de référence pour toute réflexion sur le langage totalitaire. Il s'est construit à partir d'une écoute sensible au surgissement d'évènements dans la langue, par prélèvements de détails comme nous le faisons dans la cure... L'histoire et l'actualité nous montrent qu'aucune langue, aucune culture ne peut prétendre pouvoir échapper à une telle manipulation déjà présente dans la psyché : le mot travestit la chose, il est et il sera toujours dans un écart irréductible avec la chose.

La psychanalyse est un pari sur *la magie lente* des mots à retrouver la chose, mais Freud ne s'y est pas trompé. Dans *L'analyse profane*, il fait douter l'interlocuteur impartial du pouvoir de la langue et il convoque deux ombres, deux figures pessimistes du mot, Hamlet et Méphistophélès. Le caractère mélancolique et la rage impuissante de l'un répond aux sarcasmes et à la jouissance éphémère de l'autre, qui fait de la parole une parodie, une voie privilégiée pour accéder aux « temples de la certitude<sup>4</sup>. » On peut le constater, les usages de l'espace sémantique nous réservent des surprises. Les évolutions font traces et ne s'éclairent souvent que dans un après-coup.

Qu'en est-il alors de l'évènement en psychanalyse ? Dans la cure, la métaphore du feu qui envahit la scène est toujours une manifestation du transfert<sup>5</sup>. Doit-on conclure pour autant que toute manifestation de transfert soit un évènement ? Certes non, même si en écho avec les premiers usages du mot évènement, le processus transférentiel est bien une forme d'aboutissement qui se génère entre analyste et patient. Dans l'analyse, tout court aux évènements du transfert qui, dès les commencements, entrent en action.

Le transfert sous-tend la cure, il fait surgir des formes méconnues dans l'ordinaire de la séance. Il incombe à l'analyste de les incarner et les supporter, de les deviner et les nommer. Cependant, le surgissement de faits inconscients sur la trame du transfert ne fait pas toujours évènement entre analyste et patient.

---

2. Cf. *La guerre sans nom*, film de Bertrand Tavernier et de Patrick Roman, Appelés et rappelés en Algérie 1954/1962, sorti en février 1992.

3. Klemperer V., *LTI, La langue du IIIème Reich*, a été publié en Allemagne dès de 1947. Professeur de philologie à l'université de Dresde, il a puisé ses matériaux de recherche dans les deux tomes de son journal tenu au quotidien entre 1933 et 1945 : *Mes soldats de papiers* et *Je veux témoigner jusqu'au bout*.

4. Cf. Méphistophélès dans *Faust I*, Goethe, scène de l'écolier.

5. Cf. Freud à propos de la disparition de Dora : « celui qui réveille... les pires démons incomplètement domptés au fond de l'âme humaine, afin de les combattre, doit se tenir prêt à n'être pas épargné dans cette lutte... »

Le *Petit Litré* définit l'évènement comme *une grande affaire*. Il s'agit d'une chose inattendue qui cause un sentiment de surprise, qu'elle soit bonne ou mauvaise : il peut être heureux, catastrophique ou embarrassant. Le transfert prend également ces formes dans l'analyse : heureux, catastrophique ou embarrassant. Avec le mot embarrassant nous nous rapprochons de l'inquiétant. Freud lui-même n'évoquait-il pas son malaise devant le transfert quand, en 1910 dans ses lettres au Pasteur Pfister<sup>6</sup>, il le qualifiait de « véritable croix » ? Alors « *Les règles... ne nous sont plus d'aucun secours, on se voit obligé de s'adapter à ce que le malade offre de particulier, on s'attachera... à ne pas négliger... sa note personnelle. En général je pense... que le patient doit être maintenu dans l'abstinence... ce qui n'est pas, bien sûr, intégralement réalisable. Vous serez d'autant plus vite en possession de ses complexes que vous lui permettrez de trouver plus d'amour, mais le succès définitif n'en sera que plus mince... La guérison (sera) peut-être atteinte, mais pas le degré indispensable d'indépendance et d'assurance contre une rechute.* »

Le maniement du transfert et la position de surplomb qu'il requiert de la part de l'analyste est bien toujours *une grande affaire* dans laquelle narcissismes et idéaux sont exposés au point de pouvoir nuire à l'éclosion d'un évènement psychique. Dans le sillage de Winnicott, le petit livre d'Adam Philips intitulé *Trois capacités négatives*<sup>7</sup> fait l'éloge de l'embarras, de la perte et de l'impuissance peu utilisés par les analystes quand il s'agit de parler de leur pratique. Il s'en étonne, il montre comment ces expériences mobilisent *l'inquiétant* et peuvent être d'ouverture pour la psyché : elles contribuent en effet à la structuration d'un moi fortifié dans ses fonctions de pare-excitation.

Pour ma part, ce début de séance, « aujourd'hui je viens pour la dernière fois, » est bien une surprise, les mots font évènement. Il s'agit même d'une mauvaise surprise qui crée en moi désagrément et incertitude. Je ne perçois pas du tout dans cette annonce de détail à relever. En revanche, j'éprouve une gêne et j'ai la sensation que mon écoute n'est plus « à égal suspens. »

Je suis étonnée en même temps que contrariée par ce que j'ai entendu : dans mon fauteuil, je me tais et je sens le sol se dérober sous mes pieds. Dire que depuis des mois j'aspire à une contradiction, et là, je suis sans voix... J'ai attendu des *non*, rien n'est jamais venu, sauf soudainement ce jour, l'annonce de la fin. Je me suis souvent inquiétée d'un trop de docilité chez cette femme dont les associations sont régulièrement venues conforter mes interprétations. Un parcours trop lisse, quelque chose d'une constante lune de miel ; rares ont été les mouvements d'humeur malgré l'angoisse, malgré le mal de ventre pour venir en séance et l'appréhension au moment de chaque séparation liée aux vacances.

Et aujourd'hui, j'entends, je devine un non ! Or, compte tenu de ma quête qu'elle formule des divergences, ce devrait être une bonne surprise. Sauf que... ce n'est pas un non pour dire, c'est presque un acte, un acte en sursis : terminer son analyse en quarante minutes. Je dispose de peu de temps pour permettre à ce non sauvage de décliner ses soubassements...

J'ai écrit sauvage, oui mais... ce n'est pas la première fois. La patiente a déjà évoqué l'éventualité d'un terme de façon tout aussi inattendue il y a quelques mois. À cinq minutes d'une fin de séance, elle se projetait dans une prochaine fête de famille quand le couperet est tombé : elle envisageait d'arrêter les séances la semaine suivante, juste avant mes vacances.

Mais ce jour-là, ses mots ne firent pas évènement, ils m'ont plutôt surprise et amusée. J'ai entendu son propos comme une avancée transférentielle autour de cette question, toujours très sensible chez elle, des séparations : depuis quelque temps, elle n'était plus dans l'angoisse ou dans la plainte quant à mes absences ; et voilà que maintenant, elle les anticipait et tentait de les annuler à la manière d'une petite fille imprévisible !

---

6. Freud S., « Lettre du 17/06/1910 », *Correspondance avec le Pasteur Pfister, 1909-1939*, Gallimard, coll. « Tel », 1963, p. 75.

7. Philips A., *Trois capacités négatives*, trad. Michel Gribinski, éd. de l'Olivier, « penser/rêver », 2009.

Tandis qu'elle continue de me parler, images et digressions de ma pensée font se joindre deux scènes. La première est un comique de situation lors d'une séance/retrouvailles après des congés, une scène fortement condensée où l'étrangeté s'est mêlée à la complicité. Jusqu'à ce jour, chaque interruption liée aux vacances convoquait régulièrement un état d'anxiété et un sentiment d'abandon. Lors de cette reprise de séance, dans la salle d'attente nos regards se croisent puis se détournent. Sourires : nous portons chacune une attelle à la cheville. Quelque chose en miroir a surgi subitement avec l'image d'une même blessure au pied armé d'une prothèse identique...

Peu de choses ont pu se dire, ce jour-là, de la jouissance que je lui ai senti éprouver dans une figure de double, seulement la connivence du visuel et la présence de l'humour. Sur le divan quelques mots brefs mais percutants : « cela devait arriver, j'ai la même que vous ! » Rien cependant ne suivit ma relance sur cet objet, indice d'une castration que nous étions sensées partager... Nous en sommes restées au factuel. Ce n'est qu'après avoir fixé le terme de son analyse que reviendra l'épisode dans son discours.

Cette image en sollicite une autre, mais il me faut préciser tout d'abord quelques points au sujet de la patiente. Dernière d'une famille nombreuse, elle a perdu son père un an avant de venir me voir, très déprimée et souffrant de toutes sortes de peurs et phobies installées au fil des années.

Peut-être, me dis-je, n'ai-je pas suffisamment prêté attention à sa première demande de fin d'analyse. Que lui avais-je donc dit ? Je crois que l'interprétation m'a rattrapée, elle a surgi de façon presque automatique. D'un côté souligner le mot *arrêter* plutôt que *finir*, et de l'autre, lui faire entrevoir la nécessité pour elle de *ne plus subir mes absences*. À l'instant t j'ai dit quelque chose comme : « prendre congé de moi juste avant mes vacances ? » Je me souviens avoir tenté un désamorçage de façon ludique. Opération réussie ? Dans l'instant peut-être, mais par la suite, je me suis fait la remarque que la réflexion autour de son initiative avait été suspendue. Était-elle retournée à sa position de sujet démuné ? Mon interprétation l'avait-elle interrompue dans ses tentatives à faire un pas de côté ? Je la sentais décidément trop en accord avec moi et je me promis de veiller à doser mes interventions.

Je suis donc, dans ce début de séance, fort embarrassée devant sa détermination à me quitter dans l'heure. L'évocation brutale de cette fin d'analyse ne lui ressemble pas vraiment, sauf à la penser dans un transfert maternel. Mais que puis-je lui en dire pour qu'elle ne se laisse pas passiver une nouvelle fois ? À ce jour, la patiente n'est plus dans la plainte, beaucoup de matériaux refoulés ont été explorés, confirmés par ses avancées dans la vie. Pourtant ses élans à s'autodéterminer, à se projeter dans le passé comme dans l'avenir demeurent timorés. Ses souvenirs d'enfance ? Je les perçois comme des formes éparses, des débris qui n'auraient pas encore trouvé leur *gestalt* à l'intérieur d'elle-même. C'est comme si la régression transférentielle la laissait enlisée sans que puisse se manifester une forme de dégagement d'un lien de dépendance trop prononcée. L'interprétation jusqu'ici dans cette cure aurait-elle trop cédé à la guérison ?

Paradoxe : à cet instant, ferme dans son désir, elle m'affronte d'une manière posée, active et réaliste. Elle est très décidée et c'est précisément ce que j'attendais ; au nom de quoi la retiendrais-je ? Ne serait-ce pas là un « suprême saut du lion », une autre version que celle imaginée par Freud pour l'homme aux loups ?<sup>8</sup> Paradoxe en effet car en même temps, impossible de la laisser partir et me payer en fin de séance. J'aurais le sentiment d'être complice d'une double castration, le meurtre au féminin par excellence.

J'ai écrit « meurtre au féminin, » l'expression est de Danielle Margueritat<sup>9</sup>. Il y a fort longtemps, un soir de novembre je fus impressionnée par sa conférence qui mettait au travail la question du meurtre du père dans

---

8. Freud S., 1937, « L'analyse finie et l'analyse infinie », *OCP XX*, PUF 2010, p. 20 : le « saut du lion » qui ne bondit qu'une fois est la conclusion de la première partie de ce texte où Freud explicite longuement les effets de sa décision sur l'homme aux loups, avec la prescription d'une fin d'analyse imposée/programmée par lui-même.

9. Margueritat D., « Le deuxième non », conférence du Mardi scientifique du 27 novembre 1990, *Documents & débats*, n° 39, 1992.

l'analyse ordinaire et dans l'analyse didactique. Chez la fille, pas de meurtre, seulement un renoncement au père, et si possible, un double renoncement qu'elle nommait *deuxième non...*

D'ailleurs le meurtre, s'il en est chez la fille, serait plutôt adressé à la mère, encore que le fait que la mère soit investie comme premier objet d'amour tend parfois à jeter un voile sur l'hostilité ressentie et que le mot de castration conviendrait mieux. Comme le disait Danielle Margueritat « les filles, les femmes châtrent. » À cet instant de la séance je me sens effectivement châtrée en tant qu'analyste et je suis sidérée : quels mots vais-je pouvoir mettre sur cette décision qui m'apparaît prendre le risque d'endommager le processus de la cure ?

Et c'est alors que j'entrevois une autre scène, un propos de sa mère rapporté en séance. À la base de l'échange, la patiente, désemparée et angoissée d'être mère pour la première fois perçoit une forme d'impatience dans la voix maternelle qui assène : « mais petite, tu étais très indépendante ! » Suit le récit de son entrée à l'école maternelle. Le jour de la rentrée, toutes deux se tiennent devant le portail. Soudain, la petite fille s'exclame : « moi toute seule ! » Sa mère lui lâche la main et la laisse aller, elle la regarde courir de loin sans franchir le seuil de l'espace scolaire. Pendant de longues minutes l'enfant s'est donc perdue... La patiente interroge : « Pourquoi m'a-t-elle laissée ? Elle aurait pu m'accompagner à distance ! Pour mes filles, je m'en rappelle, j'étais fière d'elles ! C'était leur entrée dans la vie sociale, je tenais à les accompagner... »

Ces deux images, indices de mon discours intérieur<sup>10</sup>, arrivent bien à propos. Comment se dégage-t-on d'un double ? Entre nous je devine en effet l'impératif d'un « moi toute seule ». Il s'agirait de lui laisser l'initiative, de l'accompagner à distance, mais comment lui permettre de prendre le temps de terminer ?

Car, dans cette perspective, en finir serait bien la nécessité d'un acte de mise à mort de la parole de l'analyste. Il s'agirait d'une peine capitale – trois séances par semaine – pour un événement psychique non moins essentiel à vivre en séance, le renversement de la passivité en activité. Au fond, peut-être est-elle en train d'agir dans le transfert ce que j'attends depuis si longtemps ? Peut-être s'agit-il pour elle de retrouver enfin la forme active ?

Au début de la cure, cette patiente semble connaître peu de choses de son enfance, mis à part un souvenir-écran sur lequel je reviendrai plus tard. Deux photos de classe sont évoquées, elles donnent lieu à des rêveries. L'une a été prise au cours de la première année d'école. Au milieu de ses camarades, elle s'y trouve malicieuse et décidée. « Une petite fille forte, dit-elle d'une voix enjouée, elle a de la personnalité ! »

Trois années plus tard l'autre photo a été prise en fin de cycle : l'enfant n'est plus la même, la tristesse et le manque d'assurance se lisent sur son visage. « Qu'est devenue la petite fille d'avant ? » se demande-elle.

Premiers souvenirs, premières trouvailles. Sous l'activation de la régression transférentielle, repérage d'événements familiaux épars dont elle n'a jamais pris la mesure, des événements douloureux, mais pour la plupart, des faits ordinaires de la vie de famille. Leur portée traumatique tiendrait à la brutalité de leur enchaînement. En quelques mois l'environnement familial fut complètement bouleversé par les départs de la maison de tous ses frères et sœurs.

Lorsque surviennent en catastrophe les images qui mettent en scène son frère cadet incarcéré à la prison Saint-Paul, elle se souvient : il ne voulait pas faire son service militaire et ses parents le cachaient. Ce jour-là elle joue dans la cour, elle entend les portes claquer, pressent un vent de panique, monte dans sa chambre. Les gendarmes... Ils emmènent son frère, menottes aux mains. Par la fenêtre, son regard embué suit des yeux la fourgonnette...

---

10. Rolland J.-C., *Quatre essais sur la vie d'âme*, Gallimard, coll. « Connaissance de l'inconscient », 2015.

Sur le divan, elle revit ses chagrins, la solitude, l'ennui, les dimanches sans les aînés, sans son père qui descend voir son frère à la prison de Lyon. Il ne lui propose jamais de l'accompagner, elle ne doit pas en parler. À l'école elle a honte, elle ne sait pas pourquoi.

L'année suivante, sa mère décide de travailler, elle a juste cinq ans et se sent seule dans la maison vide.

Le vide... Le vide, c'est aussi celui qu'a éprouvé sa mère à sa naissance : persuadée d'être enceinte d'un garçon, elle est sous le choc quand la sage-femme lui annonce une quatrième fille. Elle reste hébétée, sans réaction et ne dit plus un mot pendant trois jours. Il lui fallut plus d'une semaine pour qu'elle accepte de la nommer par son prénom. Ce prénom choisi par ses sœurs, elle en a découvert la proximité avec le mot RIVALE dès les premiers mois de son analyse, mais ce n'est que dans les derniers mois que surgira la conviction qu'elle fut « objet de convoitise et de rivalité » entre sa mère et ses sœurs.

La rivalité a généré l'angoisse, l'une et l'autre ont joué, à son insu, un rôle considérable dans son économie psychique. Depuis toujours il lui faut fuir les conflits, c'est ainsi que devenue adulte, elle s'est éloignée des uns et des autres. Très jeune, elle fut la confidente de sa mère désappointée devant l'adolescence de ses aînés. Une mère à consoler quand le père est absent, parti tôt travailler le matin. Elle la revoit en pleurs, et elle enfant, soucieuse de lui manifester quelque affection. À la pensée de ce vide s'éclaircit pour elle nombre de réticences et son éloignement vis-à-vis des siens...

Pourtant au cours de son analyse, elle décide de se rendre régulièrement chez sa mère vieillissante. Elle la découvre sous d'autres jours et renoue des liens plus intimes avec ses sœurs. Elle est heureuse de pouvoir affronter avec humour des situations qui, hier, l'angoissaient : « la semaine dernière, cela m'a même fait rire... C'est toujours le même scénario. »

– Le même scénario ?

« Oui, avec ma mère on ne peut que s'opposer ou se fondre, il n'y a pas d'intermédiaire. Elle a ses peurs, ses constructions, elle manque d'arguments... Elle invente et elle devient de mauvaise foi. Elle vous assène, sans aucun tact, ses vérités sans fondement. Mes sœurs se chamaillent toujours avec elle, elles tombent dans le panneau... Moi je me tais et quand elle dépasse la mesure, je plaisante et je ris... »

Devenue adulte, elle était donc restée fixée à cette mère idéale de l'enfance qu'il lui fallait voir si rarement dans la réalité et à ses peurs d'enfant face aux conflits qui, l'amenaient à se couper de la relation.

Au fil du temps, son discours s'est engagé dans l'analyse, laissant surgir ses refoulements et ses dénégations. L'analyse comme espace de jeu<sup>11</sup> a peu à peu ouvert en elle cette capacité de relation intermédiaire à celle du tout ou rien. À ce point de la cure la patiente mesure l'écart avec ses sœurs tandis qu'elle-même trouve spontanément des réponses apaisantes par le rire et l'humour.

Prolongeant mes associations autour de la dénégation, je reviens à la langue et à son écoute qui portent les traces et cicatrices de *l'infans*. À l'origine de l'illusion et de la langue se trouve l'état *d'Hiflosichkeit*, ce mot de Freud pour désigner la condition de dénuement extrême du petit d'homme. Le langage a sa part d'illusion et la puissance de l'illusion répond à la détresse. La dénégation s'inscrit précisément comme résistance à cette tension entre détresse, refoulement et illusion.

Dans la cure, la langue s'ouvre à nouveau à la mémoire de l'infantile par la médiation du transfert, lequel s'appuie, de même que le travail du rêve, sur une aptitude à la régression. Le désir inconscient qui œuvre dans les aléas de la parole du patient s'adresse à l'analyste, plus exactement à la figure qu'il supporte. Dès son

---

11. Winnicott D. W., chapitres concernant « L'usage de l'objet », dans *La crainte de l'effondrement et autres situations cliniques*, Gallimard, 2000, coll. « Connaissance de l'inconscient ». Winnicott reprend et développe les propositions de Freud dans son texte de 1920 « Au-delà du principe de plaisir », *OCP*, PUF, 2008. En particulier les chapitres 2 et 3 où sont mis en relation le jeu de l'enfant et la compulsion de répétition au sein du transfert.

premier ouvrage, Jean-Claude Rolland<sup>12</sup> a mis en lumière les effets de parole qui marquent la progression de la cure et scandent cette ouverture de la parole vers la mémoire. La cure produit des événements psychiques par ses effets de paroles, jusqu'à son événement de la fin. « *En se convertissant tout entier dans un acte de parole, le transfert trouverait son expression la plus subtile – entre ce qui se dit et ce qui se tait – ... Cette conversion donne au projet analytique son efficacité : transformer le désir inconscient par un changement structural de la parole. La fin de l'analyse en dépend... étroitement. Terminer son analyse, c'est arrêter de parler à son analyste. Soit que la parole n'ait plus besoin de la médiation du transfert pour dialoguer avec son désir, dans un processus infini succédant à une analyse bien finie ; soit que se produise une rupture dans la coalition du désir et du langage qui anime le transfert, que le langage se soustrait à parler du désir, ou que le désir se soustraie à l'épreuve du langage... provoquant une fin qu'on ne peut dire prématurée que par référence à l'idéal écrasant de la cure type.* »<sup>13</sup>

La fin de l'analyse est certes, toujours un événement majeur, comme l'est le premier entretien. Mais entre les deux, toutes sortes d'événements vont surgir dans la cure et convoquer les interprétations de l'analyste faites de *cuivre* ou *d'or pur*<sup>14</sup>, ou encore d'un alliage entre les deux... Sur le fil de la *compulsion, qu'elle soit de répétition ou de représentation*<sup>15</sup>, l'événement analytique par excellence serait peut-être celui qui réincarne *in situ* la révélation de Freud faite à l'Interlocuteur impartial de *L'analyse profane*<sup>16</sup> : « *tout au commencement était l'action, la parole vint plus tard... Ce fut un progrès culturel quand l'action se modéra et se fit parole.* » Ainsi l'événement-type de la cure pourrait-il être celui qui passe *par l'acte et par un saisissement de l'analyste*, convoquant *l'inquiétant* avant que d'être élaboré.

À ce sujet les échanges entre Freud et Ferenczi ont été vifs : entre eux, des événements et changements attendus n'ont pas eu lieu. Ferenczi reprochait à son analyste la non analyse de son transfert négatif. Quatre ans après son décès, Freud rédige « L'analyse finie et l'analyse infinie » toute empreinte du souvenir de son ami. Il répond à ses reproches qu'il est douteux que l'analyste puisse activer un complexe tant que celui-ci n'est pas actuel chez le patient et il termine sur la question du roc du féminin<sup>17</sup>, point de butée dans l'élaboration du processus transférentiel. Mais au-delà de cette réponse manifeste adressée à la postérité, Freud paraît aussi rendre hommage à la pertinence de Ferenczi dans cet article : ainsi serait-il décisif que l'analyste ait suffisamment appris de ses errements et erreurs et qu'il ait soumis aux pouvoirs de l'analyse les points faibles de sa personnalité. Il ajoute même que pour ce qu'il en est des résistances, ce ne serait pas seulement la constitution du moi du patient qui serait en jeu mais le caractère propre de l'analyste et son insistance à revendiquer sa place. Le caractère...

Le caractère est une façon pour Freud d'évoquer le moi de l'analyste soumis aux aléas de ses contraintes et à l'épreuve de sa fiabilité. Dans sa conférence de 1933 « La décomposition de la personnalité psychique »<sup>18</sup>, il décrivait déjà le moi dans sa lutte constante pour instaurer l'harmonie entre les forces opposées qui le contraignent : « *poussé par le ça, serré par le sur-moi, rembarqué par la réalité* ». Son allure de monarque ne fait en somme que travestir l'état d'esclave qui est le sien, asservi à « *trois maîtres et subissant la menace de trois dangers.* » Dans cette perspective, la conclusion de Freud en 1937 qui insiste sur l'ampleur de la tâche et fait de la pratique analytique un métier impossible, après éduquer et gouverner, vient pondérer cette autre conclusion de 1933, « *là où était le ça doit advenir le moi.* » Il s'agirait d'une tâche sans fin dont l'analyste se gardera de faire une jonction.

---

12. Rolland J.-C., *Guérir du mal d'aimer*, Gallimard, coll. « Connaissance de l'inconscient », 1998.

13. Idem, pp. 99-100.

14. Freud S. (1918), « Les voies de la thérapie psychanalytique », *OCP XV*, PUF, 1996, p. 108.

15. Rolland J.-C., *Guérir du mal d'aimer*, pp. 201-259.

16. Freud S., *La question de l'analyse profane*, Gallimard, coll. « Connaissance de l'inconscient », 1985, p. 34.

17. Freud S. 1937, « L'analyse finie et l'analyse infinie », *OCP XX*, PUF, 2010, p. 55.

18. Freud S., 1932, « XXXI<sup>e</sup> leçon, La décomposition de la personnalité psychique », *OCP XIX*, PUF, 1995 p. 161.

Je reviens à la séance. La patiente dit vouloir finir son analyse, ce que j'entends plutôt comme vouloir en finir avec moi de la même manière qu'elle déclare qu'on ne peut que *s'opposer ou se fondre* avec sa mère. Pour ce projet de terminer, il n'y aurait pas d'alternative, seule une déclaration brutale lui permettrait de s'affirmer dans le transfert.

Elle poursuit d'une voix ferme : « J'en ai parlé à personne et je ne sais pas comment vous en parler. C'est pour ça que je suis allée chercher l'argent. Je me suis dit : tu veux arrêter, mais tu ne peux pas arrêter si tu ne la payes pas aujourd'hui ! Lundi, je suis sortie de la séance pas très contente de moi. Surtout en ce qui concerne ce que j'ai dit à propos de mon travail... Décidément, je n'arrive pas à me décider, et pourtant, tout va bien. »

C'est précisément là, je crois, qu'une pensée d'une rare banalité me traverse : « me faire une raison, » peut-être dois-je me faire une raison ? Elle sait aujourd'hui dire non à ce qui ne lui convient pas, c'est déjà bien compte tenu d'où nous sommes parties ; au nom de quoi aurais-je d'autres souhaits pour elle ?

Je l'entends ajouter : « le lendemain de la séance, en me levant, je me suis dit « bouge-toi ! Tu dois agir. » Peut-être, ce n'est pas le premier acte que je devrais poser mais... J'ai ressenti ça comme une nécessité qui s'imposait. Et je suis partie à la banque, je voulais être sûre de pouvoir le faire. D'habitude c'est demain que je vous paye, mais là, ce n'était plus possible. Arrêter, c'était avoir l'argent aujourd'hui, et j'allais le faire. »

Cette insistance à convoquer l'acte d'achat de la séance me fait éprouver tout à coup le mouvement qui a opéré entre nous. J'entends qu'elle paye, elle a pris la main et je me sens à mon tour démunie... Je pense à son environnement familial où les actes disent mieux la chose que les mots, je pense aussi à la force de ses oublis, à ce retour de refoulé qui a suivi notre première rencontre.

J'en viens maintenant à ce souvenir émergé au tout début de nos entretiens. Il a très largement occupé la cure pendant des mois.

Pour mémoire, un an après la mort de son père, elle subit une hystérectomie et demande rendez-vous en urgence devant ses phobies décuplées. Je la reçois une veille de vacances, et une deuxième consultation est fixée à mon retour.

Au deuxième rendez-vous elle me surprend par un aveu dit rapidement sur le pas de la porte : « quand j'étais petite je crois que j'ai subi des attouchements ; un homme qui travaillait pour mes parents. Les images sont nettes, je les avais complètement oubliées. Elles sont remontées en sortant d'ici après notre premier entretien. »

Je ne vous étonnerai pas si je vous dis que, pour ma part, je n'ai aucune trace consciente de cette première consultation arrachée une veille de vacances, premier contact déjà pris dans la répétition des vides et refoulements qui ont traversé la cure.

Le retour de cet épisode l'a occupée longtemps. Mais ce n'est que dans les six derniers mois du traitement – le temps qu'elle s'est finalement donné pour terminer son analyse – que la scène en question a pris valeur d'écran et qu'elle a trouvé sa juste temporalité. Longtemps la patiente a pensé avoir rencontré celui qu'elle nommait « l'homme aux attouchements » entre six et huit ans, mais c'est en toute fin d'analyse qu'elle découvre que « l'évènement » eut lieu aux environs de sa quatrième année. Sa sœur aînée était mariée, le soir, elle le voyait après l'école tandis qu'il travaillait dans la propriété.

Elle n'a pas retrouvé les détails de leurs entrevues, elle s'est souvenue pourtant qu'elle devait se laisser caresser. Et puis un jour, elle a décidé de mettre un terme à ces rencontres, elle ne sait pas pourquoi.

Un soir elle lui a dit : « je ne viendrai plus, » il aurait répondu « t'es pas gentille, je vais le dire à tes parents. »

C'était la fin de l'été. Elle s'est souvenue de ses angoisses : dès le CP, à chaque retour d'école, dans la cour, elle jetait son vélo par terre, montait les escaliers quatre à quatre, elle avait peur de faire une mauvaise rencontre...

Quoi qu'il en soit du statut de ce souvenir, que la matière de l'évènement pour lequel elle est venue me voir soit de l'ordre de la rêverie, du fantasme ou de la réalité, les retrouvailles de la mémoire dans le cadre de la cure furent bien réelles, *Il est arrivé quelque chose*<sup>19</sup>, ainsi que l'écrivait Marie Moscovici. Un évènement fondamental importé de l'enfance eut lieu dans le transfert, et contrairement à mes appréhensions, il permit que les derniers mois de la cure témoignent d'un évènement psychique. Ayant décidé d'en finir avec l'analyste, la patiente a pris pleinement sa place d'analysante sur le divan, le désir et la parole ont alors fait alliance.

Deux semaines après la séance dont je parle, ayant lié « *t'es pas gentille* » avec « *s'opposer ou se fondre* », la patiente fixa le terme de son analyse à six mois de délais. En quelques séquences les différents débris de souvenirs se sont organisés en une syntaxe ; le désir et la mémoire ont alors pu construire et s'approprier un puzzle à partir des pièces détachées, laissées en location chez l'analyste jusqu'à ce jour.

Elle a par exemple, rapproché le toucher du chirurgien qui l'avait opérée de ceux de « l'homme aux attouchements, » en fait un jeune homme de seize ans qui travaillait comme commis pour son père. Cet employé aurait fait office de figure, à la fois masculine et consolatrice. La présence de l'adolescent dans la propriété aurait colmaté un temps les absences traumatiques des uns et des autres.

« L'utérus c'est les enfants, me dira-t-elle quelques semaines avant le terme. C'est étrange ce fibrome, juste après la mort de mon père. Il faisait X mm comme un fœtus de X mois... »

Le fibrome, tel un enfant du père, aurait-il poussé après son décès ? Quoi qu'il en soit, ce fut le geste du chirurgien qui réveilla l'angoisse avant la remontée de la scène sexuelle.

Nous arrivons au dénouement de la séance au cours de laquelle je n'ai pas encore prononcé un mot. Elle dit : « Pourquoi donc je veux arrêter ? Lundi je me suis dit : « je tourne en rond... J'étais mal, incapable de prendre une décision. Je ne comprenais pas... Et là, en vous parlant, c'est bizarre, c'est hyper important pour moi... Et en même temps... je pleure, je ne sais même pas pourquoi. Ce matin j'étais sereine, contente de venir, j'allais vous le dire. Je ne sais pas ce qui se passe ; au portail déjà, j'ai senti monter les larmes, je ne comprends pas... Comment c'est la fin ? Je n'en ai parlé à personne, j'aurai dû en parler, me renseigner... »

– « Vous renseigner ? »

« Oui. Je me rends compte que... je ne vous en ai jamais parlé. Quand je disais « me renseigner » je pensais : demander à quelqu'un d'extérieur. »

– « Oui... Pourtant ce n'est pas la première fois que surgit en séance l'idée d'arrêter ? »

Elle acquiesce.

« Pourquoi je ne vous en ai jamais parlé ? Je n'ose pas, je crois ; j'ai peur que vous le preniez mal, que vous ne vouliez pas ; que vous me fassiez violence, et que vous me reteniez ; j'ai peur que vous n'entendiez pas mon désir. Là, au moins, en allant à la banque, j'étais sûre, j'étais contente ce matin... Et je ne sais pas pourquoi je pleure. »

Je dis : « Vous craignez que je vous dise “t'es pas gentille” ? »

Long silence...

« Oui... Je crois que c'est ça, mais je n'y pensais pas... Il a fallu que ce soit vous qui me le disiez... Je suis soulagée... »

Nous arrivons en fin de séance, elle part sans me payer en se disant heureuse d'avoir pu me parler. Elle paiera le lendemain, comme d'habitude en fin de semaine... Je referme la porte, et curieusement je suis, moi aussi, soulagée.

---

19. Allusion au recueil d'articles de Marie Moscovici qui portent sur les approches de l'évènement psychique et qui furent publiés chez Ramsay en 1989 puis chez Payot en 1991 sous le titre de *Il est arrivé quelque chose*.

*Samedi 4 février 2017*

Pour des raisons de confidentialité j'ai apporté des modifications à mon texte de départ, éliminant toute référence à des éléments étroitement liés à la vie du patient et qui pourraient être facilement identifiables. Le texte se trouve évidemment appauvri de ce qui constitue sa « matière » vivante, la clinique. Toutefois, ce qu'il en reste dessine un petit parcours de pensée. Cela démarre avec l'idée du « miracle » du transfert au point d'interjection de l'image et de la parole, cette dernière se creusant dans l'appel à « tout dire ». Confrontation avec un « vide » qui appelle le travail de la langue. Plus tard, un événement particulier, sous la forme d'une maladie somatique touchant des organes hautement symboliques fait brutalement effraction sur la scène du transfert, mettant à rude épreuve les deux protagonistes de la cure.

## *Heureux événement*

*Maria Marcelin*

Le thème de cette année, l'*Événement*, m'a immédiatement fait penser à l'italien : « *lieto evento* », « heureux événement », qui renvoie à la naissance d'un enfant, ou simplement à l'annonce de son arrivée. Lorsque Jean-Michel Lévy m'a annoncé qu'il avait pensé à moi pour vous parler aujourd'hui, j'ai vu apparaître devant mes yeux la scène bien connue de l'ANNONCIATION faite à Marie. Dans mon cas, il s'agissait modestement de l'annonce faite à Maria de quelque chose qui représente pour moi un véritable événement. Puisque, comme par l'intervention d'un saint esprit, de façon miraculeuse, la parole de Jean-Michel, me renvoyant au mythe de la fécondation par le pavillon auriculaire, a fait des petits. Des petites idées qui se sont propagées en tache d'huile dans mes circuits psychiques, pour se transmettre ensuite à mes patients et en particulier au patient qui s'est retrouvé être l' élu, comme moi je l'avais été. L'idée du miracle associé à la psychanalyse, non loin de son versant sorcier, a toujours été présente à mon esprit : c'est du miracle du transfert que je veux parler. Puissance du transfert qui, sans annuler notre impuissance, la rend, au contraire, féconde.

Comment ne pas s'émerveiller devant la force d'attraction, et là je pense à Pontalis, la force d'attraction inouïe qui conduit le patient dont je vais vous parler à venir me voir pendant des années, le trajet pour arriver chez moi étant le double du temps qu'il passe en séance, patient qui ne détient que des revenus très modestes dont il me donne une large partie, qui s'écroule sur le divan tellement ça l'épuise, qui ne manque pas une seule séance et dont l'élocution ressemble parfois à un bafouillage inaudible, ruse dont il n'est pas dupe, bref, comment ne pas s'émerveiller de sa performance, si j'ose dire.

Eh bien, je considère que, de prime abord, cela pourrait s'apparenter au miracle, si dans le « *mirari* » latin qui est à l'origine du mot et qui fait référence au « regard émerveillé », étonné et surpris, on peut trouver une voie d'accès au processus hallucinatoire du rêve, impression de « ravissement », ainsi désigné par Rosolato, et capacité de mise en figure des mots par l'analyste. Je me réfère au pouvoir de représentation en images induit par le récit du patient, sorte de processus hallucinatoire, qui participe du potentiel visionnaire de l'analyste.

Le miracle, bien sûr, a d'abord fonctionné sur moi. Cela a commencé à mes vingt ans, lorsque j'ai ouvert mon premier texte de psychanalyse et... ce n'est pas fini. Je sais bien que le transfert est monnaie courante au sein de tout lien et qu'il tire sa force de la fixation infantile à nos premiers objets d'amour, mais est-ce suffisant à élucider son énigme ? Puiserait-il sa force dans la répétition d'une parole susceptible de se décoller de son

poinds de sens ou de signification, comme dans la création poétique, qualité intrinsèque de la parole qui se révélerait à elle-même grâce à l'usage qu'on peut en faire dans la cure ?

De la même façon que l'analyste écoute en égal suspens, le patient aussi peut y parvenir, avec le temps.

À la lecture de *Fonction et champ de la Parole et du Langage*, c'est la notion de « vide » qui m'a servie de boussole, appel du vide de la parole en tant que moteur de la cure.

Je cite Lacan : « Mais qu'est donc cet appel du sujet au-delà du vide de son dire ? Appel à la vérité dans son principe... »<sup>1</sup>. La notion de vide appelle immédiatement la notion de vérité. Je cite encore Lacan : « Même s'il ne communique rien, le discours représente l'existence de la communication ; même s'il nie l'évidence, il affirme que la parole constitue la vérité ; même s'il est destiné à tromper... »<sup>2</sup>.

La vérité est repérable, dit Lacan, dans les indices de réalité du transfert<sup>3</sup>.

Mon patient, Jean, a laissé ses lunettes de soleil sur le divan. Quoi faire ? Quoi en faire ? Lui courir après pour me débarrasser de cette partie de lui détachable et déplaçable, que forcément je suis amenée à toucher et à conserver jusqu'à la prochaine séance ? Objet dur, opaque, obscur, dont je dois m'emparer pour le transférer dans un autre lieu, en attendant.

Un objet à penser, obligée que je suis de le sortir de sa matérialité muette pour que, inscrit dans un langage, il puisse circuler à nouveau. Faut-il TOUT comprendre comme si TOUT était adressé à l'analyste ? Pourrais-je passer sous silence ce petit événement ?

Impossible, car ces lunettes sont là devant mes yeux. Le jour de la séance je les ai déposées pudiquement sur mon bureau, bien en VUE.

Pas un mot de la part de cet homme. Rien. Puis, juste entre deux phrases, sans aucun affect apparent : « mes lunettes sont là », lance-t-il l'air de rien. Mais, vers la fin de la séance, un mot surgit sur ses lèvres, c'est le mot : « transition », à quel propos, je ne saurais pas dire. Mais « transition » me fait immédiatement penser à transitionnel, comme si tout à coup nous avions trouvé, lui et moi, un petit véhicule nous permettant de transiter d'un monde à un autre, de sortir du lien immobile, opaque et dur de la « chose » pour atteindre la mobilité de la parole. Un peu comme si les lunettes, en guise de « doudou » oublié sur le divan, représentaient les prémisses d'un possible détachement d'avec ses premiers objets d'amour. Il a vu ses lunettes à mi-chemin entre lui et moi, posées là comme si c'étaient elles qui nous regardaient et à ce moment il s'est mis à parler de lui à la troisième personne, comme s'il s'était décollé de lui-même dans l'espace intermédiaire de la séance.

Où réside la vérité ? Lacan évoque le rapport profond qui unit la notion de l'instinct de mort aux problèmes de la parole. Vie et mort sont indissolublement noués dans le moment où le désir les inscrit dans le langage du FORT-DA<sup>4</sup>. La capacité de répétition devient elle-même le lieu où l'objet de désir devient réel. Le vide de l'absence appelle le sens. Fort-da, voix, jeu avec lequel on peut jouer à l'infini. La pulsion nouée indissolublement au mot.

Maurice Blanchot, dans *Le livre à venir*<sup>5</sup> évoque lui aussi le « vide » qui serait à l'origine de l'écriture, une sorte de vide originel qui appelle une parole incessante, interminable, comme chez Beckett.

---

1. Lacan J., « Écrits », *Fonction et champ de la Parole et du Langage*, Paris, Seuil, 1963.

2. Lacan J., *ibid.*, p. 252.

3. Lacan J., *ibid.*, p. 308.

4. Lacan J., *ibid.*, p. 319.

5. Blanchot M., *Le livre à venir*, Paris, Gallimard, 1959.

Le vide comme plénitude.

Ce n'est que dans la recherche d'une vérité historique que nous pouvons trouver un terrain un tant soit peu solide pour nous repérer. Mais comme Lacan le souligne : « L'inconscient est cette partie de mon histoire marquée par un blanc ou par un mensonge »<sup>6</sup>.

Jean ne manque pas une seule séance, il paye sans faute, et, comme cela arrive vis-à-vis de ces élèves tranquilles au fond de la classe, qui ne dérangent jamais la maîtresse, j'ai tendance à mettre de côté les questions que je me pose à son sujet. S'il continue à venir me voir c'est qu'il y trouve son compte, me dis-je. Sa présence fidèle me rassure.

De quoi souffre-t-il ? Il s'est aménagé un mode de vie susceptible de le mettre à l'abri de tout assaut extérieur, mais il voit bien que c'est de l'intérieur que la catastrophe surgit.

« La psyché tombe dans la névrose d'angoisse lorsqu'elle se voit incapable de régler l'excitation d'origine endogène (sexuelle) », plus loin : « l'affect est un état passager, la névrose un état chronique parce que l'excitation exogène agit comme un impact unique et l'excitation endogène comme une force constante. » Je viens de citer Freud dans son texte relatif à l'étiologie de la névrose d'angoisse<sup>7</sup>.

Jean redoute ses propres tendances homosexuelles. Les fantasmes homosexuels sont vécus comme une déviance inacceptable et hautement culpabilisante. Tous ses propos sont énoncés sans le moindre affect et ils me laissent froide moi aussi. Les moments d'émotion sont rarissimes et arrivent toujours comme dans une effraction interne destructurante, vite réprimée.

La règle fondamentale : dites ce qui vous passe par la tête, je ne sais toujours pas s'il l'a si bien intégrée, que ses coq-à-l'âne permanents seraient l'expression d'une parfaite déliaison, même s'ils produisent chez moi une sorte de tournis, ou alors, me dis-je, il se joue de moi.

S'agirait-il d'un homme appartenant à... « cette catégorie de femmes qui ne sont accessibles qu'à la logique de la soupe et aux arguments des quenelles » ? Freud fait référence ici dans son texte « Observations sur l'amour de transfert »<sup>8</sup> à, je cite, « la faculté d'édifier une névrose », la construction d'une névrose nécessitant des qualités particulières, à savoir une certaine complexité de la vie psychique. Mon silence fonctionne-t-il comme un contenant ? Peut-être.

Jean me signale régulièrement les menus événements qui montreraient les progrès survenus grâce à l'analyse. Mais moi, ai-je changé d'un pouce à son égard ?

Une lecture, venue juste alors à ma rencontre, grâce au travail d'un séminaire avec Sylvie De Lattre, m'a permis de me poser la question de ma place dans cette cure.

Il s'agit du livre *Portrait de femmes en analystes* de Gloria Leff<sup>9</sup>, auteur qui passe au peigne fin la position de Lacan et de la Société analytique internationale vis-à-vis de l'analyse de deux patients présentés par Lucia Tower, dans son article « *Countertransference* » publié en 1956.

Je cite Gloria Leff « Soit l'analyste est en position de maître, érotiquement inaccessible et l'analyse est interminable, soit, comme chez Lucia Tower, l'analyste active son contre-transfert comme un artifice et l'analyse ne s'arrête pas sur l'angoisse de castration. L'analyste serait alors dans la position de partenaire féminin.

---

6. Lacan J., *ibid.*, p. 259.

7. Freud S., *Névrose, psychose et perversion*, Paris, PUF, 1981, p. 35.

8. Freud S., « La technique psychanalytique », *Observations sur l'amour de transfert*, PUF, 1981, p. 125.

9. Leff G., *Portraits de femmes en analyste*, Paris, EPEL, 2011.

L'analyste se laisse mener par le malentendu et, le moment venu, il n'oppose aucune résistance à ce que l'équivoque tombe<sup>10</sup>. « L'instauration du transfert dans cette dimension de tromperie, je cite encore Gloria Leff, est la même que celle de l'amour ».

Le malentendu est au cœur de l'analyse de Jean, au sens propre et figuré, comme dans toute analyse. Tout ce que je viens de dire ne servirait-il qu'à me consoler des difficultés que je rencontre avec lui ? À savoir que ne rien entendre de ma part ne serait pas si grave ni si préjudiciable à la bonne évolution de la cure ?

Intelligent, oui, mais pour moi inintelligible.

Trop intelligent pour moi ? Faudrait-il jouer à « faire la femme » comme Lucia Tower, pour qu'il réalise ce qui me manque et qu'il puisse « se comporter en homme » ?

Une chose est sûre, l'embarras dans lequel il me plonge m'oblige à me taire. Pierrot me laisse entendre qu'il faut qu'il comprenne TOUT avant moi, qu'il « sait » déjà tout, que son destin est tracé, que son histoire est dite et que je n'ai rien à y voir de plus. Je suis une pauvre femme qui ne comprend rien.

Qu'en est-il de la vérité historique ? Le réel de l'histoire nous échappe, nous ne pouvons qu'en connaître les effets au cours de la répétition et de la perlaboration vécues dans le temps long de la cure. Réel et inconscient pourraient-ils se rejoindre ? À propos de la répétition, Pontalis dans *La force d'attraction* souligne, je le cite, que « La vraie répétition échappe à la représentation, à la scène... le fragment de la vie sexuelle infantile qui se refuse à la mémoire EST la réalité psychique qui vise l'irréductible du sujet. Et cela est un ÉVÉNEMENT, cela arrive maintenant, cela advient. On répète sans texte. »<sup>11</sup>. La rencontre avec l'altérité des deux étrangers que nous sommes l'un pour l'autre constitue le seul événement réel auquel nous pouvons nous fier, au sens où on ne peut pas aller au-delà. Les blancs qui séparent les événements, comme de vastes plages vides sans nom, tous ces blancs sont muets par définition.

Et d'ailleurs, les souvenirs les plus prégnants de Jean se réfèrent à des situations où il est resté muet, où l'on a arrêté sa parole, jusqu'à cette maladie, survenue en cours d'analyse, dont il dira lui-même que c'est à cause des mots qui lui sont restés en travers de la gorge qu'il est tombé malade.

Rien d'étonnant au fond à ce qu'il puisse prendre du plaisir à me réduire au silence et qu'il trouve tout à fait son compte dans mon invitation à tout dire.

C'est bien la mémoire de la parole affectée qui est en cause, si j'ose dire.

Jean interprète sa maladie comme un effet de ce qui le sépare de lui-même, une partie de lui se retournant contre l'autre, voulant détruire l'autre. Incorporation d'un père aimé et haï, qui continuerait à exercer son emprise destructrice.

Je pense alors à ce que Freud affirme dans *Malaise dans la culture*, à savoir que « L'on ne saurait trouver un autre besoin d'origine infantile aussi fort que celui de protection par le père »<sup>12</sup>.

Les mots se déplacent et déplacent les forces en jeu dans leur tentative de faire « signe » au patient et à l'analyste. Faire signe d'un déplacement qui, grâce à l'ambivalence de la langue pourrait produire une mutation économique ?

Je note que le signifiant « dérober » transmigre d'une phrase à une autre et, paradoxe de la langue, derrière ce qui se dérobe, quelque chose se présente, aussi bien « la terre qui se dérobe sous ses pieds », figure de son angoisse archaïque et primaire, que les dérobades du père et les souvenirs incestueux fortement fixés aux femmes de son enfance, source de fantasmes masturbatoires dérobés à leur regard.

---

10. Leff G., *ibid.*, p. 192.

11. Pontalis J.-B., *La force d'attraction*, Paris, Seuil, 1990, p. 78 et p. 91.

12. Freud S., *Malaise dans la civilisation*, Paris, PUF, 1991, p. 16.

Dérobade comme « mascarade », fuite, évitement, résistance.

Mais, en disant cela, je réalise que moi, de mon côté, je me dérobe moins, que je m'occupe de lui autrement, qu'il occupe ma pensée autrement.

À la traîne du désir homosexuel « non conforme » apparaît dans son discours une association avec la loi du talion et le souvenir de son père la lui énonçant.

« Comment s'y prendre » est la question qui surgit, en même temps que « comment ne pas s'y prendre » et aussi « se laisser prendre » dans les turbulences du transfert qui sont comme réfractaires à la pensée, un transfert qui se dérobe, lui aussi.

Deux rêves, que je ne peux pas évoquer ici pour des raisons de confidentialité, ont été à l'origine d'une mobilisation d'éléments restés jusqu'alors muets.

Pierre Fédida<sup>13</sup> parle du rêve comme d'un modèle d'appareil optique de mise en abîme. Le « rétroviseur » présent dans un des rêves de Jean me semblait condenser cette disposition spatiale qui permet d'assigner à chaque figure plusieurs places interchangeables et qui épingle d'un seul coup d'œil, pourrait-on dire, aussi bien la dimension temporelle, l'avant et l'après, l'enfance, le passé et le présent de la séance.

De la même façon, « l'appareil » qui avait été mentionné dans un rêve précédent, me paraît maintenant représenter « l'organe rêve », le rêve en tant que véritable organe psychique dévolu au travail de mise en scène hallucinatoire de ce qui « reste », image d'un grand œil doté d'une merveilleuse super-vision.

Arrivée à ce point de mon écriture, Je réalise que j'ai négligé jusqu'à présent un événement qui a complètement bouleversé la cure de Jean, à savoir sa maladie survenue en cours d'analyse. J'ai donc laissé de côté ce qui était le plus difficile à penser : le corps, le soma, ce qui se présente comme un roc, un bloc de matière opaque et muette renvoyant directement à la pulsion de mort. Pourtant, sans corps, pas de pulsion, pas de moi, sans corps, pas de voix, pas de parole.

Alors pourquoi une telle réticence de ma part à traiter « la chose » ?

Comment parler de ce qui se donne à voir sans passer par la parole ?

Sa maladie était-elle un effet direct de l'analyse, comme si, dans l'impossibilité de trouver les mots, n'avait-il eu d'autres moyens que de faire appel à son propre corps pour m'obliger à sortir de mon aveuglement ou de ma surdité ?

Malgré l'étiologie génétique et l'héritage familial qui pouvaient me conforter quant à la survenue de la maladie, je ne pouvais pas éluder le fait que cela s'était produit en cours d'analyse et qu'il fallait l'intégrer au processus de la cure. Cela « affectait » la cure et me faisait le même effet que les lunettes de soleil que Jean avait oubliées sur le divan lors des premières séances.

« L'angoisse aux yeux », est le titre d'un texte où Pierre Fédida évoque « l'angoisse de castration, qui, dit-il, trouve dans les yeux le lieu et l'objet de son déclenchement »<sup>14</sup> et, à propos de « L'homme au sable » d'Hoffmann, et de l'analyse freudienne centrée sur le complexe d'Œdipe, Pierre Fédida souligne que, je cite, « L'homme fixé à son père par le complexe de castration est incapable d'aimer une femme »<sup>15</sup>.

Pierre Fédida continue, et je m'appuie sur ses mots faute de pouvoir le dire avec les miens : « L'irreprésentable de l'objet transférentiel (est) en partie lié avec l'amnésie infantile et l'écart entre ce qui a été vécu et la capacité

---

13. Fédida P., *Le site de l'étranger*, Paris, PUF, 1995, pp. 274-279.

14. Fédida P., *Par où commence le corps humain*, Paris, PUF, 2000, p. 61.

15. Fédida P., *ibid.*, p. 74.

de le penser et de le parler », exactement comme l'écart qui sépare le rêve de son récit. Cet écart, dit Fédida, « équivaut aux limites de la tolérance de l'appareil psychique... le symptôme est alors, de ce point de vue, la projection de cette limite dans le psychique et/ou dans le corporel »<sup>16</sup>.

La tolérance de l'appareil psychique, du mien et du patient, a été effectivement mise à rude épreuve par cet événement qui a comme implosé à l'intérieur de la cure.

Sorte d'entropie, qui nous a laissés muets.

Jean se trouvera-t-il dans la nécessité de se soumettre à une opération chirurgicale équivalente à une castration symbolique ? Est-ce faute de pouvoir élaborer psychiquement le traumatique de son sexuel infantile ? Parfois il a pu espérer de cette intervention chirurgicale un possible soulagement : « Ce sera fait une fois pour toutes ». Cela cessera d'être une menace.

Je réalise à présent que j'ai débarqué dans une « *terra incognita* »<sup>17</sup>, terre étrangère, au même titre que le refoulé dont parle Freud, géographie du corps et des organes où Pierrot m'entraîne inlassablement. Et je retrouve cette même fracture, telle une ligne d'ombre séparatrice, entre les belles envolées théoriques de la première partie de mon exposé et la chute vertigineuse qui m'a précipitée dans ce pays étranger où la parole et la pensée se font rares et besogneuses et où il n'y a pas de traduction à la carte.

Je repense au « vide » dont j'ai parlé au début comme d'un lieu riche et prometteur, alors qu'à présent je suis confrontée à l'autre face de la parole ou du mot, qui est de se vider de tout son sens. Devant l'opacité de la douleur corporelle, résistante à l'interprétation, résistante au transfert, la parole se dégonfle. Je ne sais plus de quoi je parle. Loin de l'« heureux événement » qui m'a séduite en première ligne, à ma première ligne, avec cette idée du miracle du transfert, j'en arrive au douloureux constat de son maniement si complexe, m'évoquant l'image d'un prestidigitateur qui risquerait à tout moment de faire tomber sa baguette ou d'un éléphant s'aventurant dans un magasin de porcelaine. Décidément nous sommes tous les deux, Jean et moi, menacés de castration.

« L'analyse est mon oxygène » « Vous me pompez mon sang ». Le transfert se trouve condensé dans l'ambivalence de ces deux phrases, collées l'une à l'autre, l'une contre l'autre.

Les grandes vacances passent. Jean, à la reprise des séances, me fait part des extrêmes angoisses qui lui « sont tombées dessus » pendant mon absence.

Mais je constate avec stupeur ma presque totale absence d'empathie vis-à-vis de son vécu terrifiant de solitude et d'abandon, je préfère penser qu'il s'agit, au contraire, d'une avancée de l'analyse, comme si, les barrages de la digue ayant sauté, enfin libre cours était donné à l'expression des affects.

Les affects sont trompeurs, on le sait bien, et mon absence d'affects aussi, puisque, après-coup, dans la nuit, il m'a sauté aux yeux (l'obscurité de la nuit est très propice à ce genre d'éclaircissements), que ce que je repousse avec une telle force est bien le « clou » de l'analyse, la force même du transfert, de l'amour de transfert. Ce n'est pas une blague ! Ce transfert dont je parlais plus haut comme d'un « miracle » se révèle maintenant dans toute sa réalité et sa puissance démoniaque. Ce qui est incroyable... c'est que je ne veux pas y croire, que je veux le banaliser, le balayer.

Au moment où je me trouve au cœur du processus analytique, je m'en défends, confondue comme je suis à l'intérieur de ce tourbillon pulsionnel. L'« événement » tant attendu est là et je ne le vois pas. C'est gros comme une maison et je ne le vois pas.

---

16. Fédida P., *Le site de l'étranger*, p. 264.

17. Freud S., *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse*, Paris, Gallimard, 1984, p. 80.

« Donnez moi la preuve que vous m'aimez, sinon il me faudra venir la chercher tout le temps ». Terrible déclaration de Jean qui me laisse interloquée, sinon effrayée.

De quelle preuve s'agit-il ? Le fantasme d'une analyse sans fin, ne trouvant d'autres issues que la répétition d'une rencontre avec « ma personne », ma « vraie personne », me montre l'autre face de la possible évolution du transfert, un transfert qui n'en serait plus un, puisque rien ne serait plus transférable.

J'ai repensé à la haine, à la haine immense qui se déguisait derrière l'accusation d'abandon, derrière l'amour sans bornes à l'égard de sa mère, le privant d'oxygène. J'ai pu, le moment venu, nommer cette haine adressée à sa mère, adressée à moi. Et je lui ai dit : « Vous avez dû m'en vouloir à mort d'être partie ».

Faut-il croire que la charge d'hostilité inconsciente se serait assouplie, grâce à son transfert, à son passage à travers le filtre du langage, par un changement d'état lui permettant de circuler de lui à moi et de moi à lui. « Vous m'en avez voulu à mort » ce n'est pas pareil que « vous avez voulu me tuer », ça prend en compte la pulsion sans désigner un coupable. Cela peut être reçu comme une parole commune, parole ordinaire de notre langue commune, petite bouchée facilement assimilable, mine de rien. La mine perdant son côté explosif dans le « rien » qui la suit.

Très récemment, c'est encore tout frais, le discours de Jean s'est modifié, le rythme, le timbre, la forme, tout. Je l'entends mieux. Il s'entend mieux.

Depuis un mois, il est arrivé quelque chose<sup>18</sup>. Ce sera, pour Jean, l'ouverture sur une scène primitive restée jusqu'alors inaccessible.

Il parlera de cela comme d'une « matrice », non pas seulement en référence au maternel, mais en tant qu'idée matricielle, idée de laquelle toutes les autres idées naissent, matrice de pensée. Ce n'est plus la mère réelle ou fantasmée qui le hante, son intérêt s'est déplacé sur ce qu'il se passe en lui.

Pour conclure, j'ai finalement décidé de revenir à l'idée de miracle, heureux événements d'un instant, le temps d'une séance, où l'on a l'impression fugitive de « toucher » à quelque chose de merveilleux, qui vite s'efface.

Miracle perpétré aussi par la fulgurance du transfert qui frappe et avance, là où il touche au plus ancien, au plus terrifiant et au plus destructeur.

Je m'arrêterai sur ces paroles de Nathalie Zaltzman : « ... une porte se ferme, une fenêtre qui n'existait pas s'ouvre ; une scène s'illumine, des ténèbres s'installent ailleurs ; des douleurs migrent ; la folle du logis s'en va dans un autre coin de la vie cuisiner ses vapeurs »<sup>19</sup>.

---

18. Moscovici M., *Il est arrivé quelque chose*, Paris, Ramsay, 1989.

19. Zaltzman N., *De la guérison psychanalytique*, Paris, PUF, 2013, p. 91.

# *Un événement sans histoire*

*Serge Franco*

Munich, *Odeonsplatz*. 1914. Sur cette photo, au milieu d'une foule immense, prête à partir pour la guerre, les nazis extraieront le visage riant d'Hitler.

Ce qui me semble intéressant ici, est l'utilisation d'un évènement par une perversion de la temporalité : annuler l'humiliation de la défaite de la première guerre, pour annoncer l'évènement à venir, c'est-à-dire les élections de 1932.

Hitler, enthousiaste à partir à la guerre, sera le Führer de demain. Son avènement et l'enthousiasme du peuple allemand, seraient déjà contenus dans la photo de 1914. Selon les propagandistes, elle a valeur de prophétie. Dénier la défaite et l'humiliation pour la remplacer par la victoire prochaine.

La démarche qui sous-tend cette image m'a intrigué tout au long de ma réflexion sur la cure que je vais vous présenter.

L'évènement est à la fois un piège et un révélateur. Ce n'est pas un hasard, si dans la théorie analytique comme dans l'histoire, sa question encombre et en même temps fait régulièrement retour. Nous entendons par évènement tout faits en tant qu'il marque et fait rupture<sup>1</sup>.

« Après avoir lu trois ou quatre mille descriptions de bataille, je n'étais guère plus instruit au fond. Je n'apprenais là que des événements et rien sur la guerre », Voltaire dans sa « Nouvelle considération sur l'histoire 1744 » interroge déjà le statut de l'évènement, dans la construction de l'histoire<sup>2</sup>.

La narration des événements, heureux ou malheureux, en histoire était traditionnellement la première méthode d'analyse et de transmission. Freud, dans ses débuts, « les hystériques souffrent de réminiscences »<sup>3</sup>, emprunte un chemin similaire : les symptômes hystériques signent une mémorisation et sont les résidus d'évènements traumatiques. L'évènement, relié à une forte excitation, est premier, réaliste. Il est donc datable et objectable, comme pour l'historien.

L'histoire événementielle, tout comme la présentation d'une cure par une suite d'évènements ne permettent pas d'inclure les différents niveaux des processus, en même temps elle donne une cohérence au récit permet des repères et une transmission plus aisée.

Au début du XIX<sup>e</sup> siècle, l'histoire par sa rencontre avec d'autres disciplines scientifiques telles que l'anthropologie, la géographie et la sociologie, va se réorganiser et repenser la question de la temporalité. Du coup, l'évènement va susciter chez l'historien une certaine méfiance : une temporalité courte se réduit effectivement à l'étude des événements, mais ne va pas dans le sens d'une scientificité, en revanche, une temporalité moyenne (étude, par exemple, d'une ou plusieurs générations d'une famille, ou une temporalité longue observation de la géologie ou de la géographie) permet de repérer les phénomènes de répétition.

Une étude physique du terrain permet de mieux comprendre les capacités et l'organisation de la résistance à une occupation étrangère, que le fait lui-même.

---

1. Cassin B. (éd.), *Vocabulaire européen des philosophies*, Seuil, 2004.

2. Voltaire, « Nouvelles considérations sur l'histoire », *Œuvres historiques*, « La Pléiade » n° 128, 1958.

3. Freud S. (1895), *Études sur l'hystérie*, PUF, 1981.

La psychanalyse, avec la question de l'après-coup se rapproche d'une temporalité moyenne individuelle et l'histoire mythique de l'humanité appliquée au développement individuel relève aussi d'une temporalité longue. Elle se différencie de l'histoire par son indifférence aux traces objectives de l'événement lui-même. Nous traitons l'événement, qu'ils soit heureux, malheureux ou traumatique en fonction de la séance, des fantasmes, des résistances ou du transfert etc. La réalité de l'événement se dissout au profit de la réalité psychique.

C'est par son imprévisibilité, quant aux conséquences, que l'histoire et la psychanalyse se rejoignent, dans la prise en compte de l'événement. Le facteur quantitatif ne présage pas non plus de ses conséquences.

Pour ces deux disciplines, l'émotion suscitée et créée par l'événement, lui donne sa valeur, et non le fait lui-même.

L'événement est un révélateur. Il peut ouvrir sur d'autres temporalités et donc d'autres événements mais ne constitue pas l'essence d'un tableau clinique, pas plus qu'en histoire le présent serait une lecture du passé.

En psychanalyse, la question de la répétition est à l'œuvre dès la méthode cathartique. Breuer puis Freud à ses débuts, recherchent le souvenir pathogène refoulé, permettant l'abréaction. Traquer l'évènement traumatique, le rapprocher du tableau clinique présent, viser ainsi la décharge émotionnelle pour se libérer de l'affect en lien à l'évènement traumatique, constitue le but de la cure.

Pourtant, dès septembre 1897 Freud écrit à Fliess « Je ne crois plus à ma *neurotica*. »<sup>4</sup> Cette déclaration signe la mise au placard d'un statut de l'évènement et de l'affect qui s'y attache comme cause et origine unique des symptômes.

L'évènement et l'étiologie traumatique ne sont pas radicalement abandonnés pour autant, mais cette nouvelle position permet de tracer la voie au fantasme, à la réalité psychique puis à la place de l'objet.

La névrose traumatique et évidemment les névroses de guerre, malgré le poids de l'horreur et de la réalité resteront sous le sceau du fantasme : ces névroses sont facilitées par un conflit interne au moi installé préalablement. « Ce qui fait peur dans les névroses de guerre est bel et bien intérieur, un ennemi intérieur, » conclura Freud dans son article de 1919<sup>5</sup>.

Cependant, l'évènement fait régulièrement retour chez Freud et dans l'histoire de la psychanalyse. Tout serait joué dans la petite enfance, est une façon de s'inscrire dans une psychopathologie causale et liée à l'évènement. L'investissement de l'environnement, et son impact sur le développement de l'enfant, tel que Winnicott s'y attache, par exemple peut parfois paraître contradictoire avec l'investigation du monde interne. Je pense à ses réserves vis-à-vis de la théorie kleinienne. Or l'investigation du monde interne est la voie d'accès à la sexualité infantile.

L'évènement devient créateur dans une cure si le processus analytique permet de l'inscrire dans une temporalité et d'être entendu dans la dynamique interne du patient. Il peut révéler des mécanismes jusque-là invisibles et permettre de se défaire de représentations acquises. Il peut révéler des mécanismes psychiques et des événements dans le transfert, dont la nature est bien différente : il s'agit alors de le repenser à la lumière de la sexualité infantile et de levées de refoulement. L'évènement devient alors créateur d'événements.

Ce qui fige l'évènement, l'empêche d'être accueilli et fécond, est de l'installer dans une causalité ou le fixer arbitrairement, à un futur établi d'avance, ou encore nous empêtrer dans un rapport historique et objectif. Rapport, derrière lequel se cache toujours la réalité psychique, inconnue.

Or nous savons que le propre d'une cure, comme de l'évènement psychique va être l'ouverture sur l'inconnu.

« Ca m'est tombé dessus. Je ne l'aurais jamais imaginé. »

---

4. Freud S., *La naissance de la psychanalyse. Lettres à W. Fliess, 1887-1904*, PUF, 1956.

5. Freud S. (1919), « Introduction à la psychanalyse des névroses de guerre », *Résultats, idées, problèmes*, T1, PUF, 1984.

C'est ainsi que Marthe inaugure sa première séance. Elle est l'une de mes premières patientes, et malgré les années et le peu de notes, j'ai tout de suite pensé à elle, quand Jean-Michel Lévy m'a proposé cette conférence, il y a deux mois. Ce mot événement raisonnait, sans trop savoir pourquoi.

Élégante, impeccablement maquillée, elle se tient là, suspendue, raide...

Elle a dû être très belle, pensais-je aussitôt. Pas une larme malgré ce qu'elle évoque, pas une émotion. Un vide ou plutôt un abîme la caractérise.

En l'écoutant, me vient en boucle, cette première phrase de Paul Claudel dans *L'échange*, « La journée qui passe et qui dure jusqu'à ce qu'elle soit finie<sup>6</sup>. »

Je suis moi-même surpris par la réminiscence de cette réplique. Dans la pièce, le personnage n'a rien de mélancolique. Louis Laine, indien d'Amérique, se délecte de sa toute-puissance.

« La journée qui passe et qui dure jusqu'à ce qu'elle soit finie. » Cette réplique s'accorde pourtant, avec ce que me livre Marthe : rien ne se passe pour elle depuis plusieurs mois, elle reste chez elle, le regard dans le vide ou parfois sur des photos. Son mari l'a quittée et demande le divorce. Il part pour une jeune femme de vingt ans sa cadette. « Elle pourrait être notre fille » me dit-elle.

« Notre fille ? S'agirait-il de la nôtre ? Première manifestation du transfert, contre lequel je me défends : « Cette femme n'est pas loin d'avoir l'âge de ma mère » deuxième manifestation de mon contre-transfert.

« Ca m'est tombé dessus... »

Elle ne comprend pas très bien pourquoi la psychiatre lui recommande un travail analytique.

Ça aussi semble lui tomber dessus.

Elle n'a rien à dire, son mari est parti, ne veut plus d'elle, elle est seule et elle n'a envie de rien. Elle est trop vieille pour refaire sa vie, d'ailleurs elle n'en n'a aucune envie. « Il a emporté avec lui ma force de vie, ça m'est tombé dessus ».

À mes quelques questions, Marthe répond froidement et de manière lapidaire.

Je ne croise quasiment jamais son regard.

L'évocation de l'enfance est si succincte que je n'en retiens rien, Marthe ne se laisse pas interroger « puisque sa vie », répète-t-elle « était rangée et sans histoire ».

Cet événement catastrophique n'a aucune origine. Elle n'a rien vu venir...

« Elle était l'épouse de cet homme, ils ont eu un fils unique émigré récemment en Australie. Fils aussi sans histoire qui lui recommande de refaire sa vie. Il ne comprend décidément rien. Il est trop jeune. Et d'ailleurs il n'y a rien à comprendre. »

« Mon mari m'a détruite et anéantie, tout était sans histoire, avant cette fille. J'étais à sa merci, il aurait pu faire de moi ce qu'il voulait. Je réalise que je n'étais peut-être rien. J'ai toujours pensé que nous vieillirions ensemble ».

Ce terme « sans histoires » répété abondamment durant cet entretien, m'interrogeait. Indifférente à mes questions, mon silence se muait au fur et à mesure en sidération. Marthe me faisait vivre l'attente et la sidération, comme elle-même semblait sidérée et attendre son mari.

Du coup, je me surprénais à être à l'affût de l'histoire ou d'une biographie.

Une suite d'événements aurait pu me laisser construire un scénario fantasmatique et inconscient. Mais Marthe restait silencieuse ou répétitive. Je ne pouvais pas l'imaginer. Il y avait juste cet événement : une femme abandonnée par un homme, au crépuscule de sa vie, et « la journée qui commence et qui dure jusqu'à qu'elle

---

6. Claudel P. (1894), *L'échange*, Folio, 2011.

soit finie » comme des séances qui se répéteront au fil des mois de manière identique. La Marthe de Claudel dans *L'Échange* est vendue pour quelques dollars. La Marthe que je recevais se sentait sacrifiée sur l'autel de la jeunesse. J'avais l'évènement, tel que Marthe le relatait, mais je savais bien qu'en histoire comme en psychanalyse, comme au théâtre, l'évènement a des ramifications qui vont bien au-delà de la temporalité qui le constitue. Il a des ramifications avant et se poursuit après. La révolution française ne se résume pas à la prise de la Bastille. Mais cet évènement a bouleversé l'histoire, comme l'abandon de Marthe pouvait avoir bouleversé sa vie. Sauf que pour elle l'évènement évitait l'histoire.

Marthe était prise par surprise. Cette surprise bouleversait son monde, la question allait être de savoir si l'évènement allait pouvoir se temporaliser et s'articuler à son histoire.

Face à la répétition, au mortifère comme probablement je vous le fais vivre actuellement, je me créais des événements internes en mettant en contact Marthe et le théâtre.

Le vide, l'abîme me faisaient craindre une forme de mélancolie. J'entendais Phèdre face à Hippolyte, en écoutant Marthe.

« Le jour n'est pas loin qui de ma mort encore doit le rendre témoin », plus loin « Eh bien connais donc Phèdre et toute sa fureur, j'aime ». L'amour et la mort se côtoient mais ne peuvent s'intriquer<sup>7</sup>.

Phèdre sort de la mélancolie par le meurtre. Amoureuse d'Hippolyte, son beau-fils, puis repoussée, elle l'accuse de viol. Thésée, père d'Hippolyte le condamne à mort. Phèdre revient à la mélancolie, et retourne ce meurtre en suicide.

Marthe s'accrochait à l'évènement avec fureur, au point que la fureur, elle, n'apparaissait pas.

Les séances, relatives aux plaintes et à sa passivité à propos du divorce, ne lui permettaient même pas de diriger sa destructivité ailleurs que sur elle-même.

Toutes mes tentatives de construction ou d'interprétation, étaient balayées d'un revers de main ou plutôt par un silence méprisant. Marthe me faisait-elle vivre le mépris qu'elle ressentait des hommes et de son mari en particulier ? Comme le fils, J'appartenais au monde des hommes qui ne comprenaient rien. Je redoutais comme Hyppolite la condamnation à mort par le père, en me vivant comme un mauvais analyste auprès de cette femme.

Comme Phèdre, Marthe transformait l'évènement, l'amour ou l'abandon, en fait établi, immuable, par son impossibilité à accéder à une trame annonciatrice, par son entêtement à le fixer et à lui refuser tout avenir, toutes deux, cultivaient à mon sens une pure culture de pulsion de mort : ne plus naître à la suite de l'évènement et ne plus s'accrocher à des possibles.

La répétition « pourquoi ça m'est tombé dessus, tout était sans histoire », l'effondrement qu'elle reliait à l'abandon du mari étaient le motif de notre rencontre. C'était aussi le choix de cet évènement actuel qui la faisait s'engager dans une cure, marqué par une grande régularité et une grande ponctualité. Accueillir cet évènement dans le transfert, certes mais tant que le fantasme faisait de moi son fils, (fils face à une mère qui a dû être belle), fils dont l'inceste pouvait le conduire à la mort, comme Hyppolite, prisonnier de l'évènement, doublé d'une représentation but qui voulait qu'elle se dégage au plus vite de l'emprise affective du mari, je faisais partie des hommes qui ne comprenaient rien. Tout cela ayant comme conséquence d'éviter le sexuel. La référence au sexuel qui est au centre de la question de l'évènement traumatique constituait un point aveugle de part et d'autre : la question de la séduction d'une femme jeune, voleuse de mari, de l'homosexualité féminine afférente, le masochisme et tout ce qui organisait la névrose, restaient silencieux grâce aux ruminations de Marthe. Elle devait, selon l'expression de Freud, rester fixée à cet évènement traumatique.

---

7. Racine J. (1677), « Phèdre », *Œuvres complètes*, « La Pléiade », 1931.

À la différence de l'historien, l'analyste n'a pas à interroger le bien-fondé du choix de l'évènement du patient pour en faire une analyse. Il n'en a aucune trace objective. Je notais que l'évènement de Marthe recouvrait le temps, le saisissait dans une contraction, à la façon de la fameuse photo d'Hitler. Tout était contenu dans l'évènement qu'elle me présentait et donnait à la tonalité de sa vie : une position d'attente et de nostalgie. Du coup, je réalisais qu'elle n'avait probablement pas attendu après le départ du mari, pour se vivre dans cette position.

L'objet interne, perdu de la mélancolie me devenait enfin mystérieux. Marthe sans histoire cachait une autre histoire, un autre évènement auquel elle s'accrochait, évènement qui ne faisait pas histoire, évènement clivé, porteur d'une histoire qui ne disait pas son nom.

J'acceptais enfin cette position d'attente, en vue d'accueillir autrement l'évènement présenté et renoncer à le comprendre pour pouvoir l'analyser.

Je fis silence, je regardais Marthe.

« Il parut alors une beauté à la cour... »<sup>8</sup>. Cette première phrase de la princesse de Clèves me vint. Elle crée un effet d'attente et insiste sur le visuel. Ce fut aussi ma façon de ne pas rester fixé à la phrase mélancolique en boucle : « La journée qui commence et qui dure jusqu'à qu'elle soit finie » et de « m'ouvrir à la rêverie. »

La formule est impersonnelle : « il parut une beauté à la cour », donne une tournure de contes de fées qui prolonge le mystère sur l'identité du personnage. Il s'agit de faire rêver le lecteur, rêver plutôt qu'être condamné à une excitation sans possibilité de transformation.

Le verbe, ne se faisait pas chair, les mots de Marthe ne s'ajustaient pas au corps silencieux et figé. En revanche, le corps de Marthe m'apparaissait tout entier comme un symptôme sans paroles. Corps répétitif, rigide, investi dans l'apparence mais non investi en libido.

Pour Winnicott, c'est la mère en premier lieu, puis d'autres personnes de l'entourage qui renvoient l'un à l'autre l'articulation du corps au ça. Il y a un ça dans l'appareil psychique mais aussi derrière le corporel<sup>9</sup>.

Freud en 1927 dans « Le moi et le ça » nous dit que le moi dérive des sensations corporelles à la surface du corps et que celui-ci est un représentant de l'appareil mental. « Le moi est avant tout un moi corporel, (...) le corps propre est avant tout à la surface de celui-ci, c'est un lieu d'où peuvent partir en même temps des perceptions internes et externes »<sup>10</sup>.

Le corps de Marthe se dérobaux mots ou au silence affiché. Il faisait évènement, sens, dans le processus de la cure.

Ses mouvements mélancoliques pouvaient me laisser penser à des affects en creux, un corps qui s'absente, notamment au temps.

Je restais suspendu à la surface de ce corps, à tous ses artifices féminins, pour contrer un sentiment d'égarment qu'elle me faisait vivre dans ce moment de cure : son maquillage impeccable, le même tailleur droit, le même vernis à ongles assorti au tailleur.

Cet égarment se manifestait aussi par le fait que je ne retenais plus rien des séances et n'entendait plus ses mots. Quel corps perdu s'incarnait en moi ? « Les retombées narcissiques du transfert » dit Catherine Chabert, « l'excès d'excitation apparaissent autant d'indices susceptibles d'être entendus et éprouvés dans l'association spéculaire qui soude l'analyste et l'analysant. La part narcissique du transfert touche au corps de l'analyste dans les déplacements et la déformation qu'il implique. Quels transports ou transferts opèrent d'un

---

8. Mme de Lafayette (1678), « La princesse de Clèves », *Œuvres complètes*, « La Pléiade », 2014.

9. Winnicott D., *De la pédiatrie à la psychanalyse*, Payot, 1989.

10. Freud S. (1923), « Le moi et le ça », *Essais de psychanalyse*, Payot, 1981.

corps à un autre dans les bouleversements des débuts de cure ? On pourrait poser l'hypothèse qu'à ces moments-là, très précisément, la sédimentation des investissements des objets abandonnés, qui sert de prélude au transfert, s'active dans la recherche d'une incarnation qui préserve, dans une même étreinte et le corps et la psyché »<sup>11</sup>.

Notre corps est un indice du contre-transfert, et mon égarement et ma fixation poursuivaient ce mode de communication archaïque, telle que l'identification projective. Marthe me faisait vivre une errance.

Je supposais aussi que j'étais l'objet d'une haine en lieu et place de l'objet perdu. La victime portait aussi le masque de la cruauté, le masochisme qu'elle affichait, sa douleur, pouvaient se déployer en sadisme à mon égard, devant mon égarement.

Mes créations internes : la théorie fondée ou non, le théâtre devenaient ma création d'évènement, ma fabrique d'histoire et ma stratégie de survie face au mortifère.

Une nuit, je rêvais d'elle : je la regardais et elle me parlait. À mon réveil, furieux de ne pouvoir me remémorer le rêve, me vint cette réplique de théâtre : « Celle-là me tue la nuit pendant que les autres m'assassinent le jour... »<sup>12</sup>.

Le personnage, patron juif, maniaque, excédé par les cauchemars traumatiques post-Shoah de son épouse, la rabroue ainsi devant ses employés.

Marthe répéta à la séance suivante : « Je passe mes journées devant les photos, je me regarde et me dis décidément que je me préfère sur la photo qu'en vrai ».

Je me représentais alors Marthe dans cette position figée, face à des photos impeccablement arrangées dans des albums. Pendant quelques instants, les excitations qu'elle m'avait le plus souvent fait vivre se transformaient en rêverie.

« Il est vrai » lui répondis-je « Que les photos ne vieillissent pas ».

Étais-je aussi excédé que cruel comme le patron juif, ou s'agissait-il plutôt, d'ajuster ou de réunir des mots au corps mutique que Marthe me présentait ?

Faire résonner le corps et les mots et transférer quelque chose du soma à la psyché. Marthe présentait la photo, l'histoire et je sollicitais le fantasme.

Les photos ne vieillissent pas et sont statiques tout comme ce que Marthe visait : une cure, un analyste fixe et immobile comme une photo.

Au-delà du deuil, avec son lot de passivité, de dépression, c'est le meurtre que je visais, meurtre qui renverse cette passivité agressive avec le trésor de narcissisme qu'il déploie, meurtre pour que nos espaces psychiques puissent enfin se différencier.

Marthe me fixa longuement, rougit et balbutia quelques mots que je ne pus discerner. Elle quitta la séance sans rien dire de plus. La démarche était chancelante, le corps perdait de sa rigidité, sûrement de sa superbe. J'eus la sensation d'avoir été violent.

Formé au psychodrame, j'avais été sensible à l'idée selon laquelle, l'interprétation dans le jeu relève d'un micro-traumatisme, dans le sens qu'il s'agit de créer un évènement provoquant chez le patient un afflux d'excitation dépassant le seuil de tolérance de son appareil psychique. Plus que l'intensité quantitative, l'association du patient validera l'interprétation. Pour Marthe, j'ignorais si cette interprétation ferait évènement, c'est-à-dire si son arrivée dans le temps de cette cure permettrait une ouverture, une création psychique, une incidence sur le transfert.

---

11. Chabert C., « Le corps de l'analyste », *Le corps de Psyché*, « Petite bibliothèque de psychanalyse », PUF, 2013.

12. Grumberg, J.-C., *L'atelier. Écritures théâtrales*, 1979.

Je craignais aussi un non retour. Peut-être l'espérais-je ? L'agressivité et le dépit sont parties prenantes de l'attachement et des transferts. Je ne sais pas si j'aimais bien cette patiente, comme nous y invite Pontalis, mais elle avait suscité un sentiment d'apparente culpabilité.

Je redoutais que mon intervention ne fasse événement que dans le sens d'un choc traumatique. Marthe, allait-elle figer le temps encore plus, par une nouvelle rupture.

Elle revint et pour la première fois, me rapporta un rêve : « Je suis pieds nus, habillée de guenilles, sur la montagne, j'observe un berger, il tente de rassembler des moutons, j'aimerais l'aider, mais je ne peux bouger. »

Marthe ne pouvait rien dire de son rêve. Elle refaisait le coup de l'événement sans histoire. Après plusieurs tentatives de mise en parcelles du rêve, je proposais une synthèse « il y a sûrement un berger dans votre vie qui essaie, sans succès, de rassembler vos moutons dispersés. » Elle m'interrompit et fit l'association suivante : « La semaine dernière, après votre intervention, j'ai pensé : il exagère, on n'a pas gardé les moutons ensemble. »

À mon tour de rougir. Je me sentais dans un état proche d'inquiétante étrangeté. Cette expression, « on n'a pas gardé les moutons ensemble » m'était familière. Elle provoquait chez moi un état inquiétant, distinct de l'angoisse. Il y avait dans cet état, un retour du refoulé, c'est-à-dire l'arrivée d'un événement qui se rattachait au connu pour moi et à l'intime. Je connaissais cette expression. Utilisée dans ma famille à la génération précédente, elle marquait une identité qui touche à mes origines.

*Heimlich*, c'est-à-dire à la fois ce qui est familier et dissimulé. Ce vécu commun avec Marthe, qui apparaissait m'était sympathique, tout en me plongeant un peu plus, dans une différence de génération, appuyée par ses premières associations du rêve.

Ce qui aurait dû rester caché entre nous, à savoir l'exil et le passage de nos familles sur des terres, qui dans un temps d'histoire avaient été françaises et qui à ce jour ne le sont plus, devenait à la fois familier et se muait en autre chose.

Marthe se trompait : nous avons gardé les moutons ensemble durant ces premiers temps de cure, par le fantasme d'une relation primaire où comme le dit Freud, « Le moi n'est pas délimité par rapport à autrui »<sup>13</sup>.

Marthe avait raison : nous n'avons pas gardé les moutons ensemble car nous risquions de poursuivre ce fantasme. Je pus ainsi me dégager du fils face à sa mère.

La question de l'après-coup apparaissait, doublée de la compulsion de répétition : Marthe, à travers son « sans histoires », en boucle, tentait désespérément de lier l'événement traumatique tout en échouant. Je repensais « celle-là me tue le jour pendant que les autres m'assassinent la nuit », phrase suite à mon rêve, avant cette séance, pouvait lui être restituée : « Marthe se tue le jour pendant que son histoire l'assassine la nuit. »

Le corps et les mots de Marthe faisaient sens : symptômes répétitifs, soit dans sa tentative de maîtrise du traumatisme soit au service de la pulsion de mort.

Ce qui jusqu'à présent n'était pas symbolisé, revenait dans la réalité de la séance. Je touchais un peu plus dans l'intime, l'objet sans vie et animé à l'intérieur de Marthe.

L'inquiétante étrangeté renvoie un état très précoce des relations enfants adultes, elle émane écrit Freud « de complexe infantile refoulé : complexe de castration, fantasmes liés au corps maternel, ou bien lorsque de primitives convictions surmontées semblent de nouveau être confirmées. »

Je répétais les moutons... Et laissais raisonner en moi « je suis pieds nus, » déformation de « je suis pied-noir... »

L'interprétation suivante me vint : « Vous pourriez imaginer que nous n'avons pas gardé les cochons ensemble, mais que peut-être nous avons gardé et nous gardons les moutons ensemble ».

---

13. Freud S. (1919), *L'inquiétante étrangeté et autres essais*, Gallimard, 1985.

Cette interprétation visait au-delà de la résistance au changement, les transferts, points aveugles et refoulés entre nous. Mon malaise avait permis cette interprétation, malaise lié à une perception de quelque chose d'identique telle que je l'expliquais précédemment.

Dans son rapport sur l'interprétation, « Patients et interprète », Emmanuelle Chervet s'appuie sur Michel de M'Uzan pour décrire « Des états en séance où la régression formelle s'accroît chez l'analyste jusqu'à permettre l'irruption d'images sur le mode hallucinatoire, dotés de conviction en identité de perception. Cette régression permet d'aborder un contenu que l'auteur considère comme appartenant aux patients, le travail de liaison donne ensuite accès au souvenir historique qui lui correspond, développant ainsi l'idée d'un inter-prêt psychique. »

On peut penser que je m'infiltrai dans la voie du traumatisme et de l'événement historique, pour mettre en suspens, la question du sexuel chez cette femme, avatars du contre-transfert inaugural un fils et sa mère. Cela se traduisait par l'évitement des cochons et des cochonneries qui s'ensuivent, de la femme pieds nus c'est-à-dire dénudée, excitante et érotique. Refoulement salvateur, puisque Marthe pouvait protester et répéter sans cesse : « l'Algérie c'est fini, c'est fini depuis 40 ans ». À cet instant, l'expression très discrète d'un accent pied-noir, qui avait participé au sentiment d'inquiétante étrangeté m'apparut.

La négation de Marthe, inaugurait un autre type de rencontre. Le rêve frayait la voie vers la conscience à une histoire traumatique avec comme condition que cela puisse se nier. Il s'agissait bien du refus d'une affirmation déjà énoncée. L'Algérie c'est fini... et ça continue...

Le déni allait enfin nous permettre d'ouvrir d'autres points quant à l'aspect pulsionnel, la question du dedans/dehors, non pas comme dit Freud dans son texte « de trouver dans la perception réelle un objet correspondant au représenté mais de le retrouver, de se convaincre qu'il est encore présent » et enfin de relier cette question « inclusion dans le moi-expulsion hors du moi » au conflit de la pulsion de vie/pulsion de mort.

Marthe poursuivit : « Je suis née en Algérie. Je suis la fille d'un administrateur des colonies, disparu lors du tremblement de terre d'Orléans-ville en 1954. »

J'entendais dans la froideur du ton une distance digne d'une coupure de presse.

L'évènement était là, brut, sans analyse ni commentaire à l'image d'un flash d'une dépêche d'agence. Il ne me semblait prendre sens que pour mieux le conserver pour elle-même et ne m'était pas adressé, à moins qu'il ne me fût encore adressé comme si j'avais vécu avec elle cette situation et que le sens allait de soi. L'évènement rapporté était aussitôt annulé et revenait sans histoire.

Derrière l'évènement traumatique, se cachait le secret du fantasme et du désir sexuel infantile. Désinvestir l'évènement dans la cure était le moyen de poursuivre le refoulement du fantasme.

« Ça, lui dis-je, c'est l'évènement terrible que vous avez vécu, mais au-delà, il y aurait l'histoire d'une petite fille pieds nus, pied-noir qui ne peut ni être berger, ni aider le berger à rassembler ses moutons ni même bouger ».

Vous avez probablement entendu mon lapsus, berger au lieu de bergère, ainsi que la combinaison du conditionnel et du présent, plutôt que celle du conditionnel à l'imparfait.

Les historiens et psychanalystes ne conjuguent pas les mêmes temps.

Cette intervention visait une associativité opposée aux défenses d'annihilation de l'évènement psychique via la rumination ou la mise en avant du scoop dans une tentative de me maîtriser.

L'accès à la conscience de l'évènement n'est pas simplement une remémoration ou un déplacement de la représentation vers la conscience, c'est une réorganisation de son investissement pulsionnel.

Via la coupure de presse, Marthe ne se contentait pas de se couper de l'évènement passé, mais de l'affect, dans l'actualisation de la cure et dans l'expérience vécue alors même que le rêve, lui, laissait déployer le fantasme qui s'y attachait.

Tout comme l'événement ne fait pas l'histoire, la remémoration ne fait pas la cure. La suite de cette cure me fit entrevoir combien Marthe avait modelé le choix de cet événement dans son passé, le tout au service du transfert du moment. Les historiens d'ailleurs seraient d'accord avec les psychanalystes sur le point que l'événement rapporté est fonction de ce qu'on veut bien lui faire dire. Ce rêve de transfert me plongeait dans la question d'être le père qui rassemble les moutons et en même temps est empêché de le faire.

Lors de ce tremblement de terre, Marthe fut saisie d'effroi par les hurlements de sa mère, en chemise de nuit au milieu des décombres. Son père parti pour porter secours aux blessés, laissant sa femme hurlant avec sa fille. Marthe tenta de rejoindre son père, mais il la renvoya auprès de sa mère. Il fut pris dans une seconde secousse et ne revint jamais. Marthe ne gardait aucun souvenir de cette attente. Le traumatisme inaugural, selon Freud, est la perception de la castration.

Mon égarement décrit lors des séances précédentes prenait sens dans une scène concrète. On peut émettre comme hypothèse que le moi de Marthe s'est clivé sous la pression de cet événement traumatique, le clivage ayant été l'ultime moyen de ne pas sombrer mais au prix de troubles sévères à venir, qui l'amèneront à l'analyse.

Freud dans « Analyse finie et infinie » considère que la présence de clivage est de mauvais augure dans une cure, sauf lorsqu'on peut les rapporter à un traumatisme historique, qui permet de modifier le choix qui s'était fait au moment du traumatisme initial<sup>14</sup>.

Nous voyons d'ailleurs bien là, comment l'évènement fait en quelque sorte régulièrement retour dans la pensée freudienne. Le second mouvement freudien de 1905 à 1920, pendant lequel Freud va exposer le développement sexuel infantile et élaborer sa métapsychologie avec la théorie de la libido, rappelle en outre que tout évènement traumatique a maille à partir avec les fantasmes inconscients et la réalité psychique interne.

La réalité psychique de Marthe put enfin se déployer sous le sceau du fantasme inconscient, lui-même antécédent à l'évènement rapporté, révélé grâce à lui.

Si dans un premier temps, cette révélation a permis le passage de cet événement à une historicité, par une synthèse qui relève davantage du travail du moi, le second temps a consisté à le repérer comme une force agissante et comme un représentant de toute sa vie pulsionnelle. Ce repérage à travers le souvenir, l'oubli et la remémoration. L'évènement fait écran.

La réactualisation permit d'accéder à un réinvestissement des objets.

À travers ces évènements rapportés, Marthe condensait toute la suite de la cure, du fantasme et du jeu des identifications qui l'organisait : le deuil du père, avait été toujours présent à bas bruit mais jamais mentalisé, tout comme la question de l'enfance en Algérie à laquelle elle n'avait jamais réellement renoncé en gardant ses origines secrètes.

C'est un cercueil sans corps, que Marthe, enfant, avait suivi lors des obsèques du père, alimentant le clivage quant à la mort du père. « Il repose quelque part au chaud de cette terre d'Algérie, qu'il avait tant aimée... », me dit-elle un jour. Au-delà de l'aspect conventionnel de cette tournure, cela put être entendu comme la poursuite du clivage 50 ans après la mort du père.

Le deuil du père prit enfin la forme d'un réinvestissement détail par détail de l'objet perdu, puis désinvestissement. Elle put du coup se confronter réellement à la question de l'absence dans la réalité, plutôt que de conserver une espèce d'icône ou de représentation figée.

La passion pour le père, « grand administrateur des colonies », avait immobilisé ses investissements et l'avait fixée dans une position de petite fille, voire de poupée, avec comme bénéfice, l'évitement de l'ambivalence. Ce fut un deuil où l'intensité de l'investissement, put enfin être remaniée.

---

14. Freud S. (1937), « Analyse avec fin et analyse sans fin », *Résultats, idées, problèmes*, T2, PUF, 1981.

Apparut enfin un père dont elle avait le sentiment qu'il méprisait les femmes et qui maintenait à toute force le monde des femmes distinct de celui des hommes. L'évènement rapporté (une petite fille renvoyée par son père pour rester près de la mère) n'étant qu'une répétition de mondes qui ne se rencontreraient pas, le père et la mère, l'Algérie et la France, elle et son propre mari, et bien sûr elle et moi les premiers temps de la cure.

« Mon père me disait que la France ne comprenait rien à l'Algérie, qu'on allait perdre ce territoire si ça continuait alors qu'on aurait pu être comme le Canada. Les pieds noirs, comme ma mère, étaient des imbéciles, accrochés à leurs petits privilèges. Ils faisaient avec ce pays comme des petits copropriétaires d'un immeuble, traitant les arabes en locataires. Il hurlait : des énarques parisiens lui avaient envoyé une stagiaire femme, pour l'accompagner dans les douars qu'il administrait. « Comment veux-tu qu'une femme soit crédible auprès des arabes, une femme à cheval je vais être ridicule... »

Elle aussi s'était traitée comme les français traitaient les arabes ; se vivant locataire de sa propre vie, du mari, maltraitée par un copropriétaire, dans l'espoir qu'un grand administrateur des colonies reviendrait.

Elle n'était jamais montée à cheval, monter à cheval, diriger sa vie étaient réservés aux hommes, et elle était restée loyale à ce père tout en le haïssant. Le masochisme féminin avait fonctionné à plein avec son mari dans une position de petite poupée soumise.

Ses études d'arabe classique, jamais utilisées professionnellement, étaient restées au service du rêve du père d'une Algérie plurielle.

Derrière le discours sur l'Algérie, que les français n'avaient pu coloniser, qu'en asservissant les indigènes, c'est-à-dire en ne rendant fécond ce pays que pour servir leurs propres intérêts, Marthe témoignait de l'impossibilité à fantasmer une scène primitive féconde. Une mère, « petite infirmière » bourgeoise, alsacienne d'origine, mariée au père pour servir les intérêts des deux familles. Un père incapable de coloniser et d'administrer une pied-noir imbécile...

Les évènements d'Algérie ne faisaient que nier l'évènement qu'avait été la guerre d'Algérie, comme Marthe pouvait nier toute sexualité, sans histoire...

À l'ombre du père, put advenir la mère et tout le jeu des identifications. Après tout, finit-elle par me dire, je n'ai pas mieux fait qu'elle professionnellement.

La mère que Marthe me présentait toujours, était une femme froide, fade et impeccable. Mère qu'elle opposait aux bonnes arabes qui lui faisaient goûter clandestinement la nourriture piquante algérienne dont elle se délectait. Des bonnes qui lavaient aussi ses draps en cachette, pour cacher l'énurésie, partager le secret et protéger une fillette aussi excitée qu'agressive vis-à-vis d'une mère lointaine, à la nourriture fade et un père toujours en mission. « Sûrement une certaine manière d'être dans les bleds avec lui » me disait-elle.

Marthe se présentait dans une position schizo-paranoïde : la bonne mère incarnée par les bonnes algériennes, que le père à travers son amour pour l'Algérie désignait, mais mère infécondable par la France, opposée à une mère française, froide, imbécile à mépriser.

Le changement avait pu s'opérer dans ma pensée et dans mon écoute depuis le rêve et grâce à ce signifiant formel qu'avait été l'accent pied-noir.

L'avènement de l'évènement, qui jusqu'à présent faisait vivre Marthe sous la dictature de la répétition, me permit aussi de me dégager de cet évènement, certes porteur de l'histoire infantile, probablement déformée et actualisée mais aussi comme formation de compromis dans la vie interne de Marthe. Le traumatisme prit alors seulement valeur d'évènement pouvant par la suite être distingué comme émanant de la réalité psychique.

La fluidité et la capacité associative de Marthe finirent par me surprendre, les silences n'étaient plus persécutant pour l'un et l'autre. La capacité à être seule, décrite par Winnicott, pouvait enfin se déployer, du coup la rêverie n'était plus sous la coupe de l'évènement historique, mais les évènements historiques purent se muer

en souvenirs écrans, en ce sens qu'ils se rattachaient à des souvenirs antérieurs, dont le souvenir était refoulé. Cela permit d'autant plus l'articulation au fonctionnement et aux fantasmes de Marthe.

Le jeu de la bobine liée à l'absence de la mère est analysé par Freud sous deux axes : d'une part via une répétition désespérée de maîtriser le traumatisme de l'absence avec le risque de débordement d'excitation, via le jeu et d'autre part comme une vengeance adressée à l'objet par retournement ; il s'agit de faire subir ce que l'on a soi-même subi. Du coup le déplaisir peut s'intégrer ou permettre une subjectivation dans un registre sadique.

Marthe avait pu me faire vivre ce jeu au début de la cure, présente et absente comme elle se montrait, me laissant tout à ma rage, rage dont elle se débarrassait sur moi, en étant à la fois cette mère impeccable mélancolique et à la fois ce père méprisant.

À la suite du départ du mari, elle avait incarné la folie de la mère, folie qu'elle relia dans un premier temps au tremblement de terre et au fait que le père l'avait renvoyée prendre soin de la mère.

L'échange de Claudel prit alors un autre sens : ce n'était pas tant l'histoire d'une femme vendue pour quelques billets ou sacrifiée sur l'autel de la jeunesse, mais une petite fille chargée de rester près de la mère et sacrifiée dans ses désirs œdipiens. La nourriture piquante des bonnes arabes était interdite. Le fantasme œdipien d'être ainsi désirée et fécondée par le père enseveli sous les décombres d'Orléans-ville en 1954.

Cela la conduisit à un retour dans le corps de la mère, jusqu'à l'incarner mélancoliquement. Un corps pour deux : Marthe colonisait le corps de sa mère signant une séparation impossible. Ce corps colonisé, répondait à l'injonction du père tout en servant son fantasme incestueux.

L'événement put alors s'entendre pour moi d'un point de vue économique, le tremblement de la terre mère put se transformer de manière plus archaïque en une mère qui ne tenait pas de barrière pare excitante protectrice défaillante, l'effraction, le débordement et la détresse, que cela émane de l'interne ou de l'externe ravivait la question de la perte et le lien à l'objet.

C'est du côté de la mère morte, telle que Green a pu la conceptualiser, que pour ma part je continuais à quitter le théâtre et l'Algérie.

L'histoire put enfin s'articuler avec le présent, son silence sur l'Algérie avait été pour elle, à la fois une façon de cacher le secret de l'inceste, traduite, comme elle me le disait elle-même, comme une façon d'éviter la culpabilité liée selon elle à faire partie des oppresseurs. « On ne peut se plaindre d'un exil d'un pays qui ne nous appartient pas ». J'avais été tenté de lui dire que ce pays lui appartenait, même si elle n'en était pas copropriétaire, comme son père le disait. Mais l'histoire de ma famille me rattrapait, je craignais d'être piégé dans le débat historique et je me taisais.

Le renoncement au lien incestueux semblait s'exprimer à travers ces quelques mots : elle n'était plus la propriétaire de la mère à la faveur des multiples départs du père.

Elle affronta le divorce et put renoncer à sa maison une troisième fois. Mais elle put, ce coup-ci, en retirer ce qu'elle estimait lui revenir de droit. « Vous comprenez, si on lèche une femme à mon âge, il faut bien qu'on en paye le prix ».

Le lapsus signa quelque chose de l'humour et le rire qu'il déclencha de part et d'autre me permit de penser qu'il y avait là aussi un événement dans la cure qui allait ouvrir sur autre chose. Le silence de l'histoire, l'avènement de l'événement et la déception liée à l'histoire ne suffisait plus.

En même temps, le rire par cette connivence mettait à nouveau le sexuel du côté du clivage, comme un tableau exposé dont l'éclairage trop violent, nous le rendrait invisible.

Si je voulais lécher Marthe, il me faudrait en payer le prix...

En même temps, mon silence quant à la question de l'exil et la fin d'une nostalgie silencieuse, le travail de construction qui avait contribué pour beaucoup à une causalité en lien avec l'événement et la temporalité, put

être mis de côté au profit des théories sexuelles infantiles, à bas bruits, l'illusion narcissique infantile et œdipienne, la différence des sexes, le berger put se muer en bergère. Les pensées prirent le pas et un travail de liaison put advenir.

D'autre part, l'humour signait aussi un assouplissement du surmoi, les imagos s'étaient modifiés au cours de la cure par des jeux d'introjection et de projection. Marthe semblait investir le monde, les tailleurs prenaient une couleur plus vive, alors qu'en même temps j'étais apaisé pendant les séances. Elle put sortir de son isolement et réinvestir la vie, espérer un heureux événement de son fils et de sa belle-fille en Australie. Elle pouvait s'imaginer les rejoindre et porter un petit enfant dans ses bras.

Après quelques temps, Marthe me dit qu'il était temps pour elle de prendre, je la cite « son indépendance vis-à-vis de son analyste. Elle pourrait vivre sans moi et elle ne doutait pas que je pourrai vivre sans elle. »

La guerre, les guerres étaient terminées. Curieuse fin, mais je ne doutais pas qu'elle allait enfin rêver d'une autre histoire.

« Barka, » me dit-elle à la dernière séance. Pour la première fois Marthe utilisait un mot arabe, barka signifie à la fois « ça suffit, » écho de l'analyse infinie, écho d'une bonne à la nourriture trop piquante, et à la fois « cela est béni », écho de l'analyse finie.

*Samedi 19 mai 2017*

# *L'attente flottante*

*Solange Carton*

Clara revient. Après deux ans d'analyse elle était partie en Amérique du Sud, au pays d'origine de son mari. Au téléphone elle me dit qu'elle est rentrée depuis trois ans, a pensé à l'analyse toutes ces années.

Parmi les souvenirs qui me reviennent, j'en détache deux :

– Le premier : lorsque nous nous sommes quittées, sur le pas de la porte, elle avait gardé longtemps ma main dans la sienne, et, me remerciant en pleurant, elle dit ces mots : « je n'ai pas réussi à faire ce que vous attendiez de moi, parler librement, dire ce qui vient ».

– Le deuxième, quand un jour elle était entrée dans ma maison (où il y a mon cabinet) par la porte privée (le portail d'entrée pour les patients était encore fermé) et s'était installée dans la salle d'attente.

Ce premier jour, je descends à mon cabinet... et la « retrouve » là. « Vous vous seriez attendue à ce que je sonne ; j'ai repris mes habitudes... » Elle me parle de ces mots quand nous nous étions quittées, cette impossibilité à « librement associer » ; elle y a pensé beaucoup, elle veut cette fois y arriver, et a peur de ne pas « être douée » pour ça...

Les deux constituants de la règle fondamentale, la libre association et l'attention flottante, sont susceptibles de devenir des idéaux surmoïques de l'analyste. Le terme d'« attention en égal suspens » apparaît pour la première fois en 1912 dans « Conseils aux médecins »<sup>1</sup> et indique de ne pas sélectionner un morceau de matériel selon ses attentes ou ses inclinations, méthode grâce à laquelle l'analyste devrait pouvoir réussir à s'abandonner pleinement à « sa mémoire inconsciente ». Il n'empêche que, comme l'association libre, idéale et impossible, l'attention dite flottante est asymptotique, et infléchie par un ensemble de représentations-but. À commencer par la première, rendre conscient le refoulé, l'assèchement du Zuyderzee ou encore celle de l'attente de l'événement psychique... Celle de ne rien attendre, dans la séance, pourrait en être une.

Le renoncement aux représentations-but « que nous connaissons » est d'abord « prescrit » dans la méthode d'analyse du rêve<sup>2</sup>, pour que se libère la force des représentations inconnues - ou, dit Freud, « selon l'expression moins précise : inconscientes »<sup>3</sup>. Le terme de représentation d'attente y apparaît aussi, notamment dans le traitement du rêve par le préconscient, canalisant une part de son énergie « sous forme d'attention envers l'excitant ». Ainsi, « chaque rêve *éveille* ». Dans la cure, le refoulé inconscient, tout comme la matière du souvenir, inconnaissable en soi, se fait connaître par ses représentants, créés par la langue et que la langue « capture » ; mais aussi par la sensorialité de cette langue, ses tonalités, rythme souffles et retenues. Elles « soufflent » à l'analyste des représentations d'attente, dont l'usage est décrit par Freud en 1910 : en regard du modèle ancien où on forçait aux retrouvailles de l'événement, « nous donnons au malade la représentation d'attente consciente, à la ressemblance de laquelle il décèle chez lui celle qui est inconsciente, refoulée »<sup>4</sup>. En 1912 il précise que « ce ne sont justement pas les seules représentations d'attente conscientes, mais aussi celles qui sont tenues en réserve ou inconscientes » qui instaurent le transfert<sup>5</sup>. Nous savons que dans les premières

---

1. Freud S. (1912), « Conseils aux médecins sur le traitement psychanalytique », *OCF XI*, PUF, 1998, p. 146.

2. Freud S. (1900-1930), *L'interprétation des rêves*, PUF, 1967, p. 447-452 et 489 pour la suivante.

3. Cette « expression moins précise », qui ouvrira sur la question de la communication d'inconscient à inconscient.

4. Freud S. (1910), « Les chances d'avenir de la thérapie analytique », *OCF X*, PUF, 1993, p. 64.

5. Freud S. (1912), « Sur la dynamique du transfert », *OCF XI*, PUF, 1998, p. 109.

même, dès et avant le premier entretien, se glisse cette part d'inconscient, ce qui résonne avec le danger de pulsion non connu attaché au danger de réel connu, que Freud souligne en 1926. Il a mis ici en relation l'angoisse et l'attente, caractérisées par l'indétermination et l'absence d'objet. Lorsque l'angoisse trouve un objet, elle devient peur<sup>6</sup>.

Josef Ludin, l'année dernière nous a parlé de l'angoisse d'attente, il disait : « L'attente [...] se répète à chaque séance à nouveau. Elle est plus ou moins accompagnée par une angoisse, souvent latente et à peine vécue. Elle saisit les deux protagonistes, l'analyste et l'analysant ».

L'attente théorique de l'événement trompe l'angoisse ; l'actuel de la séance aussi, l'écoute flottante, mais active, qui consent à se laisser prendre, aux mots, et aux images.

L'analyste y devient guetteur ; de cette sorte d'éveil qui laisse « également » flotter ses antennes, vers le discours du patient, vers son discours intérieur.

Clara me dit à la fin du deuxième entretien que souvent dans sa vie « elle s'accroche », et puis, parlant de sa mère, que celle-ci n'est pas « en terrain conquis ». La partie s'ouvre. Dans un début d'analyse chacun pourrait dire à l'autre : « Vous ne savez pas ce qui vous attend ». Et puis elle me parle des mots qui se sont faits de plus en plus rares de son père, diagnostiqué mélancolique, qu'elle cultive comme des trésors. J'entends qu'il ne faut pas que je les lui prenne, « assèche ».

Lise s'adresse parfois à ma personne dans la séance, et souvent au retour des vacances : « Je vous le dis à vous Solange Carton ». Mais c'est aussi pour sortir de l'attraction vers ses objets internes où l'a conduite son discours. Des séducteurs il y en eut dès les premiers entretiens, une première figure d'enfance d'un adulte en érection devant les petites filles, qui les photographiait nues, puis le père. Le père, elle finit par un jour l'accuser et veut qu'il avoue. Il s'était écrié : « J'ai touché ton frère tant que tu y es ! » Elle dit : « Je ne vois pas pourquoi il a dit ça ; il n'y a aucun rapport entre mon frère et moi ». Je suis catastrophée et me sens très coupable d'en être arrivée à ça après tant d'années.

Je voudrais orienter mon propos vers un point de « fuite » pris dans un premier « acte », qui donne le titre à ma conférence. C'est la première séance de Lise, quand elle est debout elle s'empare d'une carte postale dans ma bibliothèque et s'écrie : « J'ai la même chez moi ». Je suis « saisie ». Mais que saisit-elle, que nous aurions en commun ? Et elle, est-elle saisie là d'inquiétante étrangeté ? Je ne saurais le dire, il me semble que c'est plutôt la jubilation qui l'emporte.

Cette image, c'est un tableau attribué à Ambrogio Lorenzetti, emporté de la Pinacothèque de Sienne. Elle représente un lac – ou une mer – une petite barque qui flotte dessus, qui mord sur le rivage ; en face un château – surtout représenté par sa tour -, sur une terre en égale proportion à la mer. J'hésite parfois à décider de l'aube ou du crépuscule, le plus souvent je tranche pour le crépuscule. En fait je ne me pose pas souvent la question. C'est la plus parfaite immobilité, comme capturée, mais qui contient tous les mouvements possibles. Bien sûr sous la mer, et dans le château, à la fois dans l'attente que les figures s'y animent et dans le savoir que « ça y est déjà », ça se passe. Non pas dans l'attente du lever du rideau, il est déjà levé, sur les personnages en quête de visibilité.

L'image dont se saisit Lise au début n'est pour moi que l'espace d'un rêve, comme cette historienne que le tableau fait rêver, et qui dit éprouver « quelque hésitation à le convertir en terme de réalité », à le localiser sur une carte et trouver son nom<sup>7</sup>. Pour moi, pas encore de « figurines sur la carte » déplacées à titre d'épreuve<sup>8</sup>. C'est à la fois une figuration que, sans retenue, sans attendre, Lise prend, et qui devient pour moi, pour cette conférence, représentant de l'attente flottante dans la cure. Je me dis que son acte est présentation, qui accomplit

---

6. Freud S. (1926), « Inhibition, symptôme et angoisse », *OCF XVII*, PUF, 1992, p. 280 et p. 279.

7. Redon O., *L'espace d'une cité. Sienne et le pays siennois, XIII-XIV<sup>e</sup> siècles*, Publications de l'École française de Rome, 1994, note 167, p. 172.

8. Freud S. (1932), « Angoisse et vie pulsionnelle », *OCF XIX*, PUF, 1995, p. 173.

une satisfaction inconsciente, et en ce début d'analyse, on ne sait rien (ni elle ni moi) des représentations pulsionnelles sur lesquelles il va ouvrir. Entre les deux se tient cet écart, que « la notion de profondeur tente de visualiser »<sup>9</sup>, écrit Laurence Kahn. Cette profondeur<sup>10</sup>, je la retrouve là figurée dans mon tableau, ces deux formes (la barque et le château) qui se font face, se répètent en plusieurs endroits : il y a devant la crique où se tient la barque, un petit rocher blanc, et devant le château un grand qui le masque en partie ; et dans le sens de la hauteur, une autre petite crique derrière la première, et puis, sur une voie qui leur est parallèle une petite maison au bout d'un chemin qui vient du château. Je ne sais pas si je « crois » que Lise a cette même image dans sa maison, ce que je crois d'emblée c'est qu'elle « l'a » dans sa réalité psychique, que quelque chose là, l'a irrésistiblement happée, que nous aurions en commun et qui est inconnu, invisible. Je me dis que c'est à la fois désir de la sexualité infantile, et défense contre ce qu'elle pressent qui va se découvrir dans l'analyse, à l'encontre de ce que nous avons en commun, l'étranger, en elle et en moi, en elle et moi, mais surtout ce qui va se fragmenter, du souvenir, de l'objet total et du moi, et de leur belle unité.

En effet, cette image va venir supporter ma première représentation d'attente, ou « construction auxiliaire »<sup>11</sup>, temporaire, susceptible et en devoir de pouvoir être remplacée par une autre au fur et à mesure de la cure : celle que « rien n'arrive », réalisant un fantasme narcissique primaire. Certes elle parle, beaucoup sans s'arrêter, crie pleure, accuse le monde extérieur, et son ami qui la bouscule, certes dans le transfert elle induit en moi le désir de la bousculer, pour qu'elle (ré-)agisse, non seulement aux « coups » de son ami, mais aussi à cet autre courant qui tend à m'épargner et vise à maintenir la mer calme, intouchable, une communion qui se passe de mots pour se deviner : le côté silence de ma petite carte postale.

Et puis un jour, j'eus la surprise de découvrir cette image dans *Le dormeur éveillé* de Pontalis<sup>12</sup>. Le même rêve ? Pas tout à fait : mon premier mouvement fut d'en adopter l'« interprétation » : une barque bouche-sexe. « Ça je n'y avais jamais pensé ». Et « du coup » de voir dans le château érigé un phallus, et puis dans la barque le divan où je l'avais invitée, et puis la répugnance à me voir dans le château - « je me prendrais pour le château ! », alors nous voir embarquées dans la même barque, sans asymétrie. Et puis j'ai arrêté d'y penser.

Je peux tout admettre en théorie, dans la théorie. Rien ne m'y scandalise, à la manière, dit Freud dans « Léonard de Vinci », dont « la fantaisie des humains ne se scandalise pas de pourvoir une figure, qui doit incarner pour elle l'être de la mère », d'un phallus<sup>13</sup>. Et je peux jouer avec ses objets, de « culture analytique », et les mots de la psychanalyse. Ce ne sont pas les mêmes mots que ceux de la séance, infiltrés des forces pulsionnelles animées par le transfert, et des résistances – quoi que les premiers n'en sont pas non plus dépourvus, variant au gré de l'adresse transférentielle. Mais du coup, la « nature » des mots de la séance est également susceptible de porter l'injonction technique surmoïque, il faudrait que ces mots-là soient dépourvus de théorie. Il faudrait à chaque fois peser leur poids de théorie : on ne parlerait plus.

À la faveur d'une supervision où je parle d'une autre patiente, je me souviens avoir dit : « Mais la femme phallique “pas de problème”, je l'ai toujours entendue comme métaphore ». C'était à l'occasion d'un rêve de ma patiente, réveillant le mien, que la représentation de « la femme au pénis » avait pris vie.

---

9. Kahn L., *De l'acte à la forme*, PUF, 2012, p. 41.

10. Profondeur qui a été saluée dans la peinture de Lorenzetti.

11. Freud S. (1932), « Construction adjuvante », *OCF*. « D'une vision du monde », *OCF XIX*, PUF, 1995, p. 259. *Hilfskonstruktionen* : André Beetschen (« Une patience déliée », *Nouvelle revue de psychanalyse*, n° 34, *L'attente*, 1986, p. 81) en a souligné le caractère de « secours » (*Hilfe*), répondant au désaide infantile, que déploient W. Granoff et J.-M. Rey dans *L'occulte, objet de la pensée freudienne* (1983), en même temps qu'ils insistent sur ce double mouvement d'avancée soutenue par les attentes et sur leur nécessaire congédiement (pp. 180-187).

12. Pontalis J.-B., *Le dormeur éveillé*, 2004, Mercure de France.

13. Freud S. (1910), « Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci », *OCF X*, PUF, 1993, p. 120.

Dans « la création littéraire, beaucoup de choses ne sont pas inquiétantes, qui seraient inquiétantes si elles se passaient dans la vie », dit Freud<sup>14</sup>. Quelques lignes plus haut, il a estompé la différence entre les deux sortes de survenue de l'inquiétant, lorsque des complexes infantiles refoulés sont ramenés à la vie par une impression, ou lorsque des convictions primitives surmontées paraissent de nouveau confirmées, celles-là s'enracinant dans les premiers. De quel ordre est-ce qu'il me vient dans ce moment de supervision ? Celui d'un écart, entre croyance théorique et religieuse, et conviction ancienne ? N'est-ce pas, dans la cure, l'après-coup par la parole qui fait ou refait la conviction infantile ? Notamment, cette conviction de la petite fille d'avoir un pénis, sur laquelle Freud a insisté.

Clara, à sa première séance allongée, pense aux cours de préparation à l'accouchement. « C'est ça ici, ces si petits mouvements de la tête pour passer dans ce conduit serré. Pour aboutir à la délivrance ». La délivrance, sa représentation de but de l'analyse ; et pour moi, les petits mouvements comme des représentants des événements psychiques dans la cure.

En passant par le conduit serré des mots, auxquels la méthode résout. Qui font courir le risque de l'interprétation, et la révolte, telle celle de Pénélope un jour, suite à mon intervention : « Alors là, si on s'arrête sur les mots ! » L'angoisse du patient, dit Josef Ludin, c'est celle de l'activité psychique de l'autre. La délivrance, ce peut être celle de la déssexualisation des objets de passion infantile, la « réduction de la valence œdipienne de l'objet », préfère Jean-Claude Rolland, par le déplacement, qui laisse la personne de l'analyste à nouveau vierge pour d'autres transferts.

Parfois on retombe sur des notes de séance, une seule phrase, énigmatique, « qu'est-ce donc qui a pu "faire événement" dans cette séance ? » Il faudra, si le patient est encore en analyse, une autre séance, d'autres, pour que d'autres représentations fassent revenir la petite phrase et s'y lient. « Au cours des événements, tout deviendra clair »<sup>15</sup>, dit Freud dans « Constructions ». D'autres fois, le contraste est grand entre ce qui « se raconte » dans la séance et nos notes.

Avec Pénélope, j'ai l'impression qu'il y a énormément de silence, elle ne raconte pas, d'ailleurs elle ne veut pas raconter. « Je me rends compte que je n'aime pas me souvenir », me dit-elle un jour – le comble pour une analyse. Et pourtant, parfois, quand je prends des notes, je noircis des lignes. Non pas que cette fois elle ait plus raconté, mais je me rends compte de tout ce qu'elle dit dans l'économie de sa parole, et mon fantasme est qu'elle le sait.

Marie Moscovici compare le destin œdipien écrit dans la théorie à une « souricière où les patients viendraient se prendre »<sup>16</sup>. Systématiquement, après chacune de mes interventions, Pénélope dit que ce n'est pas tout à fait ça, jamais les bons mots. Elle a raison, et en « corrigeant », le fil de ses associations confirme, continue d'explorer, l'« approximativement aperçu » ; ou plutôt « l'aperçu et approximativement dit ». Un jour pendant une séance je me dis : « Mais c'est au père qu'elle dit non ! » Je n'arrive plus à savoir pourquoi – ai-je pensé à la langue du père ? Je crois que je peux enfin me figurer un objet, et que ça « m'ancre » quelque part, pour un temps, me permet de supporter l'attente et aussi la contre-investit. Elle ne me dit pas le nom de son père, qu'elle a eu du mal à reprendre après son divorce, elle ne parle pas de sa mère ni de son père ni de son enfance. Un jour en début d'analyse, on était arrivées à la pensée qu'elle se méfiait de ma théorie, de la théorie, de ce qui la ferait rentrer dans le moule. *In fine* de la langue de Freud... C'est un matin, Trump a été élu. Elle commence par dire qu'il y a d'autres choses qui m'occupent dans ma vie que les séances d'analyse, que les patients, interroge ce qui me fait me tenir là. Mais ça s'engage vers ce à quoi je ne m'attendais pas : « Bien sûr je pourrais parler de ce qui arrive dans le monde et me touche. Mais ce ne serait que commentaires. On

---

14. Freud S. (1919), « L'inquiétant », *OCF XV*, PUF, 1996, p. 185 et pp. 183-184 pour les suivantes.

15. Freud S. (1937), « Constructions dans l'analyse », *OCF XX*, PUF, 2010, p. 69.

16. Moscovici M., *Il est arrivé quelque chose*, Ramsay, 1989, p. 275.

est toujours réduit à ne faire que des commentaires ». Je pense au « bla-bla » des femmes, à « broder », à ces femmes qui tissent, leur apport dans la culture, dit Freud. Mais aussi, est-ce que je l'invente ou me l'a-t-elle dit un jour, que son père était journaliste ? Lui aussi commentait, l'actualité. Ce dont je me souviens c'est qu'elle m'avait dit qu'il était connu, et que, petites, elles et ses sœurs étaient toujours appelées/reconnues par « Ah ce sont les filles de ». Ça l'énervait. Certes, le commentaire ne saisira jamais l'essence des choses, mais il est aussi le fil des associations devant le défilé des images dans la métaphore du chemin de fer.

Lors d'une séance plus récente, elle parle des puzzles, qu'elle aime bien faire, elle avait placé en évidence un puzzle pour que sa mère s'en saisisse et joue avec ses enfants, « ma mère n'a jamais fait de puzzle avec nous... ou peut-être oui, une ou deux fois, une vague image ». Quelques séances plus tard, elle parle de loisirs auxquels elle pourrait s'adonner ; lui vient la pensée de la broderie, de la dentelle. « J'ai toujours aimé mais ça n'a jamais été pour moi ». Je ne sais pas si elle parle de dentelle à porter, ou à faire. Lui revient que sa mère brodait quand elle était petite, le souvenir d'une broderie qui se tenait dans le salon... Puis elle souffle : « Mais c'est futile tout cela, trop facile ». Je lui dis « Facile futile ce qui vient » (j'ai retenu « de votre intérieur », pensant à l'interne psychique mais aussi au féminin).

Laurence Kahn écrit : « Ainsi la théorie permettrait d'attendre sans avoir rien à attendre »<sup>17</sup>. Lise un jour découvrit que j'étais professeur. À la séance qui suit elle me dit : « Je me demande bien pourquoi vous ne me l'avez pas dit ». Des années plus tard, le « professeur » a été un des traits attirant l'attaque. La part négative du transfert, cela faisait longtemps que je m'y attendais dans des expressions plus bruyantes, et la voici qu'elle se déploie dans une virulence telle qu'elle m'effraie, j'ai peur que Lise parte, arrête l'analyse. Elle crie. L'analyse avec elle a été un échec et lui fait vivre l'enfer. Tous, autour d'elle, sont des égoïstes, son père, qui lui a envoyé une carte d'anniversaire où il a écrit qu'il était content de voir à quel point elle était encore jeune et belle, « Qu'est-ce que j'en ai à faire qu'il me dise que je suis belle à 50 ans ! Quand il ne m'a jamais rien donné, c'est trop tard ! » « J'espère que vous savez ce que vous faites, je vous demande de m'aider là ! Que ça ne dure pas cette souffrance ! Vous savez peut-être ce que vous faites en théorie, mais avec moi ? Je n'ai plus confiance, car je l'ai bien vu ça, vous êtes fragile ! »

À la fin de la séance, je « choisis » la mère et lui dis quelque chose autour de mon impuissance à l'aider, ma fragilité, que c'est une douleur et une rage ancienne adressée à sa mère.

Quelques mois plus tôt, à la fin d'une séance, je suis en train de fermer la porte du cabinet alors qu'elle s'achemine vers le portail. Un lézard me tombe dessus, et je crie. Elle se retourne « Qu'est-ce qu'il y a ? » Je dis : « C'est rien », et après une fraction de seconde, « c'est un lézard ».

Je m'attends à ce qu'« il » ressurgisse à la séance d'après. Rien. Quelques séances plus tard : « Tout à l'heure en tendant ma main vers la sonnette, à travers toute cette végétation, sans voir où elle allait, c'était inquiétant, je me suis dit qu'il pourrait « y avoir un lézard ». Je dis : « Vous auriez pu penser à quand j'ai crié ? ». « Vous avez crié ? Je ne m'en souviens pas ». Je note qu'elle ne demande pas à quelle occasion, ne fait pas allusion au lézard, je ne l'ai pas « prononcé » non plus. « En fait, j'ai pensé qu'il pourrait y avoir un serpent, mais je ne l'ai pas dit parce qu'il y avait trop de connotation sexuelle... Le serpent, ça me fait penser à un chemin où on marchait avec mes parents à la campagne, on est arrivé à une rivière, j'ai crié "Il y a un crocodile !", c'était un lézard. Mais ça c'est mes parents qui me l'ont raconté, c'est leur souvenir à eux. Plus tard dans cette balade, il y a un coq qui m'a sauté dessus ! De ça je me souviens ! » J'entends d'abord ce souvenir qu'elle ne renonce pas à rechercher, de son père qui lui a sauté dessus. Et seulement plus tard, je l'entends en écho au « Je ne m'en souviens pas que vous avez crié ».

Depuis des mois les séances étaient occupées d'une matière infantile vive, il était question de tuyaux qu'elle devait utiliser sur les lieux de son travail, que les hommes avaient plus grands, elle avait rêvé qu'elle était

---

17. Kahn L., « La hâte », *Nouvelle revue de psychanalyse*, n° 36, *L'attente*, op. cit., p. 38.

dans un lit avec un homme et une femme qui portait des pointes de danseuse. Elle me parlait de mon jardin, de ma végétation que je laisse à l'état sauvage ces derniers temps, elle s'est dit qu'elle aimerait bien s'en occuper, me montrer « comment l'arranger »... Que ça lui plait, l'idée bizarre que je pourrais faire ça exprès, pour la séduire.

La séance qui suit sa fureur, elle me parle d'un ami qui lui a envoyé une lettre, et une photo : c'est une petite fille noire, assise sur un rocking-chair, une jambe relevée, on voit son sexe. Elle est noire, « d'Afrique du Sud d'ailleurs... » Elle ne peut les connaître - je pense à mes origines lointaines, je l'interromps : « D'ailleurs ? » « Oui, je ne sais pas pourquoi ces derniers temps, je pense à l'Afrique lointaine que je ne connais pas, l'idée d'adopter une enfant noire, enfin ça n'est pas d'actualité... Cette photo ça m'a fait penser à Claude, cet homme qui nous prenait en photo enfants, Corinne et moi. Hier je suis allée chercher des photos de cette époque. Il y en a une où c'est moi qui ai pris la photo. Elle est drôle, Claude tient ma tartine de goûter à la main, on avait dû échanger la tartine et l'appareil photo : la façon dont il la tient, en hauteur, avec beaucoup de délicatesse, je me suis dit qu'il y avait là quelque chose, il ne pouvait pas être que mauvais... C'était une période d'insécurité, on vivait dans un endroit perdu, tout au bout d'un chemin ; un moment où on s'est sentis laissés tomber ». Je dis : « Laisser tomber, ça me fait penser à ce que vous aviez dit à propos d'ici avant les vacances : "Mais quand est-ce qu'elle va me lâcher !" » Elle dit qu'il y a un paradoxe, que ses parents les faisaient garder dans des maisons, loin, par ce couple Jacqueline et Claude, mais qu'elle avait envie d'y aller aussi, pour être avec Corinne.

Elle poursuit sur cet ami, qui lui a parlé dans sa lettre de *Gold Beach*. Elle a eu honte de ne pas savoir où c'était, a trouvé sur une carte que c'était une plage du débarquement. Plus tard dans la séance, quand elle parle de la dureté actuelle de l'analyse, je lui dis : « Vous pourriez penser aux plages du débarquement ». « Quelles plages du débarquement ? Vous pensez à me débarquer de l'analyse ! J'aimerais bien ! » – j'ai le sentiment qu'elle rit/sourit. Je lui dis la violence de ce qui débarque de l'intérieur d'elle.

Elle pense à l'histoire infantile de ses parents, qui les a rendus fragiles, sans sécurité. Et puis, en fin de séance à Claude, « en fait, ce n'était peut-être pas si grave ce qui s'est passé... »

Quand je lui dis « plages du débarquement », juste quand je finis de le dire je pense aussi qu'il s'agit là de délivrer un pays. Et puis, en écrivant cette conférence, je pense à la plage de ma carte postale.

Dans cette séance avec Lise, j'ai senti un petit mouvement, un dégageant. Des choses sur lesquelles on était passées et repassées, mais qui empruntent de nouveaux courants, et de nouveaux sillons sur la terre. L'endroit « perdu » au bout du chemin perd de sa charge affective négative. Ce pourrait être la petite maison de mon tableau ; ou la seconde petite crique.

Il y a chez Freud un rêve d'un château au bord de la mer<sup>18</sup>, dont il détaille l'analyse. Soixante-dix pages plus loin, il s'occupe du rôle dans le rêve des « événements de l'enfance » ou des « fantasmes fondés sur ces événements » ; il s'attache à l'attraction exercée par le souvenir visuel, qui cherche à reprendre vie (p. 464). En recherchant un exemple, c'est le rêve du château qui lui revient, qu'il dit « le plus beau et le plus vif de ces dernières années » (p. 465). Il montre comment les couleurs du rêve proviennent d'un souvenir de la veille, où « les enfants » ont voulu lui montrer, pour qu'il l'admire, un « édifice grandiose » qu'ils avaient construit. Ce chapitre, qui ouvre sur le projet d'un jour, connaît ce que le rêve recèle du passé archaïque de l'humanité, le laisse un peu insatisfait, il écrit : « Consolons-nous en pensant que nous sommes obligé de poser dans les ténèbres les fondements de notre édifice. Si nous ne nous sommes pas égaré complètement, nous pourrions, en partant d'un nouveau point de vue, aboutir à des résultats analogues et qui, cette fois, paraîtront peut-être plus clairs » (p. 467). Cet « édifice grandiose » n'est-il pas celui qu'il est en train de construire, et si les pierres de construction des enfants ont constitué les restes diurnes, peut-être ont-elles aussi réveillé ses théories sexuelles

---

18. Freud S. (1900-1930), « L'interprétation des rêves », *op. cit.*, p. 395.

infantiles et annoncent-elles les *Trois essais* qui germent dans le même temps, le complexe d'Œdipe, le meurtre du père, et « Constructions en analyse » ? Ces constructions qui n'avanceront plus tout à fait dans les ténèbres, mais s'appuient sur ce que l'analyste devine et doit communiquer au patient.

Il est un passage de *L'Abrégé* où Freud décrit comment l'astreinte du patient à la règle fondamentale permet de livrer quantité de matériel, qui permet à l'analyste de deviner le refoulé, et le communiquant au patient, d'élargir la connaissance du moi de son inconscient<sup>19</sup>. Je m'étais dit en le découvrant que c'était ma représentation idéale et infantile de l'analyse, comme « ouvrir le couvercle » et regarder par-dessus, de haut, mais sans le « calvaire » du transfert. De fait, au transfert, Freud y arrive quelques lignes plus bas.

Mais s'il est un moment où, pourrait-on dire, Freud ne « se mouille pas », c'est quand, discutant du sentiment océanique de Romain Rolland, il conclut par une phrase de Schiller : « Qu'il se réjouisse, celui qui respire en haut dans la lumière rose ! »<sup>20</sup> Comme le déploie Herbert Lehmann<sup>21</sup>, cette phrase est issue du poème *Le plongeur*, qui voit avec effroi dans la profondeur de la mer « des salamandres, des dragons et d'autres monstres s'agitant dans ce gouffre infernal ». Freud se tient au-dessus de la civilisation minéo-mycénienne devinée dans les dernières années, et aussi, comme les spectateurs restés en haut dans le poème, au-dessus de « l'ouverture noire, sans fond, qu'on dirait être celle de l'enfer ».

Ai-je voulu en parlant de « l'attente de l'événement » rester en haut dans la lumière rose ? C'est qu'il me semble que l'attente en est partie constituante, chez l'analyste et l'analysant, dans la temporalité de l'après-coup. Wladimir Granoff et Jean-Michel Rey ont critiqué la traduction par Strachey du terme de « construction auxiliaire » par celui d'« hypothèse » (dans la « 35<sup>e</sup> Nouvelle leçon », 1932)<sup>22</sup>. J'ai été vivement intéressée car je les assimilais. En sus de la différence avec l'attente de la vérification ou du rejet d'une hypothèse par l'expérimentation, il me semble que c'est bien l'attente flottante qui, sans pouvoir empêcher les représentations d'attente, sait leur nécessaire congédiement pour qu'arrive l'inconnu. L'attention flottante, et la libre association, soumettent à l'attente et à l'exigence de la supporter, quand une part de nous se rebelle contre la disposition d'attendre l'inconnu.

Pour surplomber un jour l'inquiétant, l'effroyable depuis longtemps familier, et que les lézards-crocodiles-salamandres-coqs arrivent dans la cure, il faut « avancer la main à travers l'obscurité ». Est-ce la prise par la parole transférentielle de ce mouvement chez Lise, qui fait l'événement psychique ? Pour que, du « Il y a un lézard », comme on dit « Il y a anguille sous roche », on passe au lézard qui arrive, au coq qui saute dessus. Avancer la main vers la sonnette pour risquer de toucher au lézard, aux « pudenda, objets de honte et, en cas de refoulement sexuel plus poussé, même de dégoût », dit Freud dans « Léonard »<sup>23</sup> : les organes génitaux de la sexualité infantile et des temps originaires de l'humanité qu'il cible là, mais aussi les objets œdipiens de la passion infantile. Et, ce qui est à un moment « représentation inquiétante, insupportable », écrit-il, c'est que le membre puisse manquer à la fille. Le lézard condense la présence et l'absence. L'impuissance et la fragilité, l'insécurité de l'objet interne, arrivées dans le transfert, celles de l'enfant encore vivant dans l'adulte et aussi son incapacité fondamentale à répondre complètement à la détresse primaire.

Marie Moscovici écrit : « Ce qui est effrayant, c'est que les choses *arrivent*. Ce qui est bouleversant, c'est que "l'interne" inconnu se fasse connaître du dehors, qu'il y soit pour quelque chose, ou qu'en tout cas ce soit

---

19. Freud S. (1938), « Abrégé de psychanalyse », *OCF XX*, PUF, 2010, p. 267.

20. Freud S. (1930), « Le malaise dans la culture », *OCF XVIII*, PUF, 1994, p. 259.

21. Lehmann H., « Réflexions sur la réaction de Freud à la mort de sa mère », *Libres Cahiers pour la psychanalyse*, n° 8, *L'enfance du féminin*, 2003, pp. 13-24, trad. L. Apfelbaum.

22. Granoff W., Rey J.-M., *L'occulte, objet de la pensée freudienne*, 1983, PUF, p. 187.

23. Freud S. (1910), « Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci », *op. cit.*, p. 122 et p. 120 pour la suivante.

ainsi qu'il se le représente »<sup>24</sup>. Lise s'accroche à une réalité extérieure dont elle n'a pas été responsable, elle a la conviction que les méfaits de ses parents sont responsables de son destin malheureux. La petite carte postale s'offre à sa perception, ayant mobilisé son « attention envers l'excitant », je l'ai traité ici comme un « événement extérieur dans la séance », un événement hors langue, dont je pense qu'il résonne avec son autre monde extérieur, l'Inconscient, dont a été remuée la matière mémorielle sensorielle et motrice. Je ne suis pas responsable du lézard qui, du haut de la porte « me tombe dessus ». En revanche « j'ai ma part » dans mon cri, que j'aurais pu retenir, et dans ce que j'ai dit. En ce sens je me représente qu'ils sont agirs transférentiels, incluant une part d'affect adressé, voire une conversion, où elle et/ou moi, dans la séance, aurait retenu son cri (?). Et où se mêlerait ma part de séduction.

Le jour où elle m'avait parlé de son désir « d'arranger ma végétation », elle m'avait fait penser que je venais de jardiner et supposer que c'est cette perception qui avait activé son fantasme. Et puis, je me suis souvenue qu'il y avait aussi des fleurs jaunes, après avoir lu quelques mois plus tard dans *La pensée et le féminin*, le fil qui conduit du jaune du souvenir-couverture et de l'urinaire, au lézard qui s'est réfugié entre les colonnes dans « Gradiva ». Où, suivant Freud, « Gradiva et le lézard figurent la même représentation »<sup>25</sup>. L'urinaire, c'est un autre fil de la cure que j'ai laissé de côté : il y eut notamment un rêve qui se passait dans mon cabinet qui était aussi une chambre de l'enfance, où un personnage inquiétant entrait, ce qui la réveilla. Il ouvrit sur le souvenir d'une nuit où, ne trouvant pas la lumière, elle avait fait pipi par terre, puis sur la chambre d'enfance où, avec son frère, il y avait eu un jeu sexuel, et sur le souvenir qu'elle le photographiait nu. Oui, « il y avait un rapport entre elle et son frère ».

La cure rend malade. L'analyste aussi ? Pour un moment, de « maladie » nécessaire, quand l'attente flottante, par sa surface psychique touchée, se rassemble en masse dans la « forteresse-frontière pour l'angoisse »<sup>26</sup> d'une phobie oubliée, du « sauvage » pulsionnel resté dans un lézard.

Lise me parle d'un site internet où elle met ses photos ; celles-ci montrent son intimité, c'est profond. Elle prépare une exposition, pense aux cadres qu'elle va choisir, comme des écrans, pour ces objets précieux.

Elle parle des pensées qu'elle a eues hier soir en s'endormant, ça concerne son père, son sexe. Peut-être ont-elles été suscitées par un film, qu'elle a vu avec ses neveux et nièces, qui s'appelle « Lion ». Qui parle de garçons abusés dans un orphelinat ; plus tard, deux d'entre eux sont adoptés, l'un qui a été abusé et qui en reste fou. Mais surtout elle en détache une scène qui se passe avec l'autre : un homme vient s'allonger dans un lit auprès de lui ; il passe la main autour de son épaule et lui parle, on ne sait pas vraiment ce qu'il y a dans ces paroles, « comme pour l'endormir », mais « ouf ça n'a rien à voir, ça ne lui est pas arrivé à lui » ; mais dans cette scène on ne sait pas, ça éveille la méfiance, il lui dit des paroles tendres.

« Je ne sais pas vraiment ce vers quoi mes pensées allaient, par rapport au sexe de mon père, qu'il le touche, ou me le fait toucher... Je ne sais pas ce que sont ces pensées particulières, pas des souvenirs dont je me souviens ». Ni réalité matérielle ni pure imagination, la réalité du fantasme, et des mots imprégnés du sexuel infantile inconscient de l'adulte à l'*infans*.

Une autre peinture murale de Lorenzetti, à Sienne<sup>27</sup>, a la même topographie que mon tableau : à droite la campagne et à la place de la tour du château, une porte par laquelle des gens entrent et sortent dans une ville, qui occupe la place de la mer. Dans cette ville, il y a maints artisans, des cordonniers des tisserands, un

---

24. Moscovici M., *Il est arrivé quelque chose*, op. cit., p. 278.

25. Granoff W. (1976), *La pensée et le féminin*, Flammarion, 2004, p. 398.

26. Freud S. (1900-1930), « L'interprétation des rêves », op. cit., p. 494.

27. Trois en fait, qui forment l'« Allégorie du bon et du mauvais gouvernement », Palais communal de Sienne.

enseignant qui donne un cours mais tous des hommes, même des danseurs que l'on peut prendre au premier abord, à cause de leur robe, pour des femmes. Des femmes, il n'y a quasiment que des têtes qui dépassent des fenêtres. Selon une des analyses de cette peinture, elles « commentent » ce qu'il se passe en-dessous.

Mon petit tableau n'est plus attribué avec certitude à Lorenzetti ; mais si on l'a fait, il me semble que c'est, au-delà de la manière, parce que les « objets » de la ville répondent à ceux, invisibles, de « la barque et du château au bord de la mer ». Comme si les détails visibles du second, dans le dédale des ruelles où l'on peut aller s'égarer, réveillaient après-coup, les traces sensorielles et motrices, à jamais inconnues, du premier.

## *Le passé inaccompli : moteur de l'événement ?*

*Monique Selz*

L'événement peut-il être pensé comme le surgissement dans l'actuel, via le transfert, d'un passé inaccompli ? Telle a été mon interrogation de départ.

« Tout se passe comme si notre mémoire était l'expansion d'un événement premier, événement improbable, insaisissable peut-être, duquel cependant nous pourrions difficilement faire l'économie ». Ainsi s'exprimait Jean-Louis Baudry dans son article intitulé « L'événement introuvable » dans *L'écrit du temps* en 1985<sup>1</sup>.

Dans sa quête épuisante, inutile mais inévitable, de l'événement d'origine qui l'a marqué à tout jamais, Œdipe n'a pu éviter le destin tragique qui lui avait été prédit. Événement introuvable, qui n'a pas eu lieu, dit Jean-Louis Baudry, dont il fut malgré tout la victime.

Sommes-nous, nous aussi, dans cette même quête sans fin à la recherche d'un événement qui serait nécessairement l'origine et la cause de la souffrance psychique qui conduit certains sujets à venir faire une demande d'analyse ?

J.-B. Pontalis, quant à lui, nous rappelle, dans *La force d'attraction*, que c'est dans le transfert que se manifeste l'événement. Il écrit : « La répétition transférentielle nous confronte à, nous met en présence de cette réalité-là, "la dernière et la plus vraie". Elle est bien en effet cet *événement réel* [...], ce feu au théâtre qui met fin à la représentation, mêle dans un grand désordre spectateurs et acteurs. Et c'est un événement : ce n'est pas arrivé jadis, cela arrive maintenant, cela advient. Étrange phénomène où se conjugueraient répétition et première fois. Plus ça se répète et moins ça s'use ; plus au contraire ça devient actuel. Ce qui se répète dans le transfert, s'agit dans la passion, n'avait donc pas eu lieu, n'avait pas trouvé son lieu psychique. On répète sans texte. "Ce soir on improvise" »<sup>2</sup>.

Alors : L'événement de l'origine ? L'événement du transfert ? L'événement cause de la névrose ? Qu'est-ce qu'un événement ?

« Je voudrais rejouer l'accident », me dit Fabien. Nous sommes au psychodrame. Je suis meneur de jeu. Il s'agit d'un accident de voiture qu'il a vécu quand il avait 15 ans. Il en a 40 aujourd'hui. Dans les suites immédiates de cet accident, il a commencé à s'alcooliser et à se droguer. Jouer l'accident me semble difficile et surtout je crains que cela ne provoque chez lui des émotions trop fortes. Alors je lui propose une scène un peu différente : « vous êtes avec votre mère et votre sœur, (elles étaient toutes les deux présentes lors de cet accident, sa mère conduisait, Fabien était assis à côté d'elle, à l'avant, la place du mort, dit-il en souriant, et sa sœur était à l'arrière de la voiture, derrière lui) et vous parlez ensemble de ce qui s'est passé et des suites ». Il est d'accord.

Il leur raconte alors comment cela s'est déroulé pour lui, ce qu'il n'avait jamais pu faire jusque-là. « Quand la voiture s'est immobilisée après avoir été chahutée d'avant en arrière, je suis sur mon siège, j'ouvre les yeux et je te vois, Maman, à côté de moi. Es-tu vivante ? Je te touche, te secoue un peu, tu ouvres les yeux et tu me parles. Ouf, ça va ! Et tout de suite après, je m'inquiète de toi, dit-il, en s'adressant à sa sœur. Tu n'es pas consciente. Je m'aperçois que tu as été écrasée par mon siège qui a basculé en arrière. Je t'appelle, tu ne réponds pas. J'ai vraiment cru que tu étais morte ! C'était l'horreur ! Alors je veux sortir de la voiture pour

---

1. Baudry J.-L., « L'événement introuvable », *L'écrit du temps*, 8/9, 1985, Éd. de Minuit, p. 146.

2. Pontalis J.-B., *La force d'attraction*, 1990, Éd. du Seuil, p. 78.

aller m'occuper de toi. Mais je suis coincé, je ne peux pas ouvrir la portière. Et puis, les secours sont arrivés, on m'a aidé à m'extraire de la voiture et on m'a évacué, rapidement mis de côté, tandis que les pompiers se sont concentrés sur vous deux ». Il est extrêmement ému quand il dit tout ça.

Et il poursuit, disant qu'immédiatement après, il n'a pu que se retirer, s'absenter de la scène, s'isoler, désertier, car ce qui comptait, c'était sa sœur, gravement blessée au visage. Elle a dû subir de nombreuses interventions pour la reconstruction de son visage. Et il n'y en avait que pour elle, toute l'attention était sur elle. Et puis : « tu as été dédommée par l'assurance du fou qui nous était rentré dedans. Mais moi, l'argent que tu as reçu, je m'en fous, j'aurais juste eu besoin qu'on me voie, qu'on s'occupe de moi, qu'on se soucie de moi. Mais je n'étais pas blessé physiquement, alors on m'a oublié. Et ça, je n'ai jamais pu le dire ».

Et si, un peu plus tard, son père lui a demandé comment il allait, il n'a rien dit car il ne pouvait pas ajouter au drame qui se déroulait, ni risquer d'aggraver la dépression maternelle. Il aurait pourtant juste eu besoin d'un peu de disponibilité, de sollicitude, pour que son malaise, sa douleur ainsi que l'effroi qu'il a ressenti à la pensée que sa sœur était peut-être morte et sa culpabilité (c'est son siège qui a blessé sa sœur) soient accueillis. Comme le dit Winnicott, « là où quelque chose aurait pu être bénéfique, rien ne s'est produit »<sup>3</sup>.

Ce qu'il se passe dans la scène n'avait jamais pu jusque-là se passer, ni se dire. Et l'intensité avec laquelle cela se dit révèle que l'événement traumatique est toujours là, présent comme au premier jour. Le temps s'est arrêté le jour de cet accident, le trauma est resté intact, sans prise de distance ni transformation. Un clivage lui a permis de poursuivre et de se construire une vie, tant bien que mal, mais au prix d'une aliénation par l'addiction. Sa blessure n'a pas été reconnue par ses proches. Et son vécu avait été, non pas refoulé, mais mis de côté, ignoré, annulé, enkysté, comme une expérience « vécue-non vécue ». La figuration et l'énonciation de sa douleur par la mise en scène pourront peut-être remettre en route l'écoulement du temps et permettre le processus d'élaboration de l'événement par la mobilisation de sa fixation et le remaniement de son investissement. « L'événement, écrit Pierre Fédida, est ce qui est produit *entre* le malade et le médecin dès lors que l'écoute de celui-ci a l'insistance d'une question pour une parole qui ne savait pas ce qu'elle avait à dire »<sup>4</sup>. Ainsi la scène psychodramatique peut être un événement analytique rendant possible la reviviscence de l'événement traumatique.

Au cours de mes lectures et de mes recherches sur ce thème de l'événement, j'ai rencontré un texte de Georges Gaillard<sup>5</sup> portant sur le livre de Annie Ernaux, *L'événement*<sup>6</sup>. Ce livre, publié en 2000, relate une expérience traumatique vécue en 1963. Je l'avais lu lors de sa sortie, mais je l'avais complètement oublié depuis. Reprenant sa lecture pour l'occasion, j'ai vite compris pourquoi je l'avais refoulé : comme beaucoup des textes de cette auteure, il y a quelque chose qui m'est insupportable dans celui-ci. De quoi s'agit-il ? Non pas tant le sujet, l'expérience traumatique racontée est celle d'un avortement, mais bien plus la forme qu'elle donne au récit. Comme pour Fabien, l'événement est vécu dans la solitude, alors qu'elle est encore adolescente, cette période de grands bouleversements et de remaniements des investissements. Et lorsqu'elle en fait le récit, le vécu reste identique, ayant conservé toute sa charge émotionnelle et sensorielle malgré les 36 années écoulées. La blessure reste inchangée, la pensée s'est paralysée. Elle écrit : « Depuis des années, je tourne autour de cet événement de ma vie. Lire dans un roman le récit d'un avortement me plonge dans un saisissement sans images ni pensées, comme si les mots se changeaient instantanément en sensation violente »<sup>7</sup>. Le rapport au temps est altéré et se projeter dans le futur est impossible. Elle poursuit : « Le temps a cessé d'être une suite insensible de jours

---

3. Winnicott D. W., *La crainte de l'effondrement et autres situations cliniques*, Gallimard, 2000, p. 214.

4. Fédida P., « Restes diurnes, restes de vie, L'événement du reste », *Événement et psychopathologie*, Simep, 1985, p. 173.

5. Gaillard G., « Traumatisme, solitude et auto-engendrement ». Annie Ernaux : « L'événement », *Filigrane. Écoutes psychanalytiques*, vol. 15, n° 1, 2006.

6. Ernaux A., *L'événement*, Gallimard, 2000.

7. *Ibid*, p. 24.

à remplir de cours, d'exposés, de stations dans les cafés et à la bibliothèque, menant aux examens et aux vacances d'été, à l'avenir. Il est devenu une chose informe qui avançait à l'intérieur de moi et qu'il fallait détruire à tout prix »<sup>8</sup>.

Mais ce qui est particulièrement marquant, c'est la contrainte dans laquelle elle se trouve de préciser tous les détails les plus infimes de l'événement. Il lui faut raconter tous les faits avec une fidélité totale, ne rien oublier de noter. Or, cette exigence d'un récit factuel, relaté de la façon très crue qui caractérise tous ses écrits, révèle l'incapacité pour elle de prendre la distance nécessaire à un mouvement de réflexivité. Restant collée à l'événement, elle s'interdit toute élaboration psychique du trauma, même si cette crudité du récit, par un agir projectif, lui permet peut-être de s'extraire de la sidération, en la faisant éprouver par le lecteur auquel elle n'épargne aucun aspect. Cette façon d'utiliser l'écriture apparaît également dans ses autres textes, notamment un des derniers, *Mémoire de fille*<sup>9</sup>, où elle raconte sa défloration, vécue à cette même période de son adolescence. Et cet autre titre, plus ancien, *Je ne suis pas sortie de ma nuit*<sup>10</sup>, révèle à quel point elle n'arrive pas, par l'écriture, malgré les efforts qu'elle fait, à se libérer de ses traumatismes.

Quant à la culpabilité, elle n'est pas, pour elle, en rapport avec la transgression de la loi. Elle tient à tout autre chose : « J'ai effacé la seule culpabilité que j'aie jamais éprouvée à propos de cet événement, qu'il me soit arrivé et que je n'en aie rien fait. Comme un don reçu et gaspillé. Car par-delà les raisons sociales et psychologiques que je peux trouver à ce que j'ai vécu, il en est une dont je suis sûre plus que tout : les choses me sont arrivées pour que j'en rende compte. Et le véritable but de ma vie est peut-être seulement celui-ci : que mon corps, mes sensations et mes pensées deviennent de l'écriture, c'est-à-dire quelque chose d'intelligible et de général, mon existence complètement dissoute dans la tête et la vie des autres »<sup>11</sup>. On peut se demander s'il n'y a pas là quelque chose qui s'approcherait d'une pensée délirante, de l'ordre de l'auto-engendrement. Et voici ce qu'en dit Georges Gaillard : « Cette manière d'utiliser le traumatisme constitue certes une manière de l'intégrer, mais en s'y soumettant et en s'y perdant. Se met alors en place une *nouvelle* excitation qu'il va s'agir d'alimenter sans cesse. Le moment traumatique se transforme en point d'origine imaginaire. Cette prévalence de l'imaginaire dans lequel le sujet s'engouffre le désarrime de la chaîne symbolique et générationnelle. L'expérience traumatique devient *son* origine mystérieuse »<sup>12</sup>. Ainsi, écrire ne peut pas être, pour elle, une façon d'élaborer le trauma. On pourrait dire qu'elle n'arrive pas à en faire un événement. Bien au contraire, elle en est totalement occupée et le reste.

Clore ce cycle sur l'événement n'est pas une tâche facile. Après avoir entendu toutes les présentations faites ici au cours de cette année, je reste assez dubitative quant à savoir vraiment de quoi on parle à propos de l'événement en psychanalyse, même si intuitivement, chacun en a une petite idée. Pour reprendre une formulation qui avait l'allure d'un slogan, je pourrais demander : de quoi l'événement est-il le nom ?

Freud introduit la notion dans son article de 1911 : « Formulations sur les deux principes du cours des événements psychiques », que les *OCP* ont traduit par : « Formulations sur les deux principes de l'advenir psychique ». Ce passage « du cours des événements » à « l'advenir » signale, à mon sens, cette difficulté. Cela, d'ailleurs, avait conduit à la discussion sur la façon dont Karinne Gueniche avait utilisé le terme de l'« advenant ». Et je remarque que dès le début de son texte, Freud évoque, à propos du rapport à la réalité du névrosé, la façon dont le psychotique nie « l'événement qui a provoqué la folie »<sup>13</sup>, laissant entendre, alors, qu'il existerait bien un événement à l'origine du trouble mental, ce qui renvoie à la recherche d'une causalité.

---

8. *Ibid.*, p. 28.

9. Ernaux A., *Mémoire de fille*, Gallimard, 2016, Gallimard, 1997.

10. Ernaux A., *Je ne suis pas sortie de ma nuit*, Gallimard, 1999.

11. *Ibid.*, p. 112.

12. Gaillard G., p. 82.

13. Freud S., *OCP* XI, p. 13.

D'où l'intérêt des remarques concernant l'origine étymologique du terme, comme l'ont fait Paule Bobillon et Bernadette Ferrero, bien que distinguer événement (*ex-venire*) de avènement (*ad-venire*) me semble toujours aussi difficile. Venir à l'extérieur, venir à la vie, venir au jour, mais aussi peut-être venir de l'extérieur, si l'on reprend la question de la causalité. Quelques caractéristiques sont communes : la surprise, l'importance de l'événement pour le sujet, sa singularité, avec, ce qu'ajoutait Bernadette Ferrero, cet aspect de « fait auquel vient aboutir une situation », signalant plus nettement un mouvement, un processus.

Par ailleurs, il peut être intéressant de faire appel aux sociologues afin d'interroger la façon dont ils définissent l'événement. Pour Roger Bastide<sup>14</sup>, l'événement est ce qui advient (couplant les deux origines étymologiques *ad-venire* et *ex-venire*), à une certaine date, dans un milieu déterminé, qui a un caractère unique, inattendu et singulier. Il le distingue de *l'accident*, caractérisé par la chute et son caractère contingent ou fortuit, et du *fait* qui n'est pas une donnée de l'expérience, mais une construction du chercheur (historien en particulier). L'événement fait apparaître du nouveau, il doit être distingué de ce qui se répète et de ce qui dure. C'est donc une « coupure » dans le temps, qui apporte une discontinuité.

Deux valeurs principales peuvent alors se dégager :

– soit l'événement est tout ce qui arrive et, en ce sens, il se comprend par opposition à la chose qui est, qui existe de manière stable ;

– soit l'événement est ce qui se produit de manière imprévue et inédite, par opposition au fait ordinaire ou prévisible.

Ce qui permet de distinguer ce que le philosophe, Francis Wolff<sup>15</sup>, nomme « le monde des choses » qui appelle la question « *qu'est-ce que c'est ?* », du « monde des événements » qui appelle la question « *pourquoi ?* ».

Mais faut-il pour autant se rabattre ainsi sur la recherche d'une cause ? À ce propos, nous avons vu comment une telle quête a pu conduire à de graves impasses. Je pense notamment, car c'est, pour une bonne part, ce qui a produit ces mouvements actuels si violents contre la psychanalyse, à la façon dont les analystes, par le passé, avaient pu attribuer à la mère la responsabilité de l'autisme de son enfant. Et souvenons-nous qu'on nous enseignait, il n'y a encore pas si longtemps, qu'il fallait trois générations pour faire un psychotique...

Donc, méfions-nous de cette disposition, compte tenu aussi du fait que la pratique de la cure n'a pas grand-chose à voir avec une telle quête. Et même plus que cela : ainsi, à propos de la place de « fonction causale déterminante » donnée trop souvent, selon lui, aux événements vécus le jour pour interpréter un rêve par l'affect persistant de la veille, Pierre Fédida rappelle ce à quoi Freud a dû renoncer pour que la psychanalyse soit découverte, c'est-à-dire à la théorie étiologique de l'événement traumatique, mettant ainsi au jour le sexuel infantile et l'activité hallucinatoire du fantasme. Et il parle à ce propos d'une « erreur pré-psychanalytique » qui « engage gravement un véritable contre-sens technique dont les conséquences se répercutent sur le statut psychanalytique de la théorie »<sup>16</sup>.

Mais poursuivons cette interrogation portant sur la causalité. On a coutume de parler de la constitution du traumatisme en deux temps, avec ses effets sur la temporalité, qu'il s'agisse de l'après-coup ou de la répétition. Ne doit-on pas considérer que tout traumatisme, quel qu'il soit et quel que soit le moment de sa survenue, est toujours l'après-coup d'un autre, et en particulier d'un autre qui a à voir avec l'origine ? C'est, me semble-t-il, un peu ce dont parle André Beetschen<sup>17</sup> quand il écrit que l'événement prétend à un savoir qui tente de conjurer l'impensable pour l'homme de sa naissance et de sa mort ? On comprend alors la tentation de trouver un sens à ce qui surgit comme tel dans la situation analytique par l'effet du transfert, révélant ainsi un passé toujours

---

14. *Encyclopedia Universalis*.

15. Dictionnaire culturel en langue française.

16. Fédida P., *Ibid.*, p. 174.

17. Beetschen A., « L'inoubliable ? », *Événement et psychopathologie*, Simep, 1985, p. 184.

actif dans l'actuel. Et l'on en revient donc toujours et encore sur cette question de la causalité traumatique, qui reste embarrassante pour moi.

Il est intéressant de noter, comme le fait André Beetschen, combien l'allemand de Freud offre diverses nuances, quand le français ne possède qu'un seul mot pour traduire ces multiples mots allemands (*Erlebnis, Ereignis, Begebenheit, Einfall, Nachrichten, Vorgang*, etc). D'où peut-être cette difficulté pour nous de dire ce qu'est l'événement.

Bien sûr, l'argument proposé par le Comité scientifique incitait à s'intéresser prioritairement à l'événement dans la cure. Et c'est en effet bien de cela qu'il a été question tout au long des conférences de cette année.

Cela dit, par exemple, la conférence de Serge Franco a bien traité de l'événement survenu dans la cure de Marthe, événement dans le transfert, qui a permis d'exhumer l'événement traumatique autour duquel elle s'était psychiquement organisée, qui avait présidé au fonctionnement qui fut le sien depuis et qui l'avait conduite, dans les suites d'un autre événement actuel, à venir consulter un analyste. On assistait là à une intrication de divers événements provoquant la répétition du comportement. Il importe alors de distinguer celui qui vient de l'extérieur de celui qui vient de l'intérieur, comme dans ce cas, l'un et l'autre étant susceptibles d'être un agent de provocation.

Viennent alors se propulser sur la scène de l'exploration et de la recherche les notions touchant au transfert, au trauma, à la répétition, à l'après-coup, sans oublier bien sûr la sexualité infantile. Comme si, de fait, tout le domaine de la psychanalyse était convoqué par cette interrogation portant sur l'événement.

Ce qui m'a conduit à penser que, peut-être, la vraie question que l'événement nous pose ne serait pas *qu'est-ce que c'est*, mais bien plutôt *comment se manifeste-t-il et qu'en fait-on*, ou à l'inverse *que nous fait-il, que fait-il à la cure* ? Autrement dit : quel événement ? et pour quoi faire ?

Si l'événement apporte du nouveau, il n'est pas certain que ses effets soient immédiatement repérables, ce qui pourrait parfois faire croire à l'absence d'effet et qui remettrait en cause l'idée selon laquelle il y aurait un avant et un après l'événement avec son caractère de coupure dans la temporalité, de rupture par rapport à l'habitude. En ce sens, l'engagement dans l'analyse peut être cet événement, sauf à devenir lui aussi une habitude.

Je ne reprendrai pas tout ce qui s'est dit, déjà, sur la quête freudienne de l'événement traumatique et sur le passage de la réalité au fantasme. Juste quelques mots pour souligner certaines de ses affirmations : le trauma est toujours sexuel et, selon la temporalité de ses effets, ce seront les névroses traumatiques ou névroses actuelles, si les effets sont immédiats, ou les psychonévroses de défense, si les effets surviennent dans l'après-coup.

La méthode cathartique consistait à expulser le corps étranger que constituait le souvenir refoulé du trauma. Par la suite, Freud passant de la catharsis à l'association libre, l'appareil psychique devient le lieu d'accueil de ce qui le pénètre par un processus de frayage, puis de liaison. Mais, du fait de la prématurité, l'acte psychique peut être considéré comme inachevé. D'où le passage de l'incident traumatique comme cause à l'événement comme devenir. Cependant, si « progressivement le modèle traumatique fait place au modèle pulsionnel, celui-ci restera toujours hanté par celui-là »<sup>18</sup>, comme le rappelle Jean-Jacques Barreau. Et, tout en renonçant à sa *neurotica*, Freud n'aura de cesse de rechercher un événement causal traumatique, déclencheur de la névrose. On pense alors, notamment, à son enquête quasi-policrière dans la cure de « L'Homme aux loups ». Car pour lui, le trauma est toujours lié à la question des origines, qu'il s'agisse de celle de la névrose avec la théorie de la séduction, de celle de l'inconscient et du sujet désirant avec le refoulement primaire, les fantasmes originaires et la scène primitive, et enfin de l'origine de l'humanité avec le meurtre du père de la horde.

---

18. Barreau J.-J., « Du traumatisme à l'événement », *Topique*, n° 95, 2006, pp. 105-107.

L'événement traumatique qui a fait rupture pour Freud, c'est la mort de son père, qui amorcera son auto-analyse et qui le conduira à l'élaboration de la théorie et de la pratique analytiques.

Or, il faut bien reconnaître que fréquemment, le questionnement des patients, au moins au début, est de cet ordre-là : que s'est-il passé pour que j'en sois là, qu'est-ce qui a provoqué ça ? Ils imaginent alors qu'il leur faudra partir à la recherche de l'événement à l'origine de leurs difficultés de vivre, de leurs symptômes. Et il n'est pas toujours facile d'arriver à les dévier de cette quête, ce d'autant plus que l'analyste lui-même, comme on l'a vu, peut avoir du mal à se défaire de l'idée d'une causalité traumatique. C'est pourtant bien à la condition d'une écoute en égal suspens, c'est-à-dire notamment sans a priori sur ce qu'il faut entendre et sans représentation-but pour l'analyse, ce dont il est souvent bien difficile de s'abstenir totalement, qu'alors cette recherche acharnée peut être écartée, le discours changer de modalité et l'analyse alors enfin commencer. À ce sujet, Michel Gribinski<sup>19</sup> rappelait récemment que c'est la découverte de la méthode associative qui est la principale découverte de Freud et que c'est elle qui fonde la psychanalyse. C'est-à-dire l'association libre pour le patient, l'attention en égal suspens pour l'analyste. Ce qui met bien sûr très à mal la quête causale qui viserait à confondre la réalité historique et la réalité psychique.

À ce propos, je pense à Monsieur D. Ses parents vont divorcer. C'est son père qui a décidé la séparation. Pendant la séance, il manifeste avec force détails comment il soutient son père, s'immisçant dans le conflit entre les deux, sur le mode : « c'est bien fait pour sa gueule, elle l'a vraiment cherché !... » Je m'étonne de la violence des attaques contre sa mère et de l'impérieuse nécessité qui est la sienne de prendre parti pour son père. Sur le moment, il ne sait pas d'où lui vient cette haine et cette agressivité pour sa mère. Il y a déjà longtemps qu'il les a repérées, ce d'autant qu'elles sont régulièrement transférées sur la scène analytique et sur son analyste. Mais cette fois-ci, lors de la séance suivante, reparlant de sa rancune envers sa mère, lui est revenu un souvenir : celui de jeux avec sa cousine au cours desquels ils se cachaient dans le placard de la chambre, chez leur grand-mère, où ils se caressaient, se frottaient l'un contre l'autre et exploraient chacun le corps de l'autre, quand brusquement sa mère les a surpris et prestement délogés de ce placard. Il a un souvenir précis de la chambre et des jeux avec sa cousine, mais un souvenir très flou des mots de sa mère. Mais l'essentiel pour lui, c'est qu'il est satisfait, car il a enfin trouvé la cause de son impuissance sociale, amoureuse et sexuelle. C'est sa mère la coupable, qui l'a castré ! Et c'est pour cette raison qu'il lui en veut à ce point ! Pourtant, bien vite, il se rend compte que cela ne change rien pour lui. Sauf une chose peut-être : s'il est convaincu d'avoir enfin trouvé la cause de ses malheurs et s'il va revenir souvent sur cet événement, il n'a plus besoin de mener cette recherche, il peut enfin s'intéresser de plus près à sa vie intérieure et se laisser plus facilement aller à associer librement, sans recherche précise. Du coup, il est possible de faire apparaître les éléments évoquant un Œdipe inversé prédominant, avec un lien privilégié et exclusif avec son père. Il peut s'intéresser aussi aux mots qui lui viennent : par exemple la répétition extrêmement fréquente dans son discours de « évidemment » ou bien l'emploi de l'expression « se faire attraper », termes sur lesquels il s'autorise diverses associations.

Par ailleurs, si bien souvent, aux caractéristiques de l'événement on ajoute celles de la surprise, ce n'est pourtant pas forcément l'effet de surprise lui-même qui fait l'événement et ce n'est que dans un après-coup parfois bien tardif, qu'il est possible de prendre conscience du déplacement effectué, sans qu'on puisse toujours repérer ce qui l'a permis. Peut-être est-ce alors seulement l'écoute particulière que l'on accorde au discours du patient qui fait événement. Et, si ce n'est pas toujours traumatique, cela peut cependant l'être.

Par exemple Vincent, encore une fois dans un psychodrame. Il se soucie, par rapport aux autres patients du groupe, de n'avoir pas de problème concernant son histoire familiale, et il a peur de prendre la place de

---

19. Gribinski M., « Post-éducation », *L'enfant de la psychanalyse*, Conférence faite aux entretiens de l'APF, le 21 janvier 2017.

quelqu'un qui aurait de vraies difficultés. On joue une scène où il dit à son père qu'il n'a vraiment pas envie d'aller au cours de musique, parce qu'il n'aime pas le professeur et qu'il trouve le cours ennuyeux. Il préfère rester à la maison pour jouer dans sa chambre. Alors que le père insiste pour qu'il y aille tout de même, arrive dans la scène la mère. S'opposant au père, elle propose à son fils de rester avec elle à la maison, où ils pourront jouer tous les deux ensemble. À ces mots, il se met à pleurer. La scène est arrêtée. C'est précisément cela qui a été très douloureux dans son enfance : sa mère était très souvent absente, et quand elle était là, elle n'avait jamais le temps de jouer avec lui. Il jouait toujours seul. Est-ce cela, « entendre avec la mémoire de l'infantile » comme le formule Fédida, afin de construire l'événement en renonçant « aux temporalités génétiques de l'explication »<sup>20</sup> ? Il n'est pourtant pas du tout facile de répondre à cette exigence. Peut-être est-ce l'apparence de petit garçon apeuré qui a pu faire penser à cette blessure, qui est réveillée par l'intervention de la mère dans le jeu.

Encore une remarque. C'est particulièrement repérable au psychodrame, mais bien sûr cela existe dans toutes les cures : l'écoute des patients montre à quel point ils sont, et nous aussi, restés collés aux images qui leur ont servi d'écrin, de moule et comment la sécurité narcissique ne peut se maintenir qu'au prix d'une aliénation constante à ces imagos formatrices. Il s'agit donc de sortir du creuset dans lequel le sujet a puisé les identifications imaginaires à partir desquelles il s'est structuré. Cette séparation produit de la solitude qu'il faudra supporter. La perte du familial et la remise en question du sentiment d'identité sont des thématiques fréquemment retrouvées dans le discours des analysants, évoquant la perte de la terre natale et des lieux de l'enfance. Ceci vient interroger ce qu'il en est de la « liquidation du complexe d'Œdipe ». Alors, seraient-ce ces moments de basculement, permettant le remaniement de l'investissement de ces imagos, qui pourraient être considérés comme des événements ? Le rêve suivant illustre parfaitement pour moi ce mouvement : « Tous mes organes se trouvent à l'extérieur de moi, reliés à moi par des tuyaux et ces tuyaux sont reliés à une femme, qui pourrait être ma mère, qui en assure la maîtrise, le fonctionnement ». Ce rêve, survenant dans une cure déjà bien engagée, et révélant la passivité du patient et sa soumission à une mère qu'à ce moment-là il qualifiait de mortifère, a été un événement dans l'analyse, par ce qu'il disait de la régression transférentielle et de sa dépendance vitale à l'analyse. Mais aussi comment prendre lui-même les commandes de sa vie risquait de le séparer d'elle (moi) et donc de perdre son (mon) amour. Immédiatement après la séance où il avait raconté ce rêve, il s'est senti extrêmement triste, « comme un deuil, comme un enterrement » dira-t-il.

Je vais maintenant vous parler d'un patient auquel, en premier lieu, j'avais pensé lorsque j'ai envisagé de faire une conférence sur ce thème de l'événement, sans doute parce que, pour le coup, j'avais été vraiment surprise.

Il s'agit de Monsieur M. Après environ six mois passés en face à face à raison de deux séances par semaine, il avait poursuivi à trois séances allongé sur le divan. Très vite, dans la suite de ce début d'analyse, sont survenus le décès de son père (il avait 90 ans), puis un accident vasculaire cérébral de sa mère à l'âge de 85 ans. Il est bien sûr beaucoup question de ces deux événements pendant un moment. Surtout, Monsieur M. est d'une grande agitation pour s'occuper de sa mère, qu'il va voir tous les jours, voire deux fois par jour. Il doit composer avec sa sœur aînée, tout en ayant le fort désir de la supplanter autant que faire se peut. Puis l'analyse se poursuit un peu plus sereinement. Il est assez régulier, ratant de temps en temps des séances, le plus souvent pour des raisons professionnelles.

Et au mois de juin, comme à mon habitude, en fin de séance, je lui annonce mes dates de vacances. Il ne dit rien sur le moment. Mais à la séance suivante, il arrive assez en retard, complètement défait, décomposé, très agité, son imperméable mis de travers, avec une allure proche de celle d'un clochard et un regard un peu hagard. Il s'assied, et dans une sorte d'agitation désordonnée, il me dit qu'il ne pourra pas payer les séances qu'il va manquer pendant l'été et que donc cela le contraint à arrêter l'analyse. Je suis très surprise et stupéfaite

---

20. Fédida P., *ibid.*, p. 173.

par le spectacle que j'ai en face de moi. Je ne m'y attendais pas du tout. Est-ce une dramatisation hystérique ? Ce n'est en tout cas pas ce qui m'est venu à l'esprit sur le moment. Je vois plutôt un état de désorganisation, tant dans son comportement que dans son discours, associé à une angoisse majeure. Ce tableau très saisissant de grande déstabilisation provoque au contraire chez moi la réaction d'une grande tranquillité, même si, bien sûr, je suis très touchée par ce qu'il me donne à voir de lui. Je dis peu de choses, simplement qu'il peut vouloir ne pas payer, que cela peut se parler, mais que cela ne le condamne pas obligatoirement à la rupture et à l'arrêt de l'analyse. Il se calme un peu, mais préfère ne pas poursuivre la séance, il ne s'en sent pas capable. Il part en m'assurant qu'il serait là le lendemain. Mon annonce, alors que manifestement il avait déjà pris ses dispositions pour les vacances, justement organisées en fonction de sa sœur pour assurer une présence auprès de sa mère, a eu l'effet, semble-t-il, d'un coup de tonnerre.

Je me suis beaucoup interrogée sur l'attitude qui a été la mienne. J'ai été très ébranlée par ce qu'il m'a dévoilé de lui, surtout par ce corps qui m'apparaissait presque disloqué, désarticulé. D'où sans doute une attitude défensive de ma part, pour me protéger contre le danger du surgissement de l'inquiétant chez lui, mais aussi chez moi. Cette tranquillité qui s'est emparée de moi était comme une enveloppe, une protection pour contenir une déstabilisation interne, comme une sorte de rigidification interne pour ne pas risquer chez moi une trop grande désorganisation. Quoi dire, quoi faire ? Je me sentais en fait très embarrassée, mais je me le cachais. Dans la soirée suivant cette séance, j'ai pensé à Adam Phillips et à son chapitre intitulé « Valeur des embarras »<sup>21</sup> que du coup j'ai relu : « Pour qu'il y ait changement, que ce soit un progrès ou non, Rorty suggère que quelque chose a dû commencer à être ressenti comme un embarras ». Va-t-il s'amorcer un changement ? En bien ou en mal ?

En tout cas, dans une telle situation, l'effet de la parole et de la présentation du patient sur l'écoute de l'analyste rend quasi impossible de maintenir une forme d'attention flottante. Cela provoque des effets sur le corps de l'analyste, peut-être par identification projective, avec lesquels il n'est vraiment pas facile de faire.

Il est effectivement venu le lendemain et il a poursuivi l'analyse, sans rien dire, dans l'immédiat, de ce qu'il s'était passé la veille. Ce n'est que beaucoup plus tard qu'il lui sera possible de reprendre ce qui s'est joué pour lui ce jour-là. La question de l'argent reviendra très souvent dans ses propos, sur deux plans notamment : d'une part, il a le sentiment que, comme son épouse, je cherche à lui voler son argent, et d'autre part, il a peur que je le considère comme un pauvre. À cela s'ajoute une culpabilité majeure chez cet homme, politiquement très à gauche, qui possède un patrimoine tout à fait confortable. Mais ce patrimoine, qu'il a reçu en héritage de son père, il l'a obtenu de haute lutte. En effet, il va apparaître que le sentiment d'être soumis à ma décision réactive la décision que son oncle, le beau-frère de son père, avait prise par le passé, en vue de spolier sa famille et de s'approprier la plus grande partie de la fortune familiale. Or, c'est lui, Monsieur M., qui a mis au jour la manœuvre de spoliation dont son père était victime, et qui a fait en sorte que les choses soient rectifiées. Mais bien sûr, cette victoire a provoqué des ruptures graves et définitives au sein de la famille, comme une véritable déflagration. Aussi, vouloir conserver, protéger son argent et son patrimoine ne peut être que provocateur de rupture.

Plus profondément, il était aussi question de la soumission de l'enfant au bon vouloir de la mère et de sa dépendance à son égard. Il est donc apparu que l'annonce de mes dates de vacances avait eu l'effet de la répétition, pour lui, de l'arbitraire des décisions de la mère de l'enfance. À quoi il fallait ajouter la perspective de mon absence qui le renvoyait aux absences de sa mère qui partait, trop fréquemment à son goût, s'occuper de sa propre mère, en province, absences qui l'angoissaient terriblement. Les effets, psychiques et corporels impressionnants provoqués chez lui dans ce moment de régression transférentielle intense, ainsi que chez moi, m'ont conduite à questionner cette phrase de Pierre Férida : « la langue est la seule communauté partagée entre l'analyste et son analysé »<sup>22</sup>.

---

21. Phillips A., *Trois capacités négatives*, Éditions de l'Olivier, 2009, p. 15.

22. Férida P., *ibid.*, p. 169.

Était-ce un événement ? Je pourrais dire oui, dans la mesure où cela a eu des effets de mobilisation très importants, éclairant certains aspects du transfert, notamment la remise en cause constante de sa relation conjugale et, par là-même, de la poursuite de l'analyse, car nous sommes, son épouse et moi, mises par lui en position de rivales. Et reprendre à distance ce qu'il s'était passé a permis de lui trouver un sens, comblant ainsi, comme le propose André Beetschen, l'écart entre ce qui est arrivé et le sens de ce qui est arrivé. C'est alors que, grâce au transfert, l'écoute du récit « se déplace des images de ce qui est arrivé aux mots pour le dire », d'où sa formulation, « *Le dit de l'événement* est (à l'événement) ce que le dit du rêve est au rêve »<sup>23</sup>.

Mais, toujours à propos de l'écoute de l'analyste, j'aimerais rapporter une anecdote. Comme chaque année, je participe, avec des collègues de l'APF et de la SPP, à un groupe de lecture des rapports du CPLF. Le thème de cette année est, comme vous le savez, l'interprétation. Or, tout à fait récemment, lors d'une discussion sur le rapport de Brigitte Eoche-Duval, une collègue s'insurgeait sur le fait que Brigitte ait choisi d'exposer le cas clinique de Georges, dans lequel elle parle d'un « lapsus auditif », qui la conduit à dire à son patient, sur un mode interrogatif : « Vous êtes chien ? », à quoi le patient répond, après un silence : « Mais non, j'ai dit que j'étais chiant ! »

Cependant, le signifiant « chien » fait son chemin, d'où surgit toute une riche série associative. Alors, Georges avait-il lui-même fait le lapsus et son analyste avait-elle bien entendu ? Ou bien est-ce en effet son analyste qui a entendu quelque chose qui pouvait résonner avec ce qu'elle connaissait de son patient ? Toujours est-il que cela a suscité dans notre groupe une discussion très animée, car, si pour certains, dont j'étais, cette intervention de Brigitte Eoche-Duval apparaissait comme un événement, dont les effets ont été interprétatifs, comme elle le développe dans la suite de son rapport, d'autres, au contraire, dont une surtout, étaient très choqués qu'elle ait choisi un exemple où il n'était pas du tout question d'interprétation. Or, il me semble que c'est un bel exemple révélant qu'un événement s'est produit dans l'écoute de l'analyste, comme le surgissement de l'inconscient dans son écoute et que son intervention prouve, s'il en était besoin, à quel point « le moi n'est pas maître dans sa propre maison ». Cela été l'occasion de constater comment les conceptions de l'interprétation peuvent grandement différer entre analystes. Cela promet des discussions qui risquent d'être animées au congrès...

À travers les différents exemples que j'ai présentés, il me semble qu'il apparaît clairement combien l'événement en soi, tout seul, n'existe pas. Il ne prend existence, sens et forme que dans la rencontre, soit dans l'écart transfert-contre-transfert.

Sans doute peut-on penser qu'il s'agit toujours d'un après-coup, dans la mesure où ce qui fait événement, c'est le surgissement de l'infantile dans le présent, du passé inaccompli dans l'actuel. Le moteur de ce surgissement est le transfert, mais à la condition que l'analyste soit suffisamment disponible et malléable pour l'accueillir. C'est ainsi que, chez Freud, l'accent se déplace des événements relatés au « transféré » qui, non seulement, répète des événements passés, mais aussi développe la possibilité d'un a-venir de l'événement. Cependant, comme le dit Jacques André, d'une part, « on ne peut véritablement *naître* que si l'on est *attendu* ». Il faut donc que l'autre s'en mêle et en ce sens, « l'événement est dans la vie psychique la marque, la trace du *primat de l'autre* ». Et d'autre part, si l'on reprend cette notion de l'inaccompli, « quand bien même les déformations seraient rudimentaires, le transfert est paradoxalement répétition de ce qui n'a jamais eu lieu »<sup>24</sup>. Mais J.-B. Pontalis rappelle qu'à la différence d'un rêve, « le transfert ne se raconte pas », « le transfert est un "agir", le transfert est une passion, non un "dire" (ou alors un "dire" qui est "faire"), et c'est ce qui rend si difficile, aussi bien pour le patient que pour l'analyste, d'en parler »<sup>25</sup>.

---

23. Beetschen A., « L'inoubliable ? », *Événement et psychopathologie*, Simep, 1985, p. 186.

24. André J., « L'événement et la temporalité », *Revue française de psychanalyse*, 2009, n° 5, pp. 1330-1348.

25. Pontalis J.-B., *ibid.*, pp.72-73.

D'où la remarque d'André Beetschen : « Ce qui s'est passé dans une cure n'est pas racontable »<sup>26</sup> et son ironie à propos des vignettes cliniques. Il est pourtant bien compliqué d'illustrer un propos autrement que par le récit d'un cas clinique. Et un récit peut-il être autrement que factuel ? C'est sans doute une des difficultés de la supervision.

Quand, par ailleurs, on a l'impression qu'une cure se passe sans événement, ce n'est pas forcément le cas. Ce peut être dû à l'insensibilité, à la surdité de l'analyste. Il me semble que cela fait écho à toute la complexité de la disposition de l'analyste, de cette écoute en égal suspens, ou attention flottante, ou encore de l'écoute avec la mémoire de l'infantile dont parle Pierre Fédida.

L'événement dans la cure peut être créateur et révélateur d'un élément majeur de l'infantile, ce que j'appelle le passé inaccompli, soit un événement resté en suspens faute d'un lieu pour s'accomplir, à la condition de se défaire des représentations acquises et de la position de surplomb que nous prenons trop souvent et trop systématiquement, sans doute pour nous protéger de ce qui pourrait produire une inquiétante étrangeté, voire une désorganisation, comme ce fut au moins en partie le cas pour moi avec Monsieur M. Sinon, il peut être un piège, comme le signalait Serge Franco. C'est un peu ce que j'ai perçu dans cette tentative de recherche causale, comme le fut, un temps, le mouvement de ce qui se passait pour Monsieur D.

Pour conclure, j'emprunte encore une idée à André Beetschen : « Et si la réussite d'une analyse se mesurait, au fond, à ceci : rester disponible à ce qui arrive sans en faire un événement. »<sup>27</sup>

---

26. Beetschen A., *ibid.*, p. 186.

27. Beetschen A., *ibid.*, p. 186.

*Entretien de psychanalyse  
10 et 11 juin 2017 : Le meurtre de la mère*

# *Diviser la mère ?*

*Laurence Kahn*

Le meurtre de la mère : le thème est vaste. Surtout si l'on considère la distance entre un grand Tout indifférencié, où le moi et l'autre préhistorique ne font pour ainsi dire qu'un, et cette figure délimitée, nommée, que convoque la notion même de meurtre de la mère. Un écart que les poètes ont exploré. Il n'est que de relire Michaux pour s'en convaincre. Son désir que cela « se dilate » dit le vœu de rejoindre l'infini, « infini qui au corps [le] travaille/ et rit de [son] fini »<sup>1</sup>. Et encore dans *Ecuador* : « Il y a quelques minutes j'étais large. Mais écrire, écrire : tuer, quoi »<sup>2</sup>. Tuer la patrie, les attaches de toutes sortes, voyager *contre*, « donc c'est non », et espérer rencontrer l'homme insoupçonné en retrouvant le bercail de l'universel<sup>3</sup>.

Oui, tuer quoi ? S'agit-il de « se délivrer d'emprises », de dénouer la « dépendance malheureuse », en désagrégant les mots des autres qui font « du plâtre en toi » – Michaux toujours – pour atteindre l'être intérieur<sup>4</sup> ? Ou bien s'agit-il de se séparer de la séparation elle-même<sup>5</sup>, celle infligée par les mots en général, tous les mots, afin de retrouver l'unité primordiale ?

En d'autres termes, s'agit-il d'en finir avec la pourvoyeuse indiscernable de la vie, de l'origine, de la première félicité et de la première détresse, dépourvue de tout visage ? Ou bien s'agit-il de mettre à mort celle qui jamais ne donne assez – car, comme dit Freud, l'enfant insatiable ne se console jamais de la perte du sein maternel<sup>6</sup> ? Ou bien encore s'agit-il d'assassiner celle qui trahit sexuellement : la rivale pour les unes, pour les autres celle qui se détourne au profit de l'amour d'un homme ? En bref, parlons-nous du meurtre du maternel ou du meurtre de la mère ?

Les Grecs, on le sait, s'y entendaient sur cette question. J'emprunterai donc le détour du traitement tragique – et non mythique – du meurtre et de la souillure, qui frappent répétitivement les Atrides, pour introduire la question.

Parlant de la trilogie d'Eschyle, de l'*Électre* de Sophocle et de l'*Électre* d'Euripide, on évoque fréquemment les « trois Électre ». Pourtant le matricide, c'est Oreste. L'assassin est-il cependant le criminel, le coupable ? La question que posent ces tragédies, mieux que « qui tue qui ? » ne serait-elle pas plutôt « qui tue quoi ? » ? Donc non pas qui est l'auteur ? Mais qui est l'agent ? Et quelle est la nature de l'acte ?, étant entendu que l'opposition entre l'acte et la parole, entre l'ἔργον et le λόγος est centrale dans la tentative de s'arracher à la répétition meurtrière. Mais de manière infiniment différente dans ces trois pièces.

Nicole Loraux n'a pas tort quand elle insiste sur l'usage didactique de la trilogie d'Eschyle<sup>7</sup>. L'Érinye est là d'emblée. Elle n'est pas propre au matricide. Elle est collée au destin de la lignée. Bien avant le meurtre de la mère, il y a eu le festin de Thyeste, fait de la chair de ses enfants ; et l'*Agamemnon* d'Eschyle détaille, par

---

1. Michaux H., « Paix dans les brisements », *L'Espace du dedans*, Paris, Gallimard, 1966, p. 365.

2. Michaux H., « Ecuador », *OC*, « Bibliothèque de la Pléiade », T. 1, Gallimard, p. 144.

3. Michaux H., « Quelques renseignements sur cinquante neuf années d'existence », *O.C.*, « Bibliothèque de la Pléiade », T. 1, p. CXXXIII ainsi que *Infini turbulent*, Poésie, Gallimard, pp. 57, 61, 77.

4. Michaux H., « Exorcismes » [préface à « Épreuves, Exorcismes »], *Espace du dedans*, p. 276, ainsi que « Postface » à *Mouvements*, *OC*, « Bibliothèque de la Pléiade », T. II, Gallimard, p. 599.

5. Michaux H., *Moments*, Gallimard, 2014, pp. 107-108.

6. Freud S., « La féminité », 33<sup>e</sup> conférence, *Nouvelles conférences*.

7. Loraux N., *La Voix endeuillée*, Paris, Gallimard, 1999, p. 38.

---

---

la voix de Cassandre, la façon dont Atrée brisa par le menu leurs pieds, leurs mains avec leur rang de doigts, avant de les faire cuire. La furie vengeresse est là d'emblée car Agamemnon est le fils d'Atrée, Égisthe le fils de Thyeste, et l'épouse du premier a pris le second pour amant. Quant à l'enfant mort, il participe du cycle répétitif, Clytemnestre ne pardonnant pas le sacrifice d'Iphigénie en Aulide. Lorsque les Érinyes de Clytemnestre assassinée mènent Oreste à la folie, le débat qui s'ouvre alors autour de sa culpabilité revêt en premier lieu un caractère fondateur pour l'humanité civique. Il s'agit de commuer l'effroi en un litige relevant du droit, de légitimer le politique grâce à une justice régulatrice, d'enraciner la cité dans une pensée consciente édiflée sur la parole et la délibération, bref d'opposer à la répétition atemporelle de la destruction la scène d'un *agôn* intérieur où peut se penser la singularité humaine<sup>8</sup> – *hubris* comprise.

De ce point de vue, le meurtre de la mère - qui n'est pas, loin s'en faut, le centre de l'Orestie - aurait, malgré les apparences, non pas un contenu mais une fonction assez analogue à la geste d'*Œdipe-Roi*. La présentation indissociable de l'acte gouverné par la fatalité et de l'horreur de cet acte, l'effet saisissant résultant du choc entre des justifications conscientes et le caractère transcendant de la culpabilité, font entrer la mémoire amnésique du crime dans le temps et dans la loi, ce que ne cesse de commenter le cœur.

Il est donc fort douteux de considérer comme Melanie Klein que les Érinyes symbolisent le remords d'Oreste - lequel n'apparaît en réalité que dans l'*Électre* d'Euripide<sup>9</sup>. Les Érinyes sont la persécution même, sans retour sur soi – frisson de l'épouvante nocturne, comme dit Claudel, fantômes de chiennes enragées. Si elles symbolisent quelque chose pour les spectateurs, c'est la haine d'Oreste. Ce n'est, en tout cas, qu'avec la pacification des Érinyes en Euménides que l'Effroi et la Crainte trouvent leur place symbolique, en même temps qu'Oreste sa liberté.

Il en est tout autrement de l'*Électre* de Sophocle. Ici pas d'Érinyes, pas de serpents qui sifflent sur nos têtes, pas de tribunal, pas de vote, ni davantage de supplique de la mère faite au fils. Mais la plainte, l'outrage, l'inaltérabilité du préjudice, rien que la vengeance. Le meurtre de la mère est le centre unique de l'œuvre de Sophocle parce que la haine, à l'état brut, en est le noyau dur. Je veux dire : la haine entre la mère et la fille. Alors qu'Eschyle plaçait le matricide sous le signe de la restauration de la filiation paternelle, Sophocle fait d'*Électre*, l'endeuillée à tout jamais, la véritable criminelle.

Dans Eschyle donc, le rêve, le sein et le serpent, et encore l'amour inoubliable de la mère pour son fils, et sans doute l'amour du fils pour la mère, lorsqu'il vacille avant de planter le glaive. Dans Sophocle en revanche, le courroux d'*Électre* ourdit de part en part le crime : elle qui est « un rien »<sup>10</sup>, sans lit et sans hymen (*Électre* est  $\alpha$ -λεκτρα), désertée par le sommeil, errant la nuit dans le palais ; elle qui ne voit que le meurtrier dans la couche du père ( $\acute{\epsilon}\nu$  κοίτη πατρὸς<sup>11</sup>) ; elle qui n'est animée que par la mort, celle passée d'Agamemnon, celle à venir de la mère.

Meurtre de la mère ou meurtre du maternel ? Dans Eschyle, le matricide veut supprimer celle qui a voulu supprimer le principe paternel. Dans Sophocle, le meurtre cherche à effacer l'origine en tant que telle, à effacer l'*Éros* à la source de tous les actes de Clytemnestre. Donc non seulement anéantir la rivale, « la misérable mère, si l'on peut appeler mère celle qui couche avec cet homme ». Mais anéantir ses actes honteux qui enseignent les actes honteux<sup>12</sup>. Le père dans Sophocle est un père au tombeau, autour duquel s'injurient mère et fille. Quant à *Électre*, furie ténébreuse, elle est elle-même l'Érinye, ne distinguant jamais sa vengeance de la loi.

---

8. Voir J.-P. Vernant, « Tensions et ambiguïtés dans la tragédie », in J.-P. Vernant et P. Vidal-Naquet, *Mythe et tragédie en Grèce ancienne I*, Paris, Maspero, 1972.

9. Euripide, *Électre*, v. 1342-43.

10. Sophocle, *Électre, tèn médèn*, v. 1166.

11. Sophocle, *Électre*, v. 272, puis, pour la citation suiv., v. 273-274.

12. Sophocle, *Électre*, v. 621 ; voir le destin des enfants, voir la fête mensuelle du meurtre d'Agamemnon (v. 277), le vœu de mort contre Oreste (v. 655 et suiv., et v. 766 et suiv.) ; puis v. 307-309 et 508.

Pourquoi entrer dans ces détails ? Sans doute parce que les mots de meurtre et de culpabilité sont ici trop larges, trop flous pour dire les écarts. Pour dire par exemple, le jeu des identifications qui parcourt ces tragédies, la première d'entre elle étant précisément l'entrecroisement compliqué des identifications masculine et féminine.

On peut comprendre que Freud s'insurge par trois fois – dans « La psychogenèse d'un cas d'homosexualité féminine »<sup>13</sup>, dans « La sexualité féminine »<sup>14</sup> et dans l'*Abrégé* – contre Jung et son introduction de l'expression « complexe d'Électre »<sup>15</sup> pour désigner le « complexe d'Œdipe féminin ». Et toujours sous le même argument : la notion de complexe d'Œdipe, lié à « la découverte de la possibilité de castration », ne convient au sens strict qu'à l'enfant de sexe masculin. Or, le « nom “complexe d'Électre” veut insister sur l'analogie entre les deux sexes ». Et Freud d'ajouter : « la relation fatale de la simultanéité entre l'amour pour l'un des parents et la haine contre l'autre, considéré comme rival, ne s'établit que chez l'enfant masculin » – avec, pour conséquence, la volonté de conserver le pénis et les avantages de limiter la sexualité infantile. À l'inverse, la reconnaissance immédiate par la petite fille de sa castration peut la conduire « à ne pas démordre [...] de sa masculinité menacée ». Entre l'espoir d'obtenir un pénis et le fantasme d'être malgré tout un homme, ce « complexe de masculinité » contredit donc le supposé « complexe d'Électre » - lequel, pareillement chez la fille et le garçon, voudrait relier l'abandon des premiers objets d'amour à l'hostilité découlant de l'angoisse de castration. Or, c'est la castration qui pousse la fille sur la voie œdipienne vers le père.

De plus, au changement d'objet – la transformation chez la fille de l'amour pour l'organe en amour pour le porteur de cet organe - s'adjoint le rôle, lui aussi interverti, de la haine. Certes, pour les enfants des deux sexes, la mère est la première séductrice en même temps que la première déceptrice. Mais alors que la découverte de la castration de la mère peut déboucher chez le garçon sur le rabaissement de la femme, sur des tabous ou sur la disjonction du courant tendre et du courant sexuel, pour la fille la déception s'achève en haine d'une mère qu'elle peut alors « laisser tomber en tant qu'objet d'amour ».

La position de la haine, promoteur du meurtre réel ou fantasmé, est donc différente dans les deux cas. Car peut-on dire que, chez le garçon qui devient homme, la haine de la femme est la même que la haine de la mère ? Chez la fille qui devient femme, au moment où s'effectue le transfert sur le père de l'amour primitivement porté à la mère, la haine de la mère et la haine de la femme semblent bien, elles, ne faire qu'un.

Ne serait-ce que parce que l'amour précœdipien de la fille pour sa mère était adressé à la mère phallique. Même si on peut imaginer qu'avant de se tourner vers le père, la petite fille a déjà désiré un enfant – tel était le sens de son jeu avec des poupées, écrit Freud -, il ne faut pas s'y tromper : ce jeu n'était pas l'expression de sa féminité, il était au service de l'identification à la mère phallique. La petite fille jouait à la mère, mais la poupée n'était pas l'enfant du père, elle était elle-même, le but du jeu étant de remplacer la passivité par l'activité. Il faut attendre que l'envie du pénis « expulse » la fille de cette liaison à la mère pour que le père trouve sa place.

Fille expulsée, mère haïe.

On peut comprendre que Freud conteste la notion de « complexe d'Électre »... si ce n'est que justement l'Électre antique dépeint cette situation qui s'achève par le meurtre de la mère. Clytemnestre est une mère phallique, qui agit et transgresse, qui ne craint pas les Érinyes, qui a pris la place d'Agamemnon, qui revendique le pouvoir et le sceptre, refuse la domination des hommes et affirme la supériorité de la part féminine sur la masculine dans l'engendrement<sup>16</sup>. C'est elle l'homme, tandis qu'Égisthe apparaît constamment

---

13. En note dans *GW* 12, p. 281.

14. *GW* 15, p. 521.

15. Dans *Essai d'exposé de la théorie psychanalytique (Versuch einer Darstellung der psychoanalytischen Theorie, 1913)*.

16. μήτηρ ἀμήτωρ, une mère non mère, Sophocle, *Électre*, v. 1153.

comme un être voluptueux et efféminé<sup>17</sup>. Or l'Électre de Sophocle est très précisément la fille de cette mère-là<sup>18</sup>. Guidant le bras d'Oreste qu'elle considère comme sa progéniture, elle occupe la place de l'homme, rejette son état de femme et usurpe la place du fils. Un « double » de Clytemnestre, sauf au lit, dit Vernant ; un pseudo-Oreste, dit Bollack, selon qui les retrouvailles du frère et de la sœur, n'intervenant qu'à l'extrême fin de la pièce de Sophocle, signe pour Électre non pas sa victoire mais premièrement sa défaite. La défaite d'un monde entièrement féminin, délirant, noir, tout orienté vers l'anéantissement d'Éros et de la vie.

Entre la réconciliation qui œuvre au terme du délire d'Oreste et de son procès et la violence qui clôt l'*Électre* de Sophocle, il y aurait comme l'écho de l'antagonisme entre les deux mères de la tradition hésiodique : Nuit la noire et sa descendance vengeresse et mortifère ; Gaïa la lumineuse et sa descendance érotique et conflictuelle. Terre sans sous-sol, suspendue dans la ténèbre, d'un côté ; Terre-mère, sol de nos amours et de nos guerres, de l'autre. Alors qu'Oreste vient tout juste d'assassiner Clytemnestre, Égisthe, alerté, accourt et demande qui gît là. Il lève le voile. « De qui as-tu peur ? » lui demande Oreste, « qui crois-tu ne pas reconnaître ? » Autre traduction admise : « Qui méconnaissais-tu ? »<sup>19</sup>.

La mère mise à mort est-elle reconnaissable ? N'est-elle pas que méconnaissable ?

Voilà, je m'arrête et je passe immédiatement la parole à Lucile Durrmeyer.

---

17. Eschyle, *Agamemnon*, v. 10-11, 258, 1124, 1251, 1258-1259, 1435, 1625, 1635, 1665, 1671 ; *Choéphores*, v. 304, 664 et suiv. ; Sophocle, *Électre*, v. 299-302, 650 et suiv. ; Euripide, *Électre*, 930 et suiv., 1035.

18. Sophocle, *Électre*, v. 351, 365, 397, 401, 1019-1120.

19. Τίνα φοβῆῃ ; τίν' ἀγνωεῖς (αγνω) => Σοπηοχλε, *Électre*, v. 1475, trad. Mazon, 1965 et trad. Bellaguet 1858.

*Mal de mère*  
*Lucile Durrmeyer*

Lucile Durrmeyer n'a pas souhaité que son texte soit publié.

# *À la recherche du meurtre de la mère*

*Jean-Louis Baldacci*

Dans la perspective freudienne c'est le meurtre du père qui est fondateur, qui fait référence. Avec *Totem et tabou*, Freud réussit l'extraordinaire performance d'articuler psychologie individuelle et collective, en liant le complexe d'Œdipe à la grande histoire. Les forces en jeu sont des données de toujours, ce sont celles qui animent l'éternel combat entre Eros et Thanatos. L'ambivalence et la culpabilité engendrées par ce passé meurtrier font le pont : le contrat social, le religieux et le culturel permettent après-coup au drame œdipien, d'engager la perlaboration individuelle du crime historique. Selon cette perspective, le meurtre du père marque une discontinuité, qui introduit la causalité, la temporalité et la mémoire. Il symbolise une coupure, avant coup de la castration fantasmée et symbolique. Il permet ainsi d'ouvrir à la vie de l'esprit grâce à l'acquisition d'un processus de pensée qui élève au-dessus de « la perception sensorielle » soit « la découverte de l'âme comme principe spirituel au sein de l'individu »<sup>1</sup>.

Mais pourquoi attribuer toutes ces conséquences au seul Meurtre du père, car au final Laïos et Jocaste meurent tous deux de morts violentes. Pourquoi le matricide ne participerait pas à ce processus de coupure symbolisante ? Les motifs ne manqueraient pas, pour armer le geste matricide : séduction et trahison pour la mère œdipienne, omnipotence, contrôle du corps et intrusion pour la mère pré-œdipienne, enfin ventre plein de choses inquiétantes ou enviées pour la mère kleinienne.

En plusieurs endroits de *Moïse* Freud semble approcher cette question, en particulier à propos du passage du matriarcat au patriarcat. Tout en rappelant le caractère peu connu des facteurs déterminants ces changements, il souligne le rôle des forces sociales à l'œuvre et les grands bouleversements qui les accompagnent. Tenterait-il d'aborder le meurtre de la mère ? Peut-être ? Il consacre d'ailleurs quelques lignes à l'Orestie mais sans référence explicite au meurtre de Clytemnestre par son fils : je cite « ... il advint que l'ordre social du matriarcat fut remplacé par l'ordre patriarcal, mutation à laquelle se lie naturellement le renversement des rapports juridiques jusqu'alors existants. On croit percevoir encore dans l'Orestie d'Eschylle l'écho de cette révolution »<sup>2</sup>.

Quoiqu'il en soit, son questionnement ne remet pas en cause sa référence à un meurtre paternel fondateur, et Patrick Merot dans son rapport sur la *Trace du maternel dans le religieux* au CPLF de 2010, remarque que Freud ne s'engage pas dans la voie du matricide. Pourtant il explore avec attention les relations de la mère et de la mort.

Dans le rêve de la mort de personnes chères, il montre chez l'enfant l'équivalence de la mort et du départ, « être mort signifie seulement être parti, ne plus déranger les survivants ». Ainsi de la mort de la mère : je cite, « Quand la mère part "pour ce pays inexploré d'où ne revient jamais aucun voyageur", il semble d'abord que les enfants l'oublient, ce n'est qu'après-coup qu'ils se rappelleront la morte »<sup>3</sup>. Ainsi la mort peut représenter le départ et le départ la mort.

Lorsqu'Ulysse rencontre sa mère au pays des morts et qu'il lui demande : « ... quelle Parque t'a prise et couchée dans la mort ? », Anticléa répond : « Ce n'est pas la langueur, ce n'est pas le tourment de quelque maladie qui me fit rendre l'âme ; c'est le regret de toi, c'est le souci de toi, c'est Ô mon noble Ulysse !, c'est ta

1. Freud S. (1939), *L'homme Moïse...*, Paris, Gallimard, 1986, pp. 212-214.

2. *Op. cité*, p. 213.

3. Freud S. (1900), *L'interprétation des rêves*, Paris, PUF, 1967, p. 222.

tendresse même qui m'arracha la vie... »<sup>4</sup>. Ici, – La mère meurt d'être séparée du fils aimé. Serait-ce le départ qui serait Matricide, un matricide causé par l'amour et la tendresse, dont l'effacement se cherche dans l'aventure conquérante ? Cela rendrait-il compte du sentiment d'affranchissement et de délivrance que Freud éprouve au lendemain de la mort de sa mère et qu'il explique ainsi à Ferenczi : « C'est que je n'avais pas le droit de mourir quand elle était encore en vie et maintenant j'ai ce droit »<sup>5</sup>.

C'est l'inverse dans le thème des 3 coffrets<sup>6</sup> : l'image de la mère prend trois formes : « La mère elle-même, l'amante que l'homme choisit à l'image de celle-ci, et, finalement la Terre-Mère qui le reprend à nouveau », une reprise, qui lie la mort au thème du retour à la mère. Si nous revenons à l'analyse des rêves de mort des personnes chères dans le texte freudien, le retour vers le corps maternel s'accompagne effectivement d'une menace, d'un danger. Telle fillette dit à son père à propos d'une des surveillantes hostiles de sa pension : « Joséphine devrait bien mourir. Pourquoi mourir dit le père, ne suffirait-il pas qu'elle s'en allât ? Non, répondit l'enfant parce qu'elle pourrait revenir »<sup>7</sup>. Telle autre patiente habitée de souhaits meurtriers à l'égard de sa mère s'agite dès qu'elle l'approche. En d'autres termes, la thématique du départ semble concerner la mort de la mère, et le retour celle de l'enfant. Départ et retour lient donc la mort de la mère à celle de l'enfant. Serait-ce la répétition de leur alternance, de leur jeu qui permettrait de maîtriser le danger et d'attendre une issue symbolique ?

Départ, éloignement d'un côté, rapprochement et retour de l'autre, évoque le jeu de la bobine. Si l'on se reporte à lui, le jeter au loin est une réponse vengeresse au départ de la mère un contrôle de ce départ par renversement. Je rappelle le texte « *Jeter au loin l'objet, de sorte qu'il soit parti pourrait satisfaire une impulsion de vengeance, réprimée dans la vie à l'égard de la mère parce qu'elle est partie loin de l'enfant, et avoir la valeur d'un défi* »<sup>8</sup>. Ce n'est pas la mère qui part c'est l'enfant qui jette, éloigne fait disparaître ; partir, s'absenter, fuguer pourra prendre ensuite la même signification. Et toujours le renversement animé par la vengeance et le défi comme moyen de maîtrise<sup>9</sup>.

Dans « Un souvenir d'enfance de poésie et vérité »<sup>10</sup> un petit garçon de deux ans et demi jette des objets lourds par la fenêtre. Ils symbolisent selon Freud la mère enceinte à laquelle l'enfant disait aussi : « maman je vais t'enfoncer le ventre ! ». Il conclut son article en montrant que cette qualité expressive concernant l'attaque indirecte du corps maternel est d'autant plus vive que l'enfant a été le favori incontesté de la mère. « On garde, écrit-il, pour la vie ce sentiment d'être un conquérant ». Dans ces cas, si l'on revient à « Au-delà... », le jeu de l'enfant se transforme, à l'âge adulte, en activité créatrice et ne vise plus directement la mère mais le spectateur à qui est fait partager par l'emboîtement de renversements complexes, les éloignements et les retours, autrefois vécus par l'enfant et néanmoins représentés grâce à l'attention tolérante d'une mère<sup>11</sup>. Celle-ci serait-elle la condition de cette « esthétique d'orientation économique » que Freud appelle de ses vœux ? Une esthétique qui à l'origine représente et partage, les départs et les retours de la mère, permet de ressentir « les impressions les plus douloureuses... comme une jouissance supérieure » et va donc au-delà de la maîtrise de

---

4. *L'odyssée*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de La pléiade », 1955, p. 700.

5. Lettre du 16 septembre 1930.

6. Freud, S., « Le motif du choix des coffrets », *L'inquiétante étrangeté*, Paris, Gallimard, 1985, pp. 65-81.

7. *L'interprétation des rêves*, op. cit., p. 222.

8. Freud S. (1920), « Au-delà du principe de plaisir », *OC T X*, Paris, PUF, 1996, p 286.

9. C'est clairement évoqué dans les 3 coffrets : renversement qui permet le passage de la contrainte au choix du jeu – soit un retournement de situation –, et celui qui permet de passer de la déesse de la mort à Aphrodite, soit un renversement en son contraire. Ainsi la question du retournement/renversement apparaît cruciale pour articuler Eros et Thanatos et permettre un fonctionnement psychique selon le principe de plaisir.

10. Freud S. (1917), « Un souvenir d'enfance de poésie et vérité », *OC T XV*, Paris, PUF, 1996, p 65-75.

11. Cf. « Au-delà... » op. cit. p. 288.

la détresse. Combien la mort de la mère de Bambi a-t-elle positivement traumatisé d'enfant. Au cours d'une enquête récente *Bambi* a été classé par les cinéphiles, dans le top 15 mondial des meilleurs films d'horreur avant le *Psychose* d'Hitchcock. D'ailleurs *Psychose* est l'histoire d'un fils taxidermiste et de sa mère momifiée à laquelle il n'a probablement jamais pu dire ce que dit cet enfant de 8 ans cité par Freud au retour du muséum d'histoire naturelle : « Maman je t'aime tellement que, si tu venais à mourir, je te ferais empailler et je te mettrais dans ma chambre de manière à te voir tout le temps »<sup>12</sup>.

Comme on vient de le voir l'humour noir entretient une grande proximité avec le jeu. Comparons ce que Freud dit du jeu et de l'humour dans « Au-delà du principe de plaisir »<sup>13</sup> et dans son article sur « L'humour »<sup>14</sup>. Nous retrouvons 4 points communs : la souffrance, le défi, l'attention tolérante de la mère, le rapport adulte/enfant.

– **Pour la souffrance**, une « effrayante expérience vécue deviendra en toute certitude le contenu du prochain jeu » p. 287 d'« Au-delà.. ». Et dans « L'humour », Freud souligne p. 137 « *La défense qu'il (l'humour) exerce contre la possibilité de la souffrance* ».

– **Pour le défi**, « Jeter au loin l'objet... pourrait... avoir la signification d'un défi » p. 286 d'« Au-delà... ». Et dans « L'humour » p. 137 : « *L'humour n'est pas résigné, il est empreint de défi* ». On peut y ajouter la vengeance déjà rencontrée à propos du jeu, et la menace de mort dans l'humour qualifié de noir, l'exemple du condamné ne dérogeant pas à cette règle.

– **Pour l'attention tolérante de la mère qui encourage le moi**, nous l'avons déjà rencontrée à propos du jeu en particulier avec Goethe, et dans « L'humour » p. 140 « *Regarde, le voilà donc ce monde qui a l'air si dangereux. Un jeu d'enfant, tout juste bon à ce qu'on en plaisante.* »

– **Pour le rapport adulte/enfant**, l'« *activité de jeu est sous l'influence... du souhait d'être grand et de pouvoir faire comme les grands* » p. 287, et dans « L'humour » p. 138 : « *quelqu'un se traite lui-même comme un enfant et joue dans le même temps envers cet enfant le rôle de l'adulte supérieur.* »

En résumé quelque chose de l'ordre de la vigilance attentive permet en renversant le rapport adulte/enfant de transformer une expérience de détresse en un jeu créateur. Si l'on suit le texte de « L'humour », cette transformation implique le déplacement de grande quantité d'investissement entre moi et surmoi. Or ces « déplacements économiques » de l'humour ne retrouvent-ils pas « l'esthétique d'orientation économique »<sup>15</sup> évoquée à propos du jeu créateur puisqu'ils ont la même finalité ? Alors le dernier point commun entre eux serait-il cette « **essence du surmoi** » dont Freud parle, dans sa conclusion de « L'humour » et qu'il rapporte non au père mais à ce qu'il nomme l'instance parentale ?

« *Si c'est effectivement le surmoi qui, dans l'humour, parle au moi intimidé en le consolant avec tant d'amour, soyons avertis que nous avons encore à apprendre toutes sortes de choses sur l'essence du surmoi* »<sup>16</sup>.

Cette question revient à interroger l'instance parentale qui implique la mère et le père et permet de transformer en renversements créatifs les mouvements de vengeance et de défi.

Mais comment s'installe cette référence et comment procède-t-elle ?

Nous avons vu à propos des renversements entre la mère et l'enfant, que le jeu et l'humour, dirigés par des sentiments de vengeance et de défi, essaient de transformer des expériences de détresse en expérience de plaisir. Je laisserai de côté la question de l'origine primaire ou secondaire de cette violence, pour me concentrer

---

12. Freud, S. *L'interprétation des rêves*, op. cit., p. 222.

13. Freud S. (1920), « Au-delà du principe de plaisir », *OC*, T XV, Paris, PUF, 1996.

14. Freud S. (1927), « L'humour », *OC*, T XVIII, Paris, PUF, 1994.

15. « Au-delà », op. cit., p. 288.

16. « L'humour », op. cit., p. 140.

sur les conditions du renversement. Freud souligne le rôle de l'investissement maternel. Winnicott montre l'importance de l'élaboration de la haine qui implique le culturel : les comptines en particulier qui apportent alors une aide précieuse.

Par exemple, un patient, pour illustrer les capacités séductrices de sa mère, avait retrouvé l'une des comptines qu'elle lui chantait enfant, et qui illustre bien l'ambivalence de leur rapports :

Tu m'aimes ?

Oui !

Reste, reste au bord de l'eau

Tu m'aimes ?

Non !

Tombe, tombe au fond de l'eau.

Winnicott ajoute à propos des comptines la remarque suivante : des comptines « auxquelles l'enfant prend plaisir, mais heureusement (qu'il ne comprends pas) »<sup>17</sup>. Je ne suis pas sûr que le « heureusement » soit nécessaire car la clinique montre que c'est peut-être au contraire l'évidence du témoignage de la transformation possible de la haine par le jeu et l'humour qui se transmet. La tendresse partagée en serait le résultat. Nous prendrons un exemple clinique.

Une patiente en face à face depuis plusieurs années, et dont l'évolution globalement positive lui a permis de se passer d'addictions envahissantes et de reprendre avec réussite une vie professionnelle. Deux séances avant l'interruption de vacances prochaines, elle n'avait pas envie de venir à cette avant dernière séance. Elle est très enrhumée, se mouche abondamment et bruyamment et jette violemment ses mouchoirs dans la corbeille située non loin de moi, tout en disant des banalités. J'hésite à intervenir à propos de ce comportement sans y parvenir. Soudain elle monte le ton jusqu'au cri, témoignant d'une véritable explosion de haine qui prend ses parents pour objet. C'est la première fois que cela se passe ainsi. Nous sommes l'un et l'autre surpris et débordés. J'essaie d'intervenir ce qu'elle interprète – probablement avec raison – comme une injonction au calme. Très en colère elle décide de partir, réunit ses affaires, s'apprête à quitter la pièce, mais avant, soudainement apaisée, dit sur un ton presque joueur : « vous remarquerez que je ne vous serre pas la main ! »

La fois suivante nous revenons sur cette scène.

Elle se souvient qu'elle était très enrhumée, qu'elle n'arrêtait pas de se moucher, son nez coulait, elle en avait plein les mains et une seule pensée l'envahissait : « il ne faut pas que je lui serre la main, il ne faut pas que je le touche ! » C'était « impératif » ajoute-t-elle.

Alors, elle a tout fait pour trouver un prétexte et pouvoir partir sans avoir à me serrer la main, tout en me le faisant remarquer. Mais ensuite, bien qu'inquiète en pensant à ce qui venait de se passer, elle fut étonnée car ce sentiment se dissipa avec le souvenir de paroles que j'aurais dites au cours d'une séance assez lointaine et qui lui revenaient comme « un refrain ». Une séance au cours de laquelle elle s'en prenait aussi à ses parents leur donnant une nouvelle fois toute une série de noms d'oiseaux : j'aurais alors d'un ton apaisé presque affectueux ponctué son discours d'un « je les buterai ! » reprenant des paroles dites autrefois par elle sur le ton de la colère. Depuis cette séance, « je les buterai ! », formulé sur le même ton que le mien lui revient « comme une comptine enfantine -, oui c'est cela, ajoute-t-elle, comme le refrain d'une comptine ». Elle se chante intérieurement « je les buterai » dès qu'elle risque d'être débordée par la colère. Et, ce, peut-être avec n'importe qui. À chaque fois c'est magique, cela l'apaise, et même plus, cela la fait rire et lui donne confiance. Comme si l'on pouvait dire avec tendresse des choses très violentes. C'est grâce à ce « refrain » qu'elle a pu revenir aujourd'hui.

---

17. Winnicott D. W. (1947), *La haine dans la contre-transfert*, Paris, Payot, 1969, p. 57.

C'est peut-être d'ailleurs ce qu'elle attendait de moi à la dernière séance, que je puisse dire une nouvelle fois « je les buterai ! » Je lui dis alors : « toucher ? couler ? ». Elle est surprise, perplexe, peut-être un peu irritée.

Un souvenir lui vient, elle l'avait oublié, cela se passe à la campagne, elle est une petite fille, et joue avec une autre petite fille plutôt sale et négligée, elles jouent avec l'eau d'une fontaine, l'eau coule sur le sol, il y a de la boue, elles ont les pieds nus, elles jouent à se salir et à se laver, elles rient beaucoup... c'est peut-être son plus « beau » souvenir. Je lui dis « peut-être une autre comptine, *À la claire fontaine* et son refrain qui viendrait à point à la veille d'une séparation ? » Après un silence, elle ajoute que ces derniers temps elle se surprend à éprouver de la tendresse pour ses parents.

Quelques réflexions :

Un contexte de séparation d'autant plus menaçant que là, c'est elle qui part la première. Un retour auto-érotique qui participe à l'effacement anticipé de la perte de l'objet jeté magiquement comme un mouchoir, les retrouvailles auto-érotiques avec le corps semblent lui permettre de sexualiser sa pensée et sa parole. Mais le jeu trouve sa limite et échoue, toucher, risque d'annuler le pouvoir magique de la pensée : car salir, fécaliser c'est réellement jeter l'objet. L'échec du jeu provoque alors l'explosion de haine qui, faute de rencontrer la comptine adéquate, impose le départ qui devient symbolisant grâce à la négation : vous remarquerez que je ne vous serre pas la main. Ce qui signifie, « je pars mais je ne vous efface pas, je pars pour revenir ». Le « je les buterai » du retour n'est qu'un après-coup, c'est à moi qu'il s'adressait en une pensée triomphante et vengeresse lors de la précédente séance. Il engage maintenant l'interprétation ambiguë tirée de son récit, qui tout à la fois renvoie aux auto-érotismes et à la vengeance et permet de desexualiser sa pensée. En d'autres termes, la parole qui était la dernière fois sexualisée par les auto-érotismes et la pensée, devient maintenant, grâce à l'interprétation, capable de desexualiser la pensée et de la rendre apte aux renversements : présent/passé, sale/propre, haïr/aimer. « Toucher, couler » serait-il le nouveau couplet de notre comptine ?

Toujours est-il que dans les séances suivantes, elle se montre capable de prendre directement sa mère comme objet de sa haine : le « je-les-buteraï » devenant – « je la buterai ! »

Alors question : la haine matricide, devrait-elle toujours se lier au meurtre du père ? Ne serait-il pas possible de la rencontrer plus directement, particulièrement dans ces moments où l'agir reprend le dessus ? Dans ces cas, le fantasme de matricide pourrait-il se révéler sans être encadré par le meurtre du père et l'infanticide ?

Que le meurtre ne puisse pas concerner la mère seule, c'est une évidence dans les cures classiques<sup>18</sup>. Cependant dans les fins d'analyse qu'on considère parfois, du fait de la séparation physique annoncée et de la menace narcissique qui l'accompagne comme propices à la révélation de mouvements de haine dirigée contre la mère, même dans ces fins d'analyse ce sont des désirs d'enfants ou des fantasmes d'infanticide qui se présentent le plus souvent. Mais garder la place ou éliminer ceux qui vont suivre, nécessite toute une série de transactions transférentielles avec l'imaginaire maternelle. Celles-ci s'expriment par exemple dans la recherche d'une grossesse tardive par don d'ovocyte : une manière comme le remarque Jacques André « de pouvoir être enceinte, mère d'un bébé que l'on a porté, grâce à la rupture génétique et psychique (?) avec la matrilinéarité »<sup>19</sup>. Mais Jacques André met entre parenthèse après psychique, un (?) signalant par là je pense que la rupture, le décollement d'avec la mère impose l'appel à un tiers réel, l'autre de la médecine, l'autre de la science et donc que la problématique, même agie, est objectivement triangulée.

Quant aux mises en échec agies de la réaction thérapeutique négative et plus généralement du masochisme moral, parviendraient-ils dans une sorte de politique de la terre brûlée à faire mourir comme à petit feu l'enclave maternelle ? Mais la métaphore n'est pas juste car la situation donne le pouvoir à des imagos persécutoires,

---

18. Malgré la survenue d'agir comme les séances manquées, les retards ou les problèmes de paiements.

19. Cf. de *La folie maternelle ordinaire*, « Petite bibliothèque de psychanalyse », PUF, 2016, p. 20.

l'objet incorporé n'est pas laissé sans surveillance et le besoin de punition devient source de resexualisation des relations du moi et du surmoi.

Alors, pourrions-nous trouver « Le meurtre de la mère » dans sa singularité du côté des agirs extrêmes ?

Commençons par le suicide

Il peut sembler curieux de prendre le suicide comme exemple de meurtre de la mère.

Pourtant, dans la pièce d'Henrik Ibsen, *Les revenants*<sup>20</sup>, le héros atteint d'une maladie incurable demande à sa mère de l'aider à mourir en lui injectant de la morphine et lui dit :

« Oui mère, aussi est-ce à toi de me secourir ».

La mère, « à moi ? »

Lui, « et à qui donc ? »

La mère, « à moi ta mère ! »

Lui, – « précisément ».

La mère, « À moi qui t'ai donné la vie ! »

Lui, « Je ne te l'ai pas demandé. Et quelle sorte de vie m'as-tu donnée ? je n'en veux pas ! Reprends là ! »

Or précédemment, alors qu'il lui a annoncé son projet d'en finir, elle lui a répondu :

« – je ne survivrai pas à ce coup ».

Ainsi, ce qu'il lui demande la tuera aussi, départ et retour, suicide et meurtre, matricide et infanticide se confondent dans le projet mélancolique. C'est ce que dit si bien Jean-Claude Rolland à propos d'un exemple terrible de défenestration d'une mère : « Parce que l'affect circulant entre le parent et l'enfant est trop proximal, ou trop intrusif, ou trop violent... alors deviennent indifférentes leurs identités respectives... L'indifférenciation des catégories de la mort et du meurtre rejoint cette indifférenciation première des identités »<sup>21</sup>.

C'est d'ailleurs ce que reprend l'ambiguïté du titre donné pour thème à la journée, car *Le meurtre de la mère* ne répond pas à la question de l'objet du meurtre. Mais est-ce spécifique du meurtre mélancolique que d'être double. Le meurtre réel de la mère peut-il être singulier ?

Lorsque Jacques André m'a parlé pour la première fois du thème de cette journée, m'est immédiatement revenu le souvenir d'un entretien avec un patient psychotique dans un service de sûreté en présence de collègues qui, comme moi, se préparaient à l'épreuve d'expertise médico-légale d'un concours hospitalier. Il s'agissait d'un patient matricide et nous avions à nous prononcer sur l'état de démence au moment des faits, ainsi que sur l'accessibilité à une sanction pénale. Le patient m'avait décrit le déroulement du meurtre, expliqué comme une tentative d'exorcisme du corps maternel possédé par le malin. De ce fait, une fois l'acte commis, il avait porté le corps sur son dos jusqu'au canal. Il l'y avait alors jeté en criant « meurs Satan ! » J'étais surpris par le calme de ce patient, un calme authentique, non simulé qui pouvait en passer pour une capacité de jugement retrouvé. Ce calme rendait difficile la rédaction de mon expertise, car si la question de l'état de démence au moment des faits ne faisait aucun doute, celle de l'accessibilité à la sanction pénale devenait problématique. C'est bien plus tard, une fois devenu psychanalyste et plus familiarisé avec les problématiques de cadre et de surmoi, que je compris que le calme du patient n'était pas à mettre uniquement sur les comptes du dégagement d'une fusion avec la mère et d'un traitement neuroleptique, mais qu'il provenait sans doute aussi, de la situation d'écoute collective au moment de l'entretien et de sa finalité implicite à savoir notre interrogation sur sa responsabilité. D'ailleurs du fond de son délire il était allé se rendre à la police. C'est à partir de là que je commençais à m'interroger sur les risques de l'article relatif à l'irresponsabilité pénale et sur l'importance

---

20. Ibsen H., *Les Revenants*, Actes Sud, 1990.

21. Rolland J-C., *Les yeux de l'âme*, Paris, Gallimard, 2010, p. 249.

pour Oreste de la mise en place du tribunal et du débat de l'aéropage. Ici aussi, comme chez Ibsen le meurtre concerne deux personnages confondus, la mère et le fils, la mère et le diable. La différence entre les deux situations c'est que le patient médico-légal fait un appel délirant à l'instance tierce, la police, alors que le héros d'Ibsen la refuse, en demandant à sa mère en cas de crise, de lui faire l'injection létale sans appeler de médecin. Mais chez l'un comme chez l'autre, même sur le mode négatif, il est fait appel à « l'instance parentale » et par conséquent également au père. Même dans ces cas extrêmes, le triangle œdipien plus ou moins objectivé est toujours là.

Alors ? Le meurtre de la mère ne pourrait-il se représenter qu'indirectement en référence au meurtre paternel fondateur ? Faudrait-il à son propos toujours évoquer Laïos, Œdipe, Agamemnon et Oreste ? Serait-il en lui-même irréprésentable, non subjectivable ? C'est l'option que prennent des auteurs comme Jean Cournut ou Jean-Luc Donnet. Voilà ce qu'en dit Cournut : « ... depuis longtemps j'en suis séparé de cette mère première. Alors est-ce là la clef de l'énigme, précisément dans la séparation... pis dans sa disparition ? »<sup>22</sup> Selon cette perspective, il ne serait pas possible de représenter la séparation ou l'absence, en la redoublant d'une disparition. Nécessité serait de faire appel à l'autre de la mère, père ou enfant. Il n'y aurait pas de meurtre maternel fondateur !

Il est vrai qu'au terme du parcours que nous venons de faire, la vengeance et la haine suscitées par la rencontre avec la mère, montre que si la question de son meurtre est bien là, elle ne laisse pas de trace psychique directe comme la culpabilité consciente, voire même inconsciente ainsi que nous l'avons vu à propos du masochisme moral. La vengeance et la haine révélées par la mère ont à chaque fois suscité les références au passé, au père, aux enfants morts et aux instances culturelles, l'ensemble déterminant un processus de symbolisation impliquant en particulier le jeu et l'humour.

Mais un tel meurtre peut-il vraiment n'être qu'irréprésentable, ne pas laisser sa trace, même négative, en particulier dans le processus de symbolisation et au sein de son produit, le langage ? Cette trace ne se trouve-t-elle pas au cœur même de la langue maternelle ? C'est l'option que me fait choisir Laurence Kahn<sup>23</sup> lorsqu'elle parle en référence à la mélancolie du langage de Pontalis, du « déchirement au cœur des mots », ou d'une « langue en guerre avec elle-même ». Car la langue cherche à la fois à se dissoudre dans l'absence irréductible, la chose qui échappe, l'objet perdu de la satisfaction hallucinatoire, mais porte aussi au déplacement, au mouvement vers l'autre, à la pensée conquérante. C'est peut-être la trace négative du meurtre de la mère qui équilibre le double jeu de la langue en permettant par exemple, je cite Catherine Chabert<sup>24</sup>, de « réengager le sexuel en reconnaissant le prix à payer au mort pour que le vif reprenne ». Ainsi de l'ambiguïté de ma formule humoristique, « toucher/couler » et de ces effets. L'interprétation ambiguë viendrait-elle révéler la trace négative du meurtre de la mère ? Peut-être ! Ce qu'il y a de sûr c'est qu'elle équilibre les mouvements de sexualisation et de de-sexualisation propre au langage, ces mouvements qui libèrent respectivement éros ou la pulsion de mort.

Avec l'interprétation ambiguë, – il n'est pas possible de séparer l'empreinte, du pas qui l'a dessinée et il n'est pas possible de ne pas s'y emboîter tout en prenant son élan.

Toucher/couler !

Comment alors, résister au jeu que le langage propose ?

Je voudrais terminer en recueillant votre avis sur une question : celle de savoir si certains mots dits en séances sont, non pas de simples formations préconscientes riches d'une polysémie potentielle, mais des signifiants

---

22. Cournut J., *Pourquoi les hommes ont peur des femmes*, « Le fil rouge », Paris, PUF, 2001, p. 260.

23. Kahn L., *L'écoute de l'analyste*, « Le fil rouge », PUF, Paris, 2012, p. 103.

24. Chabert C., *Féminin mélancolique*, « Petite Bibliothèque de psychanalyse », Paris, PUF, 2003, p. 89.

porteurs de cette trace non transformée du meurtre de la mère que nous venons d'évoquer, des signifiants sans rapport avec des représentations refoulées et dont le statut psychique reste à préciser. Je m'appuierai sur la situation clinique que voici :

C'est un homme jeune, sa mère a été très tôt définitivement séparée de son père avec une mère, la grand-mère maternelle, très envahissante. Il vient demander l'analyse dans les suites d'une expérience de dépersonnalisation très angoissante survenue peu après sa réussite à un concours prestigieux. Celui-ci devait lui procurer rapidement une indépendance matérielle et lui permettre de quitter ses parents. Au premier entretien, il en fait le récit suivant : il est seul chez lui, pas très en forme ; en passant devant une glace il ne se reconnaît pas. Il s'approche du miroir reconnaît bien son visage tout en ayant le sentiment que ce n'est pas lui, il le scrute, particulièrement le regard qui lui semble habité d'une violence « folle », les pupilles comme des trous opaques, sans fond, semblent habitées d'une force démoniaque ; l'angoisse touche à la panique, il doit lutter contre l'impulsion qui l'envahit, celle de briser le miroir pour échapper à l'emprise du regard fou. Mais, il a le sentiment que s'il le fait, il deviendra irrémédiablement ce qu'il veut fuir. Il parvient à s'arracher à l'image, et trouve refuge auprès du réfrigérateur : il prend sans réfléchir un yaourt et le mange avec l'espoir que cette expérience va se terminer mais c'est sans succès. L'appel téléphonique d'un ami met fin à ce cauchemar éveillé.

Je lui demande à quoi il pensait quand l'angoisse l'envahissait. Il revient sur la séquence du yaourt, en le mangeant il avait des paroles en tête qui se répétaient : « Lait mortel ! » Je n'entends pas immédiatement la polysémie des termes et je questionne probablement trop vite : « comme un empoisonnement ? » Il enchaîne sur le poison, l'envahissement, la toxicité de l'amour maternel et ses ressentiments à son égard.

Je sens qu'il s'engouffre trop vite dans cette voie et je pense à l'autre manière d'entendre « lait mortel ! » : « les mortels ! » Je lui fais remarquer qu'il y a quelqu'un dont il n'a pas encore parlé en regrettant peut-être de ne pas avoir tenté, au bon moment, de répéter simplement « lait mortel ! » Il fait venir son père, un père très idéalisé et redouté. Ce père et ses avatars occuperont une bonne partie de l'analyse et en particulier la peur de ses mouvements homosexuels à son égard. À ce propos, une séquence intéressante dont je voulais parler : il raconte une histoire d'équitation et les difficultés rencontrées pour réparer une selle défectueuse, son effort pour percer le cuir avec son poinçon et la nécessité de faire appel à un maître de manège irrité. Probablement alerté par l'ambiance anale du récit, je suis arrêté par sa manière de prononcer le mot « cuir » qu'il décompose distinctement et sans s'en rendre compte en « cu-ir ». Serait-ce un accent, des tonalités venues de l'enfance ? Je répète à l'identique. Après le maître de manège, c'est à lui désormais d'être irrité par ce détail qu'il qualifie de grossier, me demandant si je ne suis pas en train de « virer lacanien ». Mais cette histoire de cul irrité, cette histoire de cul et de colère engage des associations conduisant à sa sexualité infantile avec des jeux auto-érotiques et érotiques qui lui permettaient d'échapper à l'intrusion maternelle – elle affectionnait particulièrement les lavements -, tout en redoutant la condamnation paternelle, jusqu'à son désir, sa crainte et sa révolte d'un rapproché homosexuel entre nous. Peu après cette séquence il fait un rêve : il est devant le même miroir que celui évoqué lors de notre premier entretien, mais là, il le brise et avec les morceaux coupants, attaque le corps de sa mère. Les associations et souvenirs abondent : eczéma, mise à l'école, décollement/séparation. Mais surtout deux souvenirs lui viennent, d'abord un film vu à l'adolescence dans lequel une femme va être violée et rituellement sacrifiée par un seigneur sanguinaire, seigneur qui sera finalement tué, ensuite les fausses couches hémorragiques de sa mère.

Encore une fois la haine matricide ne parvient à se représenter qu'encadrée par le parricide et l'infanticide en lien avec les fantasmes originaires en particulier celui de scène primitive.

J'arrêterai ici la clinique et j'en viens à mon questionnement :

À la suite de ce que nous avons dit à propos de la trace du meurtre de la mère, quel est le statut psychique du mot « cuir » tel qu'il s'est présenté dans la séance et tel que je l'ai entendu ? Est-ce une formation préconsciente condensant le cul, la colère, la peau en attente d'un déploiement associatif et/ou d'une régression formelle ?

Ou bien est-ce un signifiant porteur d'une trace irréprésentable en rapport avec le corps propre et le corps maternel sorte de pictogramme sonore proche de ces formes limites dont les signifiants formels et de démarcation ont tenté de rendre compte ? Enfin dernière possibilité, la décomposition phonétique, la musique de l'accent ne donnent-elles pas au mot la valeur d'une comptine et ne s'approche-t-on pas alors de l'agir de parole ? Je pencherai pour le mélange entre signifiant limite et agir de parole plutôt que pour une formation préconsciente qui n'aurait plus qu'à franchir les résistances. Mais la question reste ouverte, et ses conséquences techniques ne sont pas sans importance. Je pense en effet que ce genre de signifiant lorsqu'il est entendu et que l'analyste en témoigne, tombe dans le champ du transfert comme on tombe dans le domaine public. Peut alors s'engager la transformation tragique du meurtre selon toute ses facettes, et peut-être jusqu'à l'humour. Cette transformation, plus ou moins actualisée, plus ou moins jouée, plus ou moins représentée, mêle perception et mémoire.

Alors, la transformation de la trace du meurtre de la mère grâce à la parole de transfert serait-elle possible ? Permettrait-elle de désendeuiller le langage comme le rêvait Green ?

# *Le meurtre de la mère : la tentation du mythe*

*Patrick Merot*

La remarque préalable sera de souligner que la formule « Le meurtre de la mère » est à interroger : cette expression n'est pas « tuer la mère », ou « la haine contre la mère ». Parler du « meurtre de la mère », c'est implicitement poser une symétrie avec le meurtre du père et donc une symétrie entre la mère et le père. C'est là une question qui sera présente en toile de fond de mon exposé.

## **Proust**

Je commencerai avec le texte de Proust, *Sentiments filiaux d'un parricide*.

De quoi s'agit-il ? C'est dans ce petit texte que l'on trouve cette phrase qui prête à sourire : « Je voulais jeter un regard sur *Le Figaro*, procéder à cet acte abominable et voluptueux qui s'appelle lire le journal ». Pourquoi abominable ? Parce qu'il révèle tous les drames collectifs ou individuels qui se sont déroulés dans les 24 dernières heures. Pourquoi voluptueux ? Pour les mêmes raisons. Ce jour-là, le drame est le récit d'un parricide commis par un jeune homme dont Proust découvre avec stupéfaction qu'il le connaît : il vient d'avoir avec lui une correspondance chaleureuse. Cet homme, qui avait perdu son père quelques mois auparavant, lui était apparu dans l'échange de condoléances qui s'ensuivit, des plus délicat et surtout d'un extrême attachement à ses parents. Rien d'autre apparemment qu'un fait divers, un geste de folie diront les journaux, qui restera inexpliqué puisque le criminel se suicide et meurt avant d'avoir pu répondre quoi que ce soit sur les raisons de son acte.

Or Proust ne cesse de témoigner dans son texte d'une profonde empathie avec cet homme, « ce malheureux », « noble exemplaire d'humanité, un homme d'esprit éclairé, un fils tendre et pieux » et les réflexions qui s'associent au récit des faits, ne convoquent rien moins que Ajax, Tolstoï, Œdipe, Lear, les frères Karamazov et enfin Michelet.

La question que pose ce petit article de Proust est celle que nous nous posons : le meurtre de la mère est-il un fait divers ou un acte mythique. Alors même que le récit factuel décrit un drame morbide dans un univers bourgeois, une mère en sang qui s'effondre dans les escaliers de la maison en criant « qu'as-tu fait de moi », un criminel défiguré « En dehors des blessures qu'il s'était faites avec son poignard, il avait tout le côté gauche du visage labouré par un coup de feu », Proust nous dit : « J'ai voulu montrer dans quelle pure, dans quelle religieuse atmosphère de beauté morale eut lieu cette explosion de folie et de sang qui l'éclabousse sans parvenir à la souiller. »

## **Mythologie**

Le meurtre de la mère. La formule convoque immédiatement son pendant, le meurtre du père. Symétrie des mots, symétrie des formules, mais qui désignent des scènes absolument différentes. Le meurtre du père, c'est la situation œdipienne. Le meurtre de la mère, c'est le moment originaire (il est remarquable que la situation œdipienne de la fillette et la rivalité avec la mère, pourtant éminente, ne convoque pas de façon symétrique le meurtre).

Le meurtre du père, c'est l'histoire d'Œdipe. Le meurtre de la mère, il y en a quelques uns dans la mythologie, j'y reviendrai. Il y en a quelques uns aussi dans l'histoire : Néron est le plus fameux. Il y en a dans les faits divers. Mais c'est Oreste dont l'histoire fut racontée par les trois auteurs tragiques de la Grèce antique qui reste la référence majeure. Les psychanalystes se sont emparés avec gourmandise des mythes grecs. Les hellénistes se sont saisis avec entrain des interprétations proposées par la psychanalyse, pour les discuter ou les valider. Didier Anzieu, naguère, en avait magistralement retracé les enjeux<sup>1</sup>.

Pour autant il n'y a pas d'unanimité. Ainsi la première question concerne le moment où il faut faire débiter l'histoire des Atrides, ce destin qui se transmet de génération en génération : faut-il évoquer Atrée et Thyeste ; ou la génération antérieure, le père d'Atrée, Pélops ; ou plus avant encore le père de Pélops, Tantale ?

On peut rappeler que mettant en scène la trilogie de Sophocle, Ariane Mnouchkine l'avait fait précéder par l'*Iphigénie* d'Euripide, afin de donner au meurtre d'Agamemnon par Clytemnestre tout son sens de légitime vengeance et dramatiser d'autant le geste matricide. C'est une mère infiniment blessée qui rend justice à sa fille traitée comme animal de sacrifice. Mais, avec Eschyle, lorsque l'histoire approche de son aboutissement, cette justification de la mère ne pèse pas lourd. Le plaidoyer d'Athéna passe – la chose est souvent minimisée voire passée sous silence dans les commentaires – par l'annulation même de la maternité. La mère n'est que réceptacle, c'est le père qui, par son sperme, donne naissance à l'enfant<sup>2</sup>. Athéna elle-même, rappelant son histoire, vient témoigner de ce qu'il y a des naissances sans mère. Apollon ne s'est pas trompé en conseillant à Oreste de prendre Athéna pour avocate.

Concernant Oreste, Freud est succinct : quand il évoque l'*Orestie* d'Eschyle comme écho de la révolution qu'a constitué dans l'histoire de l'humanité le passage du matriarcat au patriarcat, il se contente d'une allusion : « On croit percevoir encore dans l'*Orestie* d'Eschyle l'écho de cette révolution »<sup>3</sup>. La phrase suivante doit se lire dans le mot à mot car il apparaît que Freud y différencie ce qui relève du passage du matriarcat au patriarcat du progrès dans la spiritualité : « Mais ce passage de la mère au père caractérise en outre (je souligne le *en outre*) une victoire de la vie de l'esprit sur la vie sensorielle, donc un progrès de la civilisation. »

Je note à propos du commentaire de Freud une remarque de Florence Dupont, dont on sait qu'elle fit dans *L'insignifiance tragique* une lecture roborative des textes, où elle avance que le tragique des tragiques grecs est une élaboration des philosophes idéalistes allemands. Pour elle « la dramatisation du matricide en tant que tel, que l'on rencontre chez certains commentateurs du meurtre d'Oreste n'est qu'une retombée des rêveries de Bachofen et de ses épigones sur un prétendu matriarcat originel »<sup>4</sup>. Une réflexion qui, en écho aux réserves que Freud maintient sur la réalité d'un matriarcat originel, pourrait concerner sa brève remarque sur *L'Orestie*. Il y a un passage certes, mais le temps des mères n'a pas été un matriarcat.

Si nous revenons au *Moïse*, quelques pages plus loin, lorsque Freud reprend sous l'angle du renoncement aux pulsions cette séquence, ce n'est pas le matricide qu'il met en avant, mais la *décision*<sup>5</sup>, une notion suffisamment commentée pour que je ne revienne pas dessus. Freud qui n'a pas hésité à parler du meurtre du père – et à en soutenir la réalité historique – ne parle pas à propos de la séquence décisive qui met en jeu la mère, de meurtre. Je vois dans la prudence de Freud et le choix qu'il fait un argument pour rester réservé sur l'emploi extensif de l'idée de matricide : *décision* relève évidemment plus d'un processus secondarisé, alors que *matricide* met en jeu des forces qui relèvent principalement de la violence des processus primaire.

---

1. Anzieu D. (1966), « Œdipe avant le complexe, ou de l'interprétation psychanalytique des mythes », in D. Anzieu et al., *Psychanalyse et culture grecque*, « Les belles lettres », 1980 ; et Anzieu D., « Freud et la mythologie », *NRP*, n° 1, *Incidences de la psychanalyse*, 1970.

2. Sur l'exclusion de la mère et de la femme dans la culture de la Grèce antique, N. Loraux, *Les enfants d'Athéna*, Point Seuil.

3. Freud S., *Moïse*, op. cit., p. 213, seule référence à l'*Orestie*.

4. Dupont F., *L'insignifiance tragique*. « Les Choéphores » d'Eschyle, « Électre » de Sophocle, « Électre » d'Euripide », coll. « Le Promeneur », Gallimard, 2001, p. 31.

5. *Ibid.*, p. 218.

La question est donc désormais délimitée. Faut-il supposer un matricide fondateur, passage obligé de toute véritable naissance à l'individualité ? La question, telle que l'expose le mythe, est complexe, d'autant que la mère en question, Clytemnestre, est elle-même partagée : elle, qui a cessé depuis longtemps de s'intéresser à son fils, reste inconsolable de la mort scandaleuse de sa fille Iphigénie, sans pour autant s'interdire la jouissance de l'amour avec son amant : une mère dans la démesure, la seule faute véritablement désignée dans le texte d'Eschyle.

Les tragiques grecs, il est donc nécessaire de les relire et de prendre la mesure des stéréotypes qui en ont forcé la lecture. Il ne faut pas non plus oublier qu'il sont eux-mêmes la réécriture des mythes dont ils s'inspirent. Mais je serai très succinct sur ce rappel car je reste réticent à la tentation qui consiste à vouloir faire coller le mythe avec la métapsychologie, ou à vouloir déduire du mythe la vérité de la métapsychologie, et c'est souvent d'ailleurs un mouvement que l'on trouve chez les mêmes auteurs, car les deux discours se renforcent l'un l'autre.

## Klein

Des lectures de l'*Orestie* par les analystes, celle qui fut faite par Melanie Klein<sup>6</sup> est incontournable. Il s'agit d'un texte posthume, publié dans *Envie et gratitude* sous le titre « Réflexions sur l'*Orestie* », un texte dont elle n'était pas entièrement satisfaite nous dit Hanna Segal. De fait il se présente comme une étude assez disparate, certaines parties tout à fait élaborées, d'autres brouillonnes et désordonnées. Cependant on comprend que Melanie Klein ait été attirée par cette histoire pleine de bruit, de fureur, de sang, d'inceste et de crime, dont la violence a priori fait écho à l'univers interne qu'elle retrouve dans la psyché de l'enfant.

Je dirai tout de suite la nature de ma réserve par rapport à son interprétation : c'est que ça marche, que ça marche trop bien. Dès lors qu'il y a de la haine et du meurtre, on n'a aucun mal à faire fonctionner la machinerie métapsychologique kleinienne organisée autour de la pulsion de mort, et Melanie Klein s'en donne à cœur joie.

Mélanie Klein accorde une place centrale dans son analyse de *L'Orestie*, à des développements sur le surmoi, un surmoi précoce et terrifiant, illustration pour elle du surmoi impitoyable et persécuteur qui, chez le jeune enfant existe en même temps qu'une relation à des parents aimés et idéalisés. À ce surmoi cruel s'ajoutent quelques notations sur le surmoi tempéré, celui du texte de Freud sur l'humour.

Ainsi les différents dieux intervenant dans l'histoire du héros sont donnés comme les personnifications des différentes instances de la psyché<sup>7</sup> où le surmoi se taille la part belle et sera, au bout du compte le principal moteur de l'acte matricide du héros :

Agamemnon : le surmoi, avec la partie du surmoi fondée sur l'amour du père ;

les Érinyes : le surmoi, pour le surmoi le plus primitif ;

Cassandre : le surmoi, pour un autre aspect, le surmoi endommagé (sans que cette assertion soit très claire) ;

Apollon : le surmoi parce que ses pulsions destructives vont commander le surmoi cruel d'Oreste ;

Zeus : le surmoi, « un aspect essentiel du surmoi, ... la partie idéale et omnipotente du soi, l'idéal du moi » (p. 214) (référence notable à cette instance) ;

Athéna enfin : le surmoi, comme représentante de Zeus, mais il s'agit là du surmoi sage et modéré (p. 216), mais Athéna est aussi « la "bonne" mère alors que Clytemnestre représente le "mauvais" aspect de la mère ».

---

6. Klein M. (1957), « Réflexions sur *L'Orestie* », *Envie et gratitude*, PUF, 1968.

7. « Les différents rôles symboliques qu'il (Eschyle) fait tenir aux dieux, en particulier, montrent sa profonde compréhension de la nature humaine », *ibid.*, p. 217.

Ces angoisses résultent de la projection des pulsions destructrices intenses présentes dès les premiers mois de la vie, liées au conflit pulsionnel entre Éros et Thanatos, projection cependant incomplète qui ne protège pas des sentiments de culpabilité que toute cette haine suscite (p. 192). (Ne faudrait-il pas plutôt dire que ces projections, loin de protéger ne font qu'amplifier la culpabilité de l'individu ?)

Si la dimension projective des pulsions internes au sujet sont, dans l'orthodoxie kleinienne, principalement en jeu, je mettrais en valeur ici le fait que pour Melanie Klein cette haine, qui a sa source dans le pulsionnel, est renforcée par l'expérience précoce de l'enfant d'être entièrement sous la dépendance des parents et le ressentiment qu'il en éprouve. Ce renforcement de la haine serait, dans le vocabulaire de l'*Esquisse*, la version sombre de l'*action spécifique*, celle de la dépendance à l'égard de l'autre et de l'épreuve de détresse. Je réinscris la remarque de Melanie Klein dans la problématique de l'*action spécifique*, centrale dans l'émergence du maternel. Toutes les expériences de défaillance du *Nebenmensch* à l'occasion desquelles le sujet peut éprouver le sentiment de détresse, de désaide, de déréliction pourra ainsi contribuer, dans la progressive construction d'un autre perçu comme tel, à la découverte douloureuse de la dépendance à l'égard de cet autre et au sentiment de haine que cette dépendance suscite. Dans les cures, les moments de régression intense feront ressurgir, parfois dans une massivité spectaculaire, ce sentiment de dépendance, la force de l'attente adressée à l'autre, l'intensité de la détresse en réponse à la défaillance de l'autre maternel, et comme aboutissement, la violence de la haine en réaction à cette détresse.

C'est l'*hubris*, dans laquelle Melanie Klein reconnaît l'*envie*, qui saisit les héros de l'histoire, à commencer par Agamemnon, qui déclenche le drame : Agamemnon habité par sa destructivité à l'égard de ses premiers objets d'amour – venger l'insulte faite à son frère, une des origines de l'histoire – et par son ambition de devenir le roi des rois (p.198) : l'*hubris*<sup>8</sup> appelle la vengeance des dieux.

Oreste, au contraire, personnage déchiré, terrassé par son ambivalence, est l'opposé d'Agamemnon et même de Clytemnestre. Oreste doit venger son père, mais c'est pour Melanie Klein sa propre destructivité qui trouve là à s'exprimer et Apollon qui lui en donne l'ordre « représente un aspect d'Oreste » (p. 200). Dans la genèse de la décision matricide Melanie Klein souligne que le devoir de vengeance reçoit ainsi le renfort de la propre haine qu'a pu faire naître en lui le rejet et l'abandon dont il a été victime, c'est-à-dire les défaillances de sa mère vis-à-vis de lui enfant (p. 202). (Mouvement intérieur que l'on retrouve aussi chez Électre, pas assez aimée). Pourtant l'un des moments les plus tragiques de la pièce, et Melanie Klein le relève, survient lorsqu'il s'approche de sa mère pour accomplir l'acte, et que celle-ci lui rappelle des motions positives de son passé : enfant, elle l'avait nourri et aimé dit-elle. Oreste hésite alors et il faut la parole *surmoïque* de son ami Pylade pour qu'il ne recule pas.

De tous ces intervenants, les plus présents dans l'histoire d'Oreste sont les Érinyes « Les images menaçantes et persécutrices... représentent les aspects effrayants de la mère » (p. 191). Les Érinyes, poursuivant Oreste après le matricide incarnent – je l'ai déjà indiqué – le surmoi : « un surmoi impitoyable ne saurait pardonner la culpabilité » (p. 204). Le matricide est pour Melanie Klein le meurtre central de l'*Orestie*, « les Érinyes... il semble que seul le matricide attire leur vengeance » (p. 209). (De fait elles ne persécutent pas Clytemnestre pour le meurtre de son époux), matricide redoublé par le fait que tout le sang versé est une souillure de la Terre-Mère (p. 205). Enfin, le dénouement de la pièce et les débats qui ont lieu sur l'aréopage où Oreste tente de se justifier illustre pour Melanie Klein le passage de la position paranoïde-schizoïde, où prédomine la persécution à la position dépressive, où prédomine la culpabilité.

On peut certes, comme je viens de le faire, garder ses distances avec ce programme de traduction immédiate du récit d'Eschyle en construction métapsychologique. Mais il y a un pas de plus que Melanie Klein fait dans

---

8. « Le goût de la compétition et l'ambition qui composent l'*hubris* peuvent constituer des causes profondes de culpabilité, si l'envie et les tendances destructives prédominent », *ibid.*, p. 196.

les pages ultimes de son texte qui est de considérer cette lecture en terme de projection anthropomorphique des instances de la psyché comme *figuration d'un mouvement interne fondamental*. Les mythes seraient moins là pour illustrer l'histoire du sujet, que pour figurer l'émergence du symbole dans la vie psychique : « Les moyens d'exprimer la rancune et la satisfaction, et toute la gamme des émotions infantiles, se modifient progressivement... Une pulsion intense cherche à rattacher ces fantasmes aux objets – réels et fantasmés – qui deviennent des symboles et servent d'exutoire aux émotions. » (p. 217).

Elle évoque alors les objets partiels puis les objets globaux. C'est sur la base d'une séparation de la mère que ce processus peut avoir lieu : « Cette tendance à créer des symboles n'acquiert une telle intensité que parce que la mère, fut-elle la plus aimante – ne peut satisfaire les besoins affectifs de l'enfant » (p. 218). Melanie Klein n'en dit pas plus, mais il faut donc comprendre que tout ce qu'elle vient de développer autour de la place du matricide, dans la trilogie d'Eschyle et dans la vie de l'enfant, doit se comprendre comme le quête de la capacité symbolique, celle qui permet à l'enfant d'exprimer ses pulsions, celle-là même qui permettra à l'artiste créateur d'atteindre l'universalité. C'est avec cette ouverture que se termine le texte.

Dans l'article très antérieur, consacré au cas Dick, Melanie Klein<sup>9</sup> avait exposé précisément ce qu'elle entend par cette création de symbole : en fuyant l'objet haï l'enfant se dirige vers un autre objet qui lui-même bientôt devra être quitté pour un autre. C'est ainsi, en passant d'un objet à l'autre, donné comme équivalent, que se met en place le symbole. Ces objets qu'il s'agit d'écarter, ce sont ces objets partiels que l'enfant découvre dans l'intérieur maternel. « Comme l'enfant souhaite détruire les organes (pénis, vagin, sein) qui représentent les objets, il se met à craindre ceux-ci. Cette angoisse le pousse à assimiler ces organes à d'autres choses : à cause d'une telle équivalence ces choses deviennent à leur tour objets d'angoisse, et l'enfant est ainsi contraint à établir sans cesse des équations nouvelles qui constituent le fondement de son intérêt pour les objets nouveaux et du symbolisme lui-même »<sup>10</sup>.

Julia Kristeva, dans son étude de Melanie Klein donne une importance essentielle à cette conclusion : « Mais le culte de la mère – et c'est l'essentiel ? s'inverse chez Klein en... matricide. C'est de la perte de la mère – qui revient pour l'imaginaire à une mort de la mère ? que s'organise la capacité symbolique du sujet. » Julia Kristeva résume l'argumentation de Melanie Klein dans un raccourci qui en éclaire les formulations autant qu'il en obscurcit la thèse « pourquoi les symboles ? La réponse est simple : parce que la mère ne suffit pas, la mère est incapable de satisfaire les besoins affectifs de l'enfant. Que dit un symbole ? Laissez tomber la mère, vous n'en avez plus besoin : tels seraient le message ultime des symboles, s'ils pouvaient dire leur raison d'être » Julia Kristeva. Et, parce que « dans la vie fantasmatique, la séparation ou la perte équivaut à la mort », la séparation de la mère est donnée comme matricide. Il me semble qu'en assimilant ainsi perte à matricide, on perd deux fois du sens : on apporte de la confusion sur le terme de matricide en le généralisant, et en le banalisant, on lui fait perdre la violence dont il est porteur.

Ce moment d'éloignement de la mère, pour essayer d'en rendre compte au plus près de l'expérience infantile, je propose de l'appeler le *détachement* et non le débarras, ni le matricide. Il ne sera question de meurtre, ce meurtre de la mère dont le mouvement viendrait habiter le sujet, que dans certaines conditions particulières dans laquelle le détachement est empêché. Je reviendrai sur ce point essentiel.

Mais la capacité symbolique c'est essentiellement l'accès au langage, ce que curieusement Julia Kristeva ne signale pas. C'est ce que je pourrais dire. Il n'est au fond question de rien d'autre dans ce détachement de la mère – que Melanie Klein appelle matricide – c'est l'accès au langage.

---

9. Klein M. (1930), « L'importance de la formation du symbole dans le développement du moi », *Essais de psychanalyse*, Payot, 1976. À l'inverse « la défense excessive et prématurée du moi contre le sadisme empêche l'établissement d'une relation avec la réalité et le développement de la vie fantasmatique. L'appropriation sadique et l'exploration du corps de la mère et du monde extérieur (qui représente le corps de la mère dans un sens plus large) se trouvent interrompues, ce qui entraîne une suspension plus ou moins totale de la relation symbolique aux choses. », *Ibid.*, p. 277.

10. *Ibid.*, p. 265.

## Appelfeld

Quittant le domaine du mythe, je souhaiterais reprendre la question du matricide avec une situation particulière qui est le meurtre de la mère à travers le meurtre de la langue maternelle. Et évoquer cela avec la clinique du matricide. On connaît bien sûr le schizo et les langues et le rapport singulier que la psychose peut entretenir avec la langue maternelle.

Il est d'autres situations qui ne relèvent pas de la psychose et je prendrai ici le témoignage de Aharon Appelfeld qui, à travers ses écrits, fait le récit de ce que fut pour lui l'abandon de la langue maternelle au profit de l'hébreu, une expérience qui va signifier pour lui une paroxystique confrontation au meurtre de la mère.

Un ouvrage évoque ce sujet, sous divers angles, le livre très remarquable d'une jeune universitaire, Keren Mock *Hébreu, du sacré au maternel*. J'avais été attiré par ce titre qui en énonçant un lien entre sacré et maternel propose une problématique qui fait écho à ce dont j'ai exploré la trace, du maternel au religieux. La thèse centrale de ce livre s'appuie sur l'étude d'un texte quasi méconnu de Spinoza, sa grammaire de l'hébreu, dans lequel il se livre à une opération d'une audace remarquable qui consiste à prendre la langue sacrée du texte hébreu de la Bible, texte intangible et figé dans un rituel immuable, pour en faire une langue : une opération de grammaticalisation de l'hébreu, préparant ainsi à la renaissance de l'hébreu comme langue vivante<sup>11</sup>, comme langue maternelle, au xx<sup>e</sup> siècle. La réflexion sur la renaissance d'une langue, destinée à devenir une langue maternelle conduit alors l'auteure à s'interroger sur ce qu'est le meurtre d'une langue et d'une langue maternelle. C'est ici que prend place une lecture de l'œuvre d'Aharon Appelfeld, à partir d'un de ses romans, *Le garçon qui voulait dormir*. Ce livre met en scène cette question à travers la vie d'un jeune homme de 17 ans, Erwin, qui est clairement Aharon Appelfeld lui-même, dont l'histoire est à peine transposée, ce garçon qui voulait dormir<sup>12</sup>.

Ce jeune garçon, à l'issue de la seconde guerre mondiale, se retrouve, sans qu'il l'ait clairement décidé, embrigadé dans un groupe de rescapés pris en main, à l'intérieur d'un camp de réfugiés, par un militant juif qui les prépare à devenir de vrais pionniers et cela d'abord à travers la langue, grâce à un enseignement intensif de l'hébreu. Après quelques mois, le groupe bénéficie d'un transport jusqu'en Israël – on est en 1945 – et poursuit sa formation en même temps qu'il intègre un kibboutz.

Dans le roman, l'impératif de l'acquisition d'une nouvelle langue est tourné vers l'avenir : la construction d'une nation nouvelle unifiée dans sa langue et c'est ainsi que l'instructeur ne cesse d'en parler. Curieusement Erwin, et le narrateur avec lui, n'avance pour justifier le sacrifice de toute autre langue que cette raison. Il y a évidemment un autre volet à cette histoire : l'abandon de la langue maternelle, douloureux et source d'une nostalgie infinie, répond à une obligation, une nécessité dont il faut comprendre la force. Cette autre raison, qui vient du passé, se rattache à ce que ce garçon a vécu : sa langue maternelle est devenue la langue des bourreaux. Aharon Appelfeld ne fait pas apparaître cette raison dans le roman comme si elle était implicite et allait de soi, mais il s'exprime abondamment dans d'autres textes sur ce drame qui commence quand, brutalement, « ils furent confrontés à la déportation, à la séparation, aux cris de mort jetés dans cette langue allemande qui, la veille encore, leur était une source d'inspiration »<sup>13</sup>.

Et pour la question qui est la nôtre aujourd'hui ce premier temps du meurtre est essentiel à comprendre. La langue maternelle, l'allemand, a été contaminée par ceux qui en ont été les locuteurs. Je reprends les mots de

---

11. Certains se rappellent qu'il y a longtemps était intervenue ici Clarisse Herrenschildt qui avait parlé de l'hébreu langue morte et de sa renaissance comme langue vivante, sans équivalent pour aucune langue morte. C. H. « Langue très morte », *Le fait de l'analyse*, n° 7, *Les morts*, Éd. Autrement, 1999.

12. Dans un témoignage direct de sa vie il raconte le désir d'oubli qui fut le sien après la guerre : « C'était notre souhait : dormir, dormir des années, nous oublier nous-mêmes, être né de nouveau. » *L'héritage nu*, p. 39 et « Nous savions que dans le chemin de l'oubli de soi, quelque chose de chaud et de précieux en nous s'était perdu, quelque chose que nous ne pouvions nier : les parents, des scènes de l'enfance, les bruits de la tribu. Que sommes nous sans eux ? », p. 44.

13. Appelfeld A., *L'héritage nu*, Éd. de l'Olivier 2006, p. 37.

Keren Mock : « dans la langue maternelle gisent les premiers objets psychiques maintenant contaminés par une modification de leurs charges affectives, qui altère alors le rapport entre les représentations de choses et les représentations de mots... Par une identification à l'agresseur dont c'est aussi la langue, l'allemand est devenu mortifère, et il est alors nécessaire de s'en débarrasser. Mais cet autre est indistinctement mêlé à la mère... toute représentation de la mère, l'être aimé fondateur de la langue, s'accompagne d'une représentation de celui qui l'a tuée. » (Keren Mock p. 77). La langue s'est trouvée contaminée par l'ennemi.

C'est là l'histoire propre d'Aharon Appelfeld et de son rapport à sa langue. On sait que d'autres ont eu, confrontés au même drame, des positions différentes : Celan, Hannah Arendt. Victor Klemperer a étudié les modalités précises de cette contamination. Mais pour Aharon Appelfeld, « dans ce gouffre d'ambivalence, tuer l'agresseur pour fusionner avec l'objet aimé peut se solder par l'auto-anéantissement » (Keren Mock p. 78).

Tout le roman n'est qu'une longue méditation sur la douleur liée à ce geste à la fois nécessaire à sa survie et infiniment douloureux. Dans le début du roman Aharon Appelfeld insiste sur la méthode appliquée par leur mentor pour permettre une complète assimilation de cette nouvelle langue. La méthode est violente puisqu'elle passe par l'interdiction de l'usage des langues maternelles. Pour autant, il n'y a aucune violence *manifeste* exercée contre Erwin et le jeune héros du roman adhère au programme dans lequel il se trouve inscrit. Il est même très sensible à la douceur avec laquelle son instructeur peut s'adresser à lui. Mais cette adhésion ne gomme pas l'extrême ambivalence intérieure dans laquelle il se trouve. L'étonnant symptôme qu'il présente – *dormir* – qui donne son titre au livre apparaît comme ce qui permet que soient ainsi juxtaposés un engagement – il fait partie des rescapés les plus militants de cet après guerre – et un état d'absence à lui-même et au monde. Un absentement pourrait-on dire, puisque le parcours qui l'amène là où il est, le camp de rescapés, se fait dans un état second – jusqu'à être porté par ses camarades – et que régulièrement il retombe dans cette inconscience du sommeil. Figure sans doute de l'état intérieur d'Aharon Appelfeld lui-même, qu'il évoque dans ses écrits biographiques : « Je me souviens de gens que la tristesse fit tomber, avec un soupir, dans un sommeil dont ils ne se réveillèrent pas. Le désir de dormir était épouvantable et tangible<sup>14</sup>. »

L'enjeu de la méthode d'apprentissage, tel qu'Aharon Appelfeld le restitue dans le roman, est de faire de cette nouvelle langue une langue enracinée, incarnée, objectif impossible d'une nouvelle langue maternelle. Quelque chose est détruit qui ne peut renaître ailleurs. Interrogé par Keren Mock sur cette expérience, sa réponse exprime tout ce que le roman illustre : « Mon sentiment est... que la substitution de langue constitue un choc dans le fondement émotionnel. Il n'y a plus de tendresse. C'est-à-dire que peu importe la langue, la mère transmet une sorte de tendresse, elle transmet la tendresse dans le lait. La tendresse est dans les mots... Du moment que l'on se coupe de la langue maternelle, il y a une sorte d'abîme dans ses émotions. » (K. Mock p. 74). Il dit encore, dans son livre *Histoire d'une vie* « ma langue maternelle et ma mère ne faisaient qu'un. À présent, avec l'extinction de ma langue en moi, je sentais que ma mère mourait une seconde fois ».

La conviction d'Aharon Appelfeld est en effet qu'il n'y a pas de rédemption possible. Dans l'entretien avec Keren Mock, il précise encore : « L'adoption d'une langue est quelque chose d'artificiel... Des profondeurs de la langue maternelle viennent tous les émois, sensation, imagination, sans parler de la mémoire. » (K. Mock p. 94). Affirmation dont on mesure combien elle peut nourrir la mélancolie profonde qui l'habite.

L'entraînement auquel est soumis Erwin met en œuvre une théorie du rapport à la langue qui reflète cette conviction d'Aharon Appelfeld. Ainsi, la proposition de lier intimement le sport et l'apprentissage de l'hébreu – « en trois mois, on ne vous reconnaîtra plus. Vous serez grands, robustes et bronzés. La langue se reliera à votre corps pour ne former qu'un » (A. Appelfeld p. 20) – a pour but de permettre, si c'est possible, une expérience corporelle de la langue, comme de courir en récitant des poèmes dont le sens échappe. Cette préoccupation est un leitmotiv du récit.

---

14. *L'héritage nu*, op. cit., p. 61.

Pour autant, se manifeste en lui une résistance formidable à la transformation qui lui est demandée et à laquelle il se soumet. Pour montrer ce combat intérieur, le romancier a recours à *l'autre scène*, la scène du rêve, sur laquelle peut s'exprimer toute l'ambivalence et la souffrance du jeune homme. C'est donc à travers les productions inconscientes, dans des scènes oniriques, que le débat se déroule. Le roman offre alors une extraordinaire suite de scènes de rêve au cours desquelles Erwin va poursuivre un dialogue avec ses parents, son père écrivain méconnu, sa mère ; ce qui apparaît alors, c'est la révolte inconsciente d'Erwin contre l'abandon de cette langue maternelle et la tragédie de ce que cet abandon lui fait vivre.

Une des premières rencontres oniriques d'Erwin avec sa mère – il en est encore au tout début de son apprentissage – montre l'installation d'une dissymétrie entre eux deux quant à leur rapport à la langue : « Une nuit, ma mère me parla dans une langue dont je connaissais les notes, les intonations et les silences. Sa voix coulait en moi avec clarté, mais il m'était difficile de lui répondre »... celle-ci s'inquiète, Erwin tente de lui répondre, mais « le seul mot que je réussis à prononcer fut "maman" ». Enfin il parvient à lui dire qu'il a une nouvelle langue, « elle me regarda avec stupéfaction et répéta : "Une nouvelle langue" ». Il s'efforce de la rassurer : « "les Contes du Nord que tu m'as lus tous les soirs avant le coucher, existeront pour moi à jamais. Je me suis nourri de cette langue en ton sein, mes os en sont encore imprégnés." Curieusement, ma mère semblait en douter » (A. Appelfeld pp. 26-27).

Tout au long du récit, cette inquiétude va grandir. Un peu plus tard, Erwin l'évoque : « J'avais promis à plusieurs reprises à ma mère de prendre soin de sa langue de toutes mes forces, et que le lien entre nous serait indestructible, mais elle, dont l'élocution était douce et tremblante, redoutait que la langue de la mer<sup>15</sup> ne submerge la sienne et je ne trouvais pas le moyen de l'apaiser. » (A. Appelfeld p. 36). Et lorsque Erwin, dans ses dialogues avec sa mère mélange, sans le vouloir, les mots de la maison aux mots nouveaux, celle-ci lui dit : « Tu utilises des mots incompréhensibles... tu parles apparemment une langue secrète... », mais expliquer à sa mère tout ce qu'il a vécu, tout ce qui s'est passé, pour qu'elle comprenne, lui paraît au-dessus de ses forces et déjà la langue commence à se défaire pour lui. Quand il veut lui répondre, « les mots étaient bloqués dans ma bouche, ou plus exactement collés les uns aux autres sans que je puisse les isoler » (A. Appelfeld pp. 62-63). Ainsi la première caractéristique d'une langue, d'être constituée d'éléments distinctifs, disparaît et celle-ci devient un magma collant.

Le récit de cette construction d'un homme nouveau révélera d'autres points de résistance qu'il partage, ceux-là, avec certains de ses camarades. Ainsi le changement de nom, tout autant lié à la dimension de l'originaire, qui va avec le changement de langue et auquel tous les nouveaux pionniers ont incités. C'est avec son père cette fois-ci, mais toujours en rêve, qu'Erwin va aborder ce point délicat. Sa réaction, dit-il, fut sans équivoque : « On ne change pas son nom, tout comme on ne change pas de langue maternelle. Le nom, c'est l'âme » (A. Appelfeld pp. 65-66). Plus tard, c'est Erwin lui-même qui pensera « Un homme n'abandonne pas le nom que son père et sa mère lui ont donné, pensai-je, plein de colère contre moi-même ».

Lorsqu'on invite ces jeunes à réfléchir aux nouveaux noms qu'ils voudraient porter dans leur nouvelle existence, certains se dressent. Ainsi « Marc... annonça qu'il était hors de question qu'il changeât de prénom... Efraïm s'adressa à lui avec douceur, comme à une créature agitée qu'il ne fallait pas contrarier. » (A. Appelfeld p. 65). Le personnage de Marc est important à suivre car il apparaît comme une autre incarnation de l'auteur – ou l'incarnation d'une autre part –, mais alors qu'Erwin est un être à demi présent au monde – une faiblesse qui s'avère être sa force puisqu'il trouve dans le sommeil un refuge indispensable à sa survie – Marc est un personnage solaire, beau, brillant, fort, entier. Marc incarne la part d'Aharon Appelfeld incapable du compromis qu'on exige de lui. Mais, alors que Marc, excellent en tout réussit au mieux le programme de formation, un jour, à la surprise de tous, il se suicide. Épisode où s'illustre la gravité de l'alternative devant laquelle se trouve

---

15. Ainsi appelle-t-il l'hébreu (l'homophonie mer/mère fonctionne-t-elle en hébreu ?)

Erwin-Aharon : soit tuer son passé, changer de langue, changer de nom ; soit se tuer, disparaître. (Celan qui avait fait le choix déchirant de continuer à écrire en allemand se suicidera). Erwin poursuit sa transformation<sup>16</sup> mais lorsqu'il revoit son père en rêve, c'est pour l'entendre dire qu'« Un homme sans langue maternelle est un homme dont la langue sera à jamais brouillée. C'est une langue irremplaçable » (A. Appelfeld p. 100). Il me semble que l'on voit là que le geste matricide accompli est peut-être le suicide. C'est là une remarque que m'a faite Danielle Margueritat à laquelle je souscris tout à fait car tuer la mère, c'est tuer l'origine. Tuer l'origine, c'est s'anéantir soi-même.

Contre ce travail d'effacement de la langue maternelle et de ce qu'elle porte en elle, Erwin va tenter de donner une épaisseur de chair à sa nouvelle langue. Cela avait commencé, je l'ai dit, avec la pratique du sport. Plus tard, il va entreprendre une opération étonnante qui passe par l'écriture, c'est-à-dire par le geste, c'est-à-dire par le corps : il passera donc des heures et des heures à copier des textes qu'il ne comprend pas toujours, mais en s'attachant à une perfection calligraphique, convaincu qu'il dispose là d'un moyen de retrouver la sensorialité de la langue (i.e. son émotion perdue), grâce au recopiage. Il va le faire avec l'énergie du désespoir. À un ami qui le questionne sur son projet de devenir écrivain il explique que, ayant perdu le contact avec sa langue maternelle, il espère que « les lettres hébraïques vont me rattacher à ce qui est caché en moi. » (A. Appelfeld p. 174)<sup>17</sup>. Cette dimension de la sensibilité, de l'incarnation de la langue est à mettre en tension avec les formules freudiennes du progrès de la spiritualité, car on voit combien l'accès au langage ne peut se concevoir comme *meurtre* de la mère, mais comme une opération infiniment complexe ou le renoncement à la mère fait aussi une place à la permanence de sa trace, et conserve sa part de sensible. Si le paternel est ce qui différencie, le maternel est ce qui prolonge<sup>18</sup>.

Quelle lumière pouvons-nous tirer de ce témoignage ? Il me semble que le déchirement d'Aharon Appelfeld devant l'obligation interne à laquelle il est confronté, met particulièrement en valeur le point d'origine de la nécessité de se débarrasser de la mère. Celle-ci s'est trouvée confondue avec une puissance mortifère surgie dans la réalité, réveillant la puissance mortifère imaginaire de la mère archaïque. Dans l'histoire d'Aharon Appelfeld la menace dont il s'agit de se protéger ne se dissimule derrière aucun voile, aucune métaphore, c'est la mort elle-même. La langue maternelle est devenue porteuse de mort. Encore une fois, comme nous l'avons relevé – de manière incidente – avec Oreste et Melanie Klein, lorsqu'il y a défaillance majeure du côté de la mère, le geste matricide devient nécessaire comme condition de la survie, dans la douleur et pour une issue dont le témoignage d'Aharon Appelfeld montre qu'elle n'est pas un triomphe, mais un moindre mal. Certes l'enfant échappé a réussi à devenir ce qu'il voulait être, un écrivain, mais avec ce doute terrible que son père énonce dans une ultime rencontre onirique : « Un homme sans langue maternelle est un homme dont la langue sera à jamais brouillée. C'est une langue irremplaçable ».

Le récit d'Aharon Appelfeld me paraît très éclairant pour ne pas idéaliser le mythe du matricide. Il me semble que son témoignage est très proche de ce que nous entendons dans nos cabinets : c'est bien la souffrance et la nostalgie qui se manifestent dans ces situations de matricide. On est loin de l'Oreste libéré des Érinées de Sophocle. On est encore plus loin de l'Oreste de Sartre, dans *Les Mouches*, qui triomphe dans sa liberté

---

16. Quand il réalise les progrès qu'il fait dans sa nouvelle langue, c'est pour une part avec le plaisir de voir son avenir nouveau se rapprocher, mais ajoute-t-il : « quelque chose dont je ne percevais pas la signification totale œuvrait en moi, englouti sous tout un monde : le sentiment de trahir » (A. Appelfeld p. 68). Une nuit ce sentiment de culpabilité apparaît de façon terrible : « je ressentis une solitude terrible Il me semblait que la rupture avec mes parents et avec leur langue commencée pendant la guerre, était en passe d'être consommée. Par ma faute, j'en étais persuadé. Je n'avais fait aucun effort pour conserver la chaleur de leur langage. » (A. Appelfeld p. 90).

17. Mock K. commente cette opération de recopiage : « il s'agit de s'imprégner de leur scripturalité même, d'y saisir la respiration d'un sens sans le cerner exactement, de toucher l'imaginaire ou le fantasme prêt à jaillir du ressenti » (K. Mock p. 90).

18. Il est important de souligner ici que l'opération qui est programmée, l'interdiction et l'oubli de la langue maternelle, est très différente de ce qui se produit avec la langue de l'exil qui n'impose pas la perte définitive de la langue d'origine.

nouvellement conquise et qui n'hésite pas à fouler aux pieds les dieux que sa sœur, envahie de culpabilité, va retrouver.

Comment décrire, dès lors, la nécessaire séparation de la mère et l'introduction du père, et quelle place donner au matricide dès lors qu'il s'avère destructeur ? C'est là toute la question.

Lacan qui a théorisé sur la loi du père a parlé aussi de la loi de la mère. Mais aussitôt il ajoute, « la loi de la mère... loi incontrôlée ». Si on reste dans le registre de la théorie lacanienne, on voit la différence radicale entre ce qu'il a appelé le nom du père, métaphore paternelle, fondation du Symbolique et ce qui relève de la loi maternelle, sa parole elle-même, dans sa force destinale, qui pourra être la malédiction de l'enfant.

Cette mère, dans sa toute puissance et son arbitraire, dans sa puissance dévoratrice, c'est la Chose. Dans le séminaire *L'Éthique*, Lacan développe longuement toutes les caractéristiques de la Chose à partir de divers angles d'attaque. Autre absolu, résidu de la représentation, objet perdu, objet de l'inceste, mère, réalité : telles sont les différentes acceptions que recouvre la Chose, ainsi que, dans un rapprochement avec Melanie Klein, ce qu'il désigne comme « le corps mythique de la mère [...] quelque chose de primordial [...] l'objet fondamental le plus archaïque »<sup>19</sup>. La Chose en effet, *in fine* comme à l'origine, c'est la mère : « Tout ce qui se développe au niveau de l'interpsychologie enfant-mère, et qu'on exprime mal dans les catégories dites de la frustration, de la gratification et de la dépendance, n'est qu'un immense développement du caractère essentiel de la chose maternelle, de la mère, en tant qu'elle occupe la place de cette chose, de *das Ding* »<sup>20</sup>. La notion de Chose pour désigner la mère amplifie la version freudienne du désaïde et de l'action spécifique.

J'ai fait l'hypothèse que le passage de la mère au père relève de ce que j'appelle un dégagement, qui n'est pas un effacement. Je ferai aujourd'hui l'hypothèse complémentaire que le matricide intervient lorsque la mère a été défaillante ou est perçue par l'enfant comme défaillante. La défaillance de la mère est alors un élément déterminant, excitant, pour pousser au matricide. La défaillance de la mère, je la repère dans deux registres, celui d'un défaut et celui d'un excès.

Le défaut, c'est d'abord l'absence d'action spécifique et l'absence de tout ce qui dans la suite de l'existence de l'enfant va poursuivre et rappeler cette défaillance originelle. Lorsque cet autre primordial, le *Nebenmensch* fait défaut et prive l'enfant de son intervention, celui-ci se retrouve à faire l'expérience de la détresse, face à la Chose<sup>21</sup>. Ce temps archaïque vient se mêler à la construction de l'image de la mère. Et, dès lors qu'un lien se fait entre la mère et la détresse, c'est la haine, la rage, qui intervient et la destructivité pulsionnelle entre en jeu pour détruire ce mauvais objet. On peut repérer ce temps chez Oreste : j'ai souligné qu'Eschyle avait donné sa place, dans les raisons qui animent Oreste, au ressentiment d'avoir été éloigné par sa mère et privé ainsi de ses soins. On retrouve cela chez Euripide plus violemment marqué. C'est Électre qui parle d'Oreste : « Jadis ce n'était pas de ta mère que tu étais l'amour, c'était de moi ; je te nourrissais, moi, ta sœur, dont tu appelais sans cesse le nom »<sup>22</sup>. Le défaut de l'action spécifique qui laisse l'enfant s'affronter à la Chose, à la puissance meurtrière de l'autre, nous l'avons vu avec A. A. Cette révolte, c'est aussi ce que l'on a vu avec A. A., qui conduit à ce geste dès lors que la langue maternelle est devenu la langue des meurtriers.

L'autre défaillance, c'est l'excès, l'excès de jouissance : c'est la mère qui s'arroge l'enfant comme objet de plaisir et qui lui interdit l'accès à l'autre, c'est la soumission à sa sexualité dévoratrice. Cet excès peut être lié à l'absence du père, mais non son absence concrète, réelle, mais l'absence de place du père. Ainsi, au lieu de désigner le père comme étant celui vers lequel se dirige son désir et de l'introduire ainsi à l'altérité, la mère

---

19. Lacan J., *Le Séminaire*, Livre VII, *op. cit.*, p. 127.

20. *Ibid.*, p. 82.

21. On pense ici à *La mère morte* de Green, mais la mère endeuillée et indisponible ne se confond pas complètement avec la mère des origines, défaillante.

22. Cité dans Vernant J.-P. (1965), *Mythe et pensée chez les grecs, études de psychologie historique*, La Découverte, 1996, p. 168.

enferme l'enfant dans le cercle fermé d'une jouissance partagée. Toute tentative de s'en échapper sera aussitôt sanctionnée par la mère. « Tu ne m'aimes pas », pourrait être la phrase emblématique de cet enfermement, quand elle vient qualifier tout éloignement de l'enfant : « si tu t'éloignes de moi, c'est que tu ne m'aimes pas. » Il s'agit de l'appétit de jouissance de la mère : inceste, possession corporelle et sexuelle de l'enfant. La mère dans son excès de jouissance fait alors obstacle à l'accession de son enfant à l'autonomie qu'elle se devait d'encourager. Toute la charge de la séparation revient alors à l'enfant lui-même, dès lors qu'il peut en percevoir la nécessité. C'est alors qu'intervient le matricide, au plein sens du terme et non dans son sens dérivé, figure de style pour désigner le simple fait de s'éloigner. Ici la séparation ne peut être que violente et prendre des allures de meurtre. Cette révolte, c'est ce qu'on voit avec Wolfson qui invente des moyens dérisoires pour se protéger contre l'intrusion destructrice de sa mère, mais une révolte qui semble bien échouer avec lui et prendre les voies douloureuses de la psychose.

Cette défaillance de la mère dans l'excès de jouissance, coextensive à la mise à l'écart des pères, certains analystes veulent en faire une caractéristique de notre époque. Il y a sans doute dans la réflexion sur la place du matricide une ouverture possible sur ces théorisations contemporaines de formes cliniques où prédominent la violence et la destructivité<sup>23</sup>, mais la référence au modèle du mythe, docile à toutes les surinterprétations, peut conduire à des simplifications hâtives que ne légitime pas le désir de ces théoriciens de sauver la société, et le monde, de la catastrophe annoncée. L'exportation dans le champ politique et social des théories analytiques peut aussi se lire, à l'inverse, comme la contamination de la théorie analytique par l'idéologique et le politique.

---

23. Schneider, M., « Du sang, de l'amour et de la langue », *penser/rêver* n°9, *La double vie des mères*, Éd. de l'Olivier, 2006. Gastambide M., *Le meurtre de la mère, traversé du tabou matricide*, Desclée de Brouwer, 2002 ; Gastambide M., Lebrun J.-P., *Oreste, face cachée d'Edipe*, Érès, 2013.

***Conseil, Institut, Comités  
et liste des membres de l'APF***

## **CONSEIL D'ADMINISTRATION**

*Président* Leopoldo BLEGER  
*Vice-Présidents* Christophe DEJOURS – Adriana HELFT  
*Secrétaire général* Philippe VALON  
*Secrétaire scientifique* André BEETSCHEN  
*Trésorier* Pascale TOTAIN  
*Président sortant* Jacques ANDRÉ

## **COMITÉ SCIENTIFIQUE**

*Secrétaire* André BEETSCHEN  
Catherine CHABERT,  
Miguel de AZAMBUJA, Jean-H. GUÉGAN  
Éric FLAME, Marita WASSER

## **COMITÉ DE PUBLICATION DE ASSOCIATION PSYCHANALYTIQUE DE FRANCE**

Placé sous la responsabilité de Patrick MEROT, il est composé de Laurence APFELBAUM, Dominique BLIN, Sophie BOUCHET, Solange CARTON, Catherine CHABERT, Jean-H. GUÉGAN, Françoise NEAU.

## **DOCUMENTS & DÉBATS**

Placé sous la responsabilité du Conseil d'administration en exercice.

La réalisation des numéros est confiée à Adriana HELFT avec Yvette DOREY, Caroline GIROS ISRAËL, François HARTAMNN, Catherine RODIÈRE REIN.

Mise en ligne du numéro par Fabrice PERRINEL sous la responsabilité de Jocelyne MALOSTO.

## **INSTITUT DE FORMATION**

### **ANALYSTES EN EXERCICE À L'INSTITUT DE FORMATION**

Viviane ABEL PROT, Athanassios ALEXANDRIDIS, Jacques ANDRÉ  
Claude BARAZER, André BEETSCHEN, Leopoldo BLEGER, Catherine CHABERT  
Dominique CLERC, Christophe DEJOURS, Jean-Philippe DUBOIS  
Lucile DURRMEYER, Brigitte EOCHE-DUVAL, Edmundo GÓMEZ MANGO  
Michel GRIBINSKI, Jean-Michel HIRT, Didier HOUZEL, Laurence KAHN,  
Bernard de LA GORCE, Sylvie de LATTRE, Jacques LE DEM  
Jean-Michel LÉVY, Josef LUDIN, Danielle MARGUERITAT, Patrick MEROT  
Raoul MOURY, Nicole OURY, Jean-Claude ROLLAND, Évelyne SECHAUD  
Dominique SUCHET, Jean-Yves TAMET, Olivia TODISCO  
Hélène TRIVOUSS WIDLÖCHER, Philippe VALON, François VILLA, Felipe VOTADORO

### **COMITÉ DE FORMATION**

*Secrétaire* Claude BARAZER

Jacques ANDRÉ, Claude BARAZER, Catherine CHABERT, Jean-Philippe DUBOIS,  
Michel GRIBINSKI, Laurence KAHN, Patrick MEROT, Dominique SUCHET,  
Olivia TODISCO

### **COMITÉ DE L'ENSEIGNEMENT**

*Secrétaire* Paule LURCEL

*Membres ex officio* Leopoldo BLEGER, André BEETSCHEN

*Membre représentant du Collège des Titulaires* Dominique SUCHET

Hervé BALONDRAGE

Jean-Louis FOUASSIER, Francine PASCAL de MONT-MARIN, Yvette DOREY

## MEMBRES D'HONNEUR

Jean-Claude LAVIE	22, avenue de l'Opéra – 75001 Paris	01 42 97 48 55
Daniel WIDLÖCHER	9, rue Édouard Jacques 75014 Paris	01 49 59 26 84

## ONT ÉTÉ MEMBRES D'HONNEUR

Jean-Louis LANG – Jean LAPLANCHE – J.-B. PONTALIS – Guy ROSOLATO

## MEMBRES TITULAIRES

Mme Viviane ABEL PROT	30, rue Vaneau – 75007 Paris	01 47 05 86 02
Dr Athanassios ALEXANDRIDIS	Karneadou 38 – Athènes 10676 – Grèce	00302107291993
Pr Jacques ANDRÉ	46, rue Vavin – 75006 Paris	06 82 96 29 55
Dr Claude BARAZER	71, rue du Cardinal Lemoine – 75005 Paris	01 55 43 93 14
Dr André BEETSCHEN	5, place Croix-Pâquet – 69001 Lyon	04 78 28 54 57
Dr Leopoldo BLEGER	13, rue Béranger- 75003 Paris	01 42 77 85 96
Pr Catherine CHABERT	76, rue Charlot – 75003 Paris	01 42 77 27 70
Mme Dominique CLERC	41, cours Pasteur 33000 Bordeaux	05 57 95 61 80
Pr Christophe DEJOURS	39, rue de la Clef – 75005 Paris	01 55 43 96 90
Dr Jean-Philippe DUBOIS	19, boulevard George V 33000 Bordeaux	05 56 93 11 13
Dr Lucile DURMEYER	27, rue des Cordelières – 75013 Paris	01 47 07 63 42
Mme Brigitte EOCHE-DUVAL	3, rue Dobrée – 44100 Nantes	02 40 69 75 17
Dr Edmundo GÓMEZ MANGO	150, avenue du Maine – 75014 Paris	01 43 22 52 09
Dr Michel GRIBINSKI	14, rue Barbette – 75003 Paris	01 40 29 99 33
Pr Jean-Michel HIRT	12, rue Lamblardie – 75012 Paris	06 81 37 18 17
Pr Didier HOUZEL	95, rue Saint-Jean – 14000 Caen	09 81 09 36 58
Mme Laurence KAHN	68/70, bd Richard Lenoir – 75011 Paris	01 47 00 51 70
Dr Bernard de LA GORCE	9, avenue Maréchal Saxe – 69006 Lyon	04 78 37 94 52
Mme Sylvie de LATTRE	55, quai des Grands Augustins – 75006 Paris	06 72 53 62 25
Dr Jacques LE DEM	77, chemin des Esses – 69340 Saint-Didier au Mont d'Or	04 78 89 11 50
M. Jean-Michel LÉVY	7, rue des Dames – 75017 Paris	01 42 63 09 43
Dr Josef LUDIN	Schillerstrasse 53 10627 Berlin Allemagne	0049 30 755 65 430
Dr Danielle MARGUERITAT	26, rue Erlanger – 75016 Paris	01 46 51 55 68
Dr Patrick MEROT	13, av. Charles V – 94130 Nogent S/Marne	01 48 73 40 17
	8, rue Lacharrière 75011 Paris	
Dr Raoul MOURY	2, rue Ker Jouanneau 92160 Antony	01 46 83 01 77
Dr Nicole OURY	77, cours du Docteur Long – 69003 Lyon	04 72 33 55 45
Dr Jean-Claude ROLLAND	1350, route de Charnay – 69480 Morancé	04 78 43 64 53
Mme Évelyne SECHAUD	99, rue de Sèvres – 75006 Paris	01 44 05 92 60
Mme Dominique SUCHET	86, rue Montgolfier – 69006 Lyon	04 78 93 64 42
	8, rue Lacharrière 75011 Paris	06 23 09 27 81
Dr Jean-Yves TAMET	6, rue Marcel G. Rivière – 69002 Lyon	04 78 42 48 32
Mme Olivia TODISCO	46, rue de Babylone – 75007 Paris	01 40 65 99 00
Dr Hélène TRIVOUSS WIDLÖCHER	9, rue Edouard Jacques – 75014 Paris	01 43 35 11 62
Dr Philippe VALON	51, Rue Jules Guesde – 92240 Malakoff	01 46 84 09 62
	23, boulevard Victor Hugo 78300 Poissy	01 39 11 90 59
M. François VILLA	30, bd de Strasbourg – 75010 Paris	01 42 49 71 42
Dr Felipe VOTADORO	5-7, bd Edgar Quinet – 75014 Paris	01 43 35 12 06

## MEMBRES SOCIÉTAIRES

Mme Laurence APFELBAUM	52, rue de Vaugirard – 75006 Paris	01 40 51 26 24
Dr Henri ASSÉO	6, rue Jeanne d'Arc – 75013 Paris	01 45 85 50 74
M. Miguel de AZAMBUJA	11, rue des Lyonnais 75005 Paris	01 43 22 13 36
Dr Hervé BALONDRAGE	17, rue Vergniaud 33000 Bordeaux	05 56 44 29 30
Dr Bernard BASTEAU	117 rue de Ségur – 33000 Bordeaux	05 56 24 93 14
Dr Martine BAUR	8, rue Ferrandière – 69002 Lyon	04 78 42 46 10
Mme Monique BICHAT	32 bis, avenue de Picpus – 75012 Paris	01 46 28 13 41
Mme Cécile BLANCHARD JOSSO	5, avenue Joffre 57000 Metz	03 87 65 48 39
Mme Dominique BLIN	16, avenue de Villars 75007 Paris	01 43 35 46 03
Mme Paule BOBILLON	22, rue des Remparts d'Ainay 69002 Lyon	04 78 37 95 51
M. Maurice BORGEL	12, rue Rambuteau 75003 Paris	01 42 77 01 95
Dr Jean-Claude BOURDET	44, rue de Tivoli 33000 Bordeaux	05 56 08 60 21
Dr Jean BOUSQUET	13, place Dupuy – 31000 Toulouse	05 61 63 68 95
Pr Françoise BRELET FOULARD	5, rue Menou – 44000 Nantes	02 40 74 79 20
Mme Cécile CAMBADÉLIS SISCO	44, bd Beaumarchais 75011 Paris	01 43 14 23 72
Dr Philippe CASTETS	90, rue de Bayeux – 14000 Caen	02 31 50 08 79
Dr Élisabeth CIALDELLA RAVET	18, place Maréchal Lyautey 69006 Lyon	04 72 74 16 22
Pr Françoise COUCHARD	61, avenue du Roule – 92200 Neuilly	01 47 22 41 68
Dr Catherine DOCHE	16, rue de l'Ormeau Mort – 33000 Bordeaux	05 56 99 13 57
Mme Hélène DO ICH	4 bis, place de Verdun 42300 Roanne	04 77 72 70 07
Mme Corinne EHRENBERG	16, rue de Fleurus – 75006 Paris	01 42 22 10 16
Dr Maya EVRARD	45, avenue Bosquet 75007 Paris	06 16 41 70 17
Mme Bernadette FERRERO MADIGNIER	12, chemin du Verger – 69570 Dardilly	04 72 17 02 63
	6, rue Gabriel Marcel Rivière 69002 Lyon	06 08 71 67 80
Mme Gilberte GENSEL	41, rue Volta 75003 Paris	01 42 76 05 27
Pr Bernard GOLSE	30, rue de Bourgogne – 75007 Paris	01.45.51.79.89
Dr Jean H. GUÉGAN	2, rue Jean-Jacques Rousseau – 44000 Nantes	02 40 48 73 60
Mme Adriana HELFT	15, rue de Bièvre – 75005 Paris	01 42 71 23 46
Mme Monique DE KERMADEC	87, av Raymond Poincaré – 75116 Paris	01 47 04 23 32
Dr Jacques LANSAC-FATTE	91, rue Frère 33000 Bordeaux	05 56 79 38 29
Dr Françoise LAURENT	17, rue de la République 69006 Lyon	04 78 28 28 47
Dr Paule LURCEL	24, villa Lourcine BP 50 75014 Paris	01 45 35 25 06
Mme Jocelyne MALOSTO	8, rue Emilio Castelar – 75012 Paris	01.43.44.58.74
Pr. Vladimir MARINOV	58, rue de Silly – 92100 Boulogne	01 46 03 19 40
Dr Florence MÉLÈSE	4, rue Léon Delagrange – 75015 Paris	01 45 31 89 26
Dr Pascale MICHON RAFFAITIN	12, rue Oswaldo Cruz – 75016 Paris	01 42 30 70 70
Dr Frédéric MISSENERD	3, rue de la Durance – 75012 Paris	01 49 28 96 17
Dr Luis-Maria MOIX	14, rue Serpente – 75006 Paris	01 42 77 05 77
Dr Kostas NASSIKAS	11, place Raspail – 69007 Lyon	04 78 61 25 00
Dr Michael PARSONS	1, Offerton Road SW4 ODH – Londres – UK	00 44 20 7622 0226
Dr Anne ROBERT PARISSET	28, rue Desaix – 75015 Paris	01 45 75 40 16
Dr Daniel ROCHE	25, Cours de l'Intendance – 33000 Bordeaux	05 56 48 16 87
Mme Marie-Christine ROSE	9, rue du Joli Cœur – 54000 Nancy	03.83.98.58.48
Dr Monique SELZ	21, rue Castagnary – 75015 Paris	01 45 32 06 22
Mme Pascale TOTAIN	22, rue des Chandeliers 91120 Palaiseau	06 62 06 31 18
M. Eduardo VERA OCAMPO	89, rue des Martyrs – 75018 Paris	01 42 57 03 24

## MEMBRES HONORAIRES

Mme Annie ANZIEU	7 bis, rue Laromiguière – 75005 Paris	01 47 07 43 98
Mme Nicole BERRY	La Maison de la Petite Rivière, 118, rue de la Commanderie 50760 Valcanville	02 33 43 14 93
M. Gérard BONNET	1, rue Pierre Bourdan 75012 Paris	01 43 40 68 70
Dr Françoise CAILLE WINTER	10, av. Général M. Bizot 75012 Paris	01 46 28 43 53
Dr Catherine CHATILLON	75, rue de Saint-Genès – 33000 Bordeaux	05 56 96 58 77
M. Albert CRIVILLÉ	17/19, avenue du Général Leclerc – 75014 Paris	01 43 35 08 69
Pr Guy DAR COURT	19, rue Rossini 06000 Nice	04 93 82 12 59
Dr Jean-François DAUBECH	33, rue des Treuils – 33000 Bordeaux	05 56 24 16 73
Dr Colette DESTOMBES	57, rue Jeanne d'Arc 59000 Lille	03 20.52.75.69
Pr Roger DOREY	32, boulevard Marbeau – 75116 Paris	01 45 00 58 92
Dr Bernard DUCASSE	52, rue du Petit Parc 33200 Bordeaux	06 78 19 02 67
Mme Gabrielle DUCHESNE	13, rue du Docteur Lachamp 63300 Thiers	
Dr Anne-Marie DUFFAURT	16, rue de la Bourse – 31000 Toulouse	05 61 22 67 06
Dr Judith DUPONT	12, rue Gaëtan Pirou 95580 Andilly	01 34 16 12 25
Dr Bernard FAVAREL-GARRIGUES	12, rue de Moulis 33000 Bordeaux	05 56 81 84 85
M. François GANTHERET	13, rue de la Cerisaie – 75004 Paris	01 42 74 42 32
Dr Elisabeth LEJEUNE	38, rue des Cordelières 75013 Paris	01 43 31 94 34
Dr Henri NORMAND	18, rue Descartes – 33000 Bordeaux	05 56 98 77 54
Mme Agnès PAYEN CRAPLET	6, rue de l'Aude – 75014 Paris	01 45 38 50 10
Dr Robert PUJOL	140, rue Edmond Rostand 13008 Marseille	04 91 53 41 79
Dr Gilles REBILLAUD	8, rue Huysmans – 75006 Paris	01 45 44 64 72
Dr Josiane ROLLAND	1350, route de Charnay – 69480 Morancé	04 78 43 64 53

*Secrétariat de l'APF : Sylvia MAMANE  
24, place Dauphine, 75001 Paris  
tél. : 01 43 29 85 11  
courriel : [lapf@wanadoo.fr](mailto:lapf@wanadoo.fr)  
site internet : [associationpsychanalytiquedefrance.org](http://associationpsychanalytiquedefrance.org)*